Hélios SUBIRATS
Auteur pseudonyme : Elie SERRATS
Psychologue Clinicien/Psychothérapeute
Consultant *Diagnostic Conseil*
6 impasse du ramier des Catalans
Bât A2 Le Canet – appart 51 / 5ème étage
31000 Toulouse
☎ 06 84 98 02 37
05 61 30 15 12
Mail : elie@heliospsy.com

LA VOIX DE L'OMBRE

Qui déprime à la place de Qui ?

Mets Tes Pas En Lumière

Élie SERRATS

La Voix de l'Ombre

Qui déprime à la place de Qui ?

Mets Tes Pas En Lumière

Élie SERRATS

Avant-propos

Porté par le désir de les éclairer sur une partie de leur histoire, j'ai révélé à mes enfants des extraits de mon journal intime. Puis, encouragé par différents lecteurs enthousiastes surpris par mes propres découvertes, j'ai pensé qu'une publication pourrait s'envisager pour un public plus large. Auteur de cet ouvrage – à la fois sujet et objet de ma propre analyse -, au fil de l'écriture, j'ai questionné certaines attitudes et comportements de mes proches. A travers mes révélations, ce sont ces interrogations que je souhaite transmettre. Cependant, par souci de protéger les différent(e)s intervenant(e)s, les identités et les lieux ont été modifiés.

"La Voix de l'Ombre" s'accompagne d'une réflexion sur le sens de la vie suite à des événements familiaux : trois départs sans retour par le décès de parents proches, des dysfonctionnements de couple et les difficultés psychologiques de ma fille. Je relate nos bouleversements affectifs face à l'angoisse de mort, tout en apportant des réponses différentes. Je raconte l'expérience d'une vie intime confrontée à une période de souffrances, de deuils, et de tentatives de réparation.

Ce témoignage autobiographique se veut direct et authentique dans la présentation des faits de la tourmente familiale, ainsi que dans la découverte et le partage des sentiments. Le décès de ma mère – survenu contre toute attente dans un contexte de drame psychologique –, motivera le désir originel d'écrire cette psycho réalité.

Incisif, je décris "Qui déprime à la place de Qui ?", comme un tourbillon de pensées, dépensées (des pensées) en pure perte dans les chicaneries de la vie quotidienne. Mais, doté d'un scalpel d'analyse psychologique, je tranche dans le vif pour comprendre et progresser. Tour à tour dérangeant et opposant, chacun se trouve face à lui-même dans sa relation aux autres.

Déroulant mon fil d'Ariane dans les dédales d'un journal sur une période de dix neuf mois, cette traversée transcrit une Odyssée familiale parmi d'autres. Néanmoins, elle livre des clés pour comprendre et ouvrir les portes qui emprisonnent sans savoir au juste pourquoi. Après avoir expérimenté la psychanalyse chez Freud, Jung et Berne, je dénonce le regard culpabilisant des proches sur la "maladie mentale". Pendant cette période, *par hasard,* je découvre l'influence du transgénérationnel dans les problématiques familiales, par la répétition des scénarios de vie et notamment *:* "Qui fait la dépression à la place de qui ?"

Cet éclairage, témoignage d'une recherche en solitaire, dans cette quête de sens donné à ma propre vie, tente simplement de répondre à une question existentielle : "Mais ! Qui suis-je ?"

Des réponses à mon tourbillon de pensées se sont imposées des années après, grâce à la lecture de l'ouvrage de Jean-Charles Bouchoux "Les pervers narcissiques" (Éditions Groupe Eyrolles), où l'auteur s'attache à décrire la personnalité perverse narcissique à travers son fonctionnement au quotidien.

" *La Voix de l'Ombre* ? "- est l'autobiographie d'un quotidien paranoïaque-pervers-narcissique.

TABLE DES MATIERES

page

PROLOGUE 6

Le problème c'est moi…… 7
Depuis je me cherche…… 9

JOURNAL Première partie
AVANT LES DÉPARTS 11

Le bac de Juliette…….. 12
Françoise me pose question…….. 15
Y a-t-il une femme qui m'anime ?..... 18
Juliette est reçue au bac…… 21
En vacances en Bretagne…….. 23
Je pense à Pierre et à mon père……. 25
L'Etranger…… 28
Le cauchemar ……... 30
Retour de Bretagne ……..... 32
La dure reprise en septembre…… 34
La sur-adaptation……... 35
Juliette en clinique……. 38
Dans un grand jeu de dupes…….. 41
Malade mental……... 44

JOURNAL Deuxième partie
L'ANNÉE DES GRANDS DÉPARTS 46

Ma compagne…… 47
Maman et Papa hospitalisés…….……. 50
Maman nous quitte…… 53
La dernière soupe que tu as préparée…….…….. 54
Face à la mort ……... 55
Le salon Chopin…… 60
L'Adieu…….. 63
La vie en héritage…….. 65
Mon jour de repos……. 68
Je suis sur "mon petit vélo" …….. 71
Le départ de ma mère : un mois déjà ! ……. 74
Les fouilles……... 76
Jung me conforte dans la foi légitime……... 79
A l'épreuve des tests…….. 82
La théorie jungienne sur les Types Psychologiques…… 84
Mon complexe intellectuel…… 86
Les dernières volontés de mon père……..... 88
Juliette me soucie, Françoise aussi…… 90
Que dois-je comprendre ? ……. 92
Dialogues intérieurs…….. 95
Sur la tombe de ma mère…….. 97
Papa prépare son grand voyage – Le compte à rebours…… 100
En partant avec les enfants…… 104
Ma sœur aînée Marinette avec Papa ?..... 106

L'hommage à Papa…… 108
En vacances à Piraillan…….. 113
Les lettres de Juliette …… 116
Une arche dans la tempête……..... 118
"Opération souris", (sourit)..…. ……... 119
A quel "sein" se vouer ? ……..... 123
Qui déprime à la place de qui ?..... 125
Prisonnier d'une histoire……... 125
La patate chaude……... 126
Le conflit Père, Fils……... 127
Le conflit Mère, Fille……. 128
Le conflit transgénérationnel Fille, Mère…….. 128
La dépression : pour Qui ?…….. 130
Adieu …… 130
Le temps de Dalhie…… 132
Des deuils à faire…….. 134
La valse de l'Adieu…… 134
Le petit frère accompagne sa grande sœur…… 136
Une journée qui n'en finit pas…….. 138

JOURNAL Troisième partie 140
APRÈS LES GRANDS DÉPARTS

Le lendemain du départ de Dalhie……..... 141
Un aller retour précipité…… 142
Juliette suspendue à un souffle……. 142
Branché comme une pile sur Juliette……..……. 143
L'hospitalisation de Juliette…….. 143
L'amitié des voisins……... 144
Le retour près de Xavier…… 145
J'écris et je m'édite……. 146
Verses et controverses dans cette chaleur de plomb……. 147
Au nom de tous les miens……. 151
La réalité en face…… 154
Un règlement de comptes…….. 156
Satisfaire les besoins à contretemps…..……. 158
A bout de souffle……... 160
Ce besoin de relation authentique……..... 163
Tribunal ……... 167
Quel destin ? …… 168
Un sens au plaisir…….. 170
Réussir……... 173
"J'ai raison, t'as tort !" ……. 176
La peur de ne pas savoir, savoir faire…… 178
Le temps d'expliquer……..... 180
Une bonne nouvelle……..... 182
Aïe mes aïeux……..... 186
C'est reparti …plus, plus ! ……...……. 190
Noël, joyeux Noël……. 192

EPILOGUE 194

Bibliographie……. 195
Remerciements 196

PROLOGUE

Le problème c'est moi !

Pendant cette fin d'été 1945, la France reprend son souffle. Après avoir quitté la ferme, depuis un an mes parents se sont installés à la villa Armand située sur une colline surplombant l'Ariège. Des années de privations et de peurs relâchent les mœurs. Mais je ne vais pas m'en plaindre, car c'est du fricotage entre mon père et Armande, la petite-fille de la Mémé du premier étage, que je dois d'être de ce monde.

Une histoire racontée à maintes reprises par ma mère. Sa manière à elle, de tenter d'évacuer une souffrance.

Un jour, elle arrive dans le couloir commun aux deux habitations ; il y fait plutôt sombre. Elle surprend mon père et Armande debout, enlacés, affairés, en train de se peloter. Le choc ! Elle s'exclame, crie, hurle. Dans cette confusion des genres et des sexes, je vois mon père rangeant précipitamment sa boutique africaine.

Blessée, frustrée, jalouse, éconduite, ma mère veut repartir en Espagne avec ma sœur Dahlie. Comme des milliers de réfugiés politiques espagnols, mes parents sont en exil.

J'imagine les jours qui s'ensuivent. La panique de mon père, sa peur d'être abandonné. Rejeté par ma mère, il lui est impossible de la suivre, prenant le risque de tomber sous les griffes du franquisme. Prévenant, il implore à genoux sa clémence, jurant, lui, le mécréant : "C'est la première fois … "

C'est toujours la première fois quand on se fait prendre à ce jeu-là ! Ma mère, outragée, est visiblement déterminée à tout planter, le quitter, s'en aller.

Mon père n'a de cesse de l'entourer, de lui prouver que sans elle la vie n'a aucun sens. Il est sincère. Elle baisse sa garde, et tout en douceur, il la recouvre en lui faisant un enfant dans le dos. Ma mère se trouve *"embarazada"*, en espagnol cela signifie "embarrassée" ; au sens propre "enceinte", au sens figuré "piégée" !

Incertaine de son avenir, elle envisage de se débarrasser de ce "petit poids". Mais je m'accroche. Ainsi, dans cette France d'après guerre, je dois mon entrée en ce monde, en portant ce "gros poids" : fils de réfugiés politiques espagnols, dont le Papa a fricoté avec Armande.

Armande était grande, mince, un peu dégingandée. Je l'ai bien connue par la suite, car j'ai vécu les huit premières années de ma vie dans cette maison. Elle y venait en vacances. Ma mère avait un compte à régler avec elle : à vie et sur la vie. Elle la surnommait la "llarga" la longue, l'asperge, en se moquant d'elle, bien sûr.

Ce 14 juillet, j'ai failli naître au village en contrebas, pendant la fête. Ma mère, qui adore danser, s'apprête à descendre ; un zeste de raisonnable, ou des signes avant-coureurs,

l’intiment à rester à la maison. A 23h, je m’annonce juste à temps pour coiffer le bonnet Phrygien et m'affirmer républicain.

Républicain dans l’âme, l'identité aux valeurs de la République ne m’a jamais quitté depuis. J’entends toujours dans ma tête l’exclamation de Mémé, racontée par mon père au moment de ma naissance, car j’étais né chez elle, dans sa villa : *"Un républicain, c’est un républicain !"* J’en frissonne encore de bonheur, en entendant cela dans mon coeur.

Adolescent, dans mes errances et mes mouvances, il m'était difficile de situer l’anarchisme, l’anarcho-syndicalisme, le communisme libertaire, le socialisme, et tous ces courants politiques se terminant en *"isme"*. J'avais du mal à comprendre leur essence ou leur finalité. Je me sentais dispersé. J'en ai pris conscience bien plus tard, quand j'ai dû fédérer mon âme en souffrance. Et le petit républicain s'est retrouvé bien des années après, quand il a frissonné par les valeurs d'universalité portées par le Siècle des Lumières : Liberté, Egalité Fraternité.

Enfant de la réparation, j’avais contribué en quelque sorte à coincer ma mère en France auprès de mon père. J’étais aussi dans mes représentations, de façon symbolique, un arrière-petit-fils de ma Mémé adoptive, né d’un amour interdit, reporté par la force des choses sur ma mère.

Il y a peu de temps, en suivant une formation auprès de Jordan psychanalyste, j'ai croisé sur une piste de danse, une charmante femme, grande, élancée sur laquelle j’ai flashé. Je me suis interrogé sur le pourquoi de cet attrait. Dans mes repères, il était déplacé, ne serait-ce que par la différence d’âge. Et d'un coup, cette personne me réconcilie avec moi-même, dans les fondements de mon être. Activant mon imaginaire (par identification, régression, fantasme, projection…), je ressens l’amour de mon père pour la grande Armande.

Dès lors, cette inclination allège mon jugement désapprobateur sur le coup de Trafalgar de mon père à l’intention de ma mère : avoir osé faire un enfant dans l'égarement. Mon regard pesant avait fortement négativé ma quête d’identité, quant aux finalités de ma naissance.

Enfin libéré, je trouve à Papa de gourmandes excuses : acquitté sur le champ, je le pardonne. Car mon père a du goût, de l’élégance. Sensible à une plasticité féminine, il m’enchante. Je lui trouve du panache, je sublime son acte. Par personne interposée d’Armande à ma mère, je reste un sujet d’amour pour lui. Je redore ainsi mon blason, transporté par le désir d’amour de mon père (transféré en quelque sorte), même si au départ il n’est pas entièrement destiné à ma mère. Je me découvre porteur de raisons d’amour et de désir.

Mes parents sont comblés : ils ont le choix du roi, dixit mon père, quand un couple a une fille et un garçon.

Chaque année, le 14 juillet représente un grand jour : parce que c’est jour de fête et qu'il reste marqué par la fanfare - la clique du village que je suivais enfant, tambour battant. Aujourd'hui, j’adore danser au bal du 14 juillet animé par ces valeurs républicaines qui me sont chères.

J’ai une pensée émue pour Mémé qui m’avait adopté comme son arrière-petit-fils. Elle est ma Grand-mère de Cœur. Est-ce pour cela que je l’aimais autant, et que cet amour était réciproque entre nous ? J’étais toujours avec elle, adorant lui faire plaisir. Cette forte attirance dérangeait ma mère. Oui, je l’ai adorée ma Mémé, dans un rayonnement et un dévouement sans borne. Elle me rendait mon amour au centuple.

Mémé… m’aimait d’autant plus - car je venais quelque part compenser la perte de ses deux hommes. Le manque de son mari mort en 1942 et surtout de son fils Armand, *"mort pour la France au champ d'honneur en mars 1915 à l'âge de 20 ans"*.

Mémé est morte en *mars* 1956. Restera gravée à jamais la cérémonie de ses obsèques dans ma dixième année, l'âge d'or de l'enfance. Pour la première fois, dans mes larmes

retenues, les poings serrés au fond des poches de ma gabardine, mon cœur part en désespérance.

Depuis je me cherche

Champ et "contre-chant" de l'inconscient ! Je sais que j'oublie de plus en plus le passé. Pour me souvenir, il faut que je fournisse des efforts. Et dire qu'avant j'avais une mémoire d'éléphant ! Pourtant, je ne le fais pas exprès - de ne plus me souvenir - comme le prétend Françoise mon épouse qui, avec sa pointe d'ironie familière, considère mes oublis comme un signe de dégénérescence. Elle a probablement raison ; mais c'est sa raison à elle. Je la respecte, même si parfois il m'en coûte.

Le passé me fuit. Aussi, j'attache une grande importance à l'écrit, pour en garder trace, inscrire. Une façon de baliser un parcours, qui déjà ne m'appartient plus. Mes actes s'imprègnent ; je les ressens. Ecrits, ils deviennent la mémoire de l'oubli. Mais est-ce un mal, une difficulté ? Cela m'apparaît comme un lâcher prise, pour être dans l'ici et maintenant, avec sa contingence de choses nouvelles ou apprises, et constamment renouvelées.

Hier, j'ai fait l'amour avec passion. Mais c'est déjà dépassé. Aujourd'hui j'en garde un parfum, une paix intérieure, avec un profond respect pour la personne m'ayant permis de partager ce moment d'intimité. Ce jour, je n'en recherche ni les sensations, ni les émotions, ou un sens à donner au partage. Sur le moment, il s'est nourri de vie et d'envies, physiques, psychologiques, spirituelles, apportant force, transcendance, élévation, bonheur. Cependant, je n'éprouve plus le désir d'hier ; aujourd'hui est autre chose. Est-ce le chemin que je prends, et que je persiste à suivre, sans savoir consciemment où ce présent va me conduire ? Je me sens en sécurité dans cette voie. J'aimerais aller beaucoup plus vite pour explorer plus, aller plus loin. Plus, toujours plus ! Mais je sais que cela ne sert à rien, que ce serait vain et en vain.

Je réalise que la vie est faite d'une somme d'instants présents, ayant chacun un sens : le sens, de ce que chacun de nous *veut* qu'il soit : je *veux*, mais dans mon vouloir, puis-je, suis-je ? Une, deux questions…

Je suis quelqu'un qui se pose un tourbillon de questions. Un passionné de l'humain "amoureux de l'amour", s'interrogeant en permanence, conscient d'une recherche sans fin, mais convaincu de vivre une aventure exaltante. J'ai ouvert et expérimenté les portes de Sigmund Freud, Carl Gustav Jung, Eric Berne. A la croisée des chemins, j'ai eu la chance de rencontrer des personnes exceptionnelles, et de partager notre intimité. Elles m'ont ouvert leur cœur avec générosité et amour, révélant la profondeur de leur être. J'ai vécu et mis à l'épreuve l'essence de mon coeur, avec plus ou moins de bonheur, plus ou moins parsemé de grandes souffrances, qui m'ont amené tour à tour à me prendre, comme objet et sujet de ma propre expérience. Les uns qualifieront cette démarche d'égocentrique, de nombriliste. D'autres, de portes qui s'ouvrent vers un chemin de liberté, de spiritualité. Il y a de tout cela à la fois. Mes certitudes d'aujourd'hui, indispensables pour continuer à cheminer, demain se transformeront en doutes. Je considère ma façon de progresser comme une chance, une opportunité nouvelle, car la vérité absolue est inaccessible à l'esprit humain : l'essentiel reste à découvrir.

Depuis mes quinze ans, ce questionnement je l'écris par plaisir, et pour évacuer mes peines. J'aime jouer avec les mots, qui souvent sont porteurs de maux, et d'autant de pistes à suivre, pour tenter de comprendre les cheminements de l'âme (psyché). J'aime me confronter à ce que je vis, dans ce que je suis, en lien avec tout ce qui m'entoure. Dans une approche purement intellectuelle et cartésienne, je reconnais bien volontiers que ces écrits peuvent être dérangeants, déroutants, incompréhensibles, hermétiques, dans leur labyrinthe de rêves, de fantasmes, de projections. Ils ne sont pas toujours rationnels, ni rassurants pour le lecteur, sur

la forme de penser, et de panser des blessures. Le lecteur peut aussi rester perplexe, dans cette approche vécue comme une source d'énergie positive dans une quête d'élan vital. Mais cela fait partie de ma vie, dans la façon de m'aimer et d'aimer les autres.

Mon but est d'apporter des réponses sur le sens de la vie, pourquoi les désirs sont satisfaits ou insatisfaits, persuadé que dans mes recherches en psychologie profonde, je finirai par trouver un havre de paix.

Mais plus j'avance, plus je dois faire preuve d'humilité, face à l'immensité de ce non savoir qui m'échappe. Il me nargue, sur ce que je voudrais être et que je ne suis pas. Sur ce que je suis, et que je fuis dans le paraître, pour ne pas voir mon Être - dans cette quête incessante d'un Être meilleur, pour un meilleur Être.

A ce jour, je suis intimement convaincu que chaque personne trouve sa ressource dans une essence commune. Certains la qualifieront de divine, un Dieu au-dessus de soi, ou un Principe Créateur. Pour ma part, je la puise dans le Soi (la Conscience ou un Dieu en soi en quelque sorte), relié à un inconscient collectif. Ainsi, tout un chacun peut accéder de façon consciente ou inconsciente à cette énergie existentielle, par une réflexion sur les symboles universels (soleil, lune, centre, croix, carré, cercle) ou les symboles culturels (le Roi, la Reine, les "Noces dans le centre", Jésus sur la croix, le carré magique, le mandala en Inde,….). Mais qu'importe l'origine de cette essence, dans la mesure où elle nous permet de sentir et de comprendre, qu'au plus profond de notre être, nous avons tous une même origine, et les mêmes droits à la Vie. Sentir et comprendre que l'union des forces qui nous animent les uns et les autres, leur confrontation dans le paradoxe (le bien ou le mal, le 1 ou le 2), doit contribuer à améliorer, amender et perfectionner ce que nous sommes. Oser la conjonction des opposés (le bien ET le mal, le féminin et le masculin, le blanc et le noir) dans une dynamique positive, constructive et égalitaire, en vue d'une recherche constante de l'harmonisation des contraires (le 2 s'oppose au 1, le 3 les réunit) : un vaste défi sur soi-même.

J'ai choisi de partager cette expérience d'une traversée de l'Être, confrontée à une période de souffrances, de deuils, et de tentatives de réparation. Une tranche de vie, qui réactive et focalise une histoire personnelle, étroitement associée à une histoire familiale, revue et corrigée à la loupe d'événements existentiels. Une mise à l'épreuve qui au-delà des chagrins me conforte dans une certitude intérieure : "La Vie vaut vraiment la peine d'être vécue". Jusque-là, je le savais sans en avoir la connaissance. La nature m'a doté de ce que j'ai coutume d'appeler – un tempérament de Gagnant sur la Vie – capable de puiser en moi des trésors d'énergie. Cela je le tiens de ma mère, qui a toujours su prendre le dessus, dans les moments les plus douloureux de son existence. Elle, un exemple, pour apprendre à trouver en soi une attitude intérieure positive. Encore faut-il souhaiter la rendre active, c'est-à-dire en avoir la force pour le vouloir.

JOURNAL
Première partie

AVANT LES DÉPARTS

Le bac de Juliette

Samedi 21 juin

Pour répondre à notre sacro-saint principe, que les enfants ne soient pas déroutés sur le plan éducatif par les contradictions de leurs parents, Françoise et moi, nous avions convenu de faire bloc commun : un discours et une pensée uniques, les mêmes directives, un même acquiescement, le silence en cas de désaccord. Il fallait que les enfants aient une image harmonieuse de leurs parents, sans être tiraillés en allant de l'un à l'autre. Nous y tenions beaucoup, et Françoise en particulier.

Mais depuis quelques mois, ça ne marche plus. J'ai décidé de rompre cet accord "parfait", quand je l'ai entendue me dénigrer devant Xavier, dans mon dos, avec désinvolture : "Papa te raconte n'importe quoi". Je pénètre dans la chambre, annonce d'une voix posée la fin de ce pacte pendant qu'installée près de Xavier, elle lui lit une histoire. Françoise ne pipe mot, prise à son propre piège. Par contre les nuits suivantes, elle sursautait dans son sommeil, probablement des cauchemars en lien avec ma fermeté nouvelle venue modifier les relations parents/enfants.

Je ne protège plus Françoise, elle n'a plus systématiquement raison. Elle peut avoir tort, moi aussi. Je m'autorise à dérouler mes propres valeurs, donner mes opinions sur des tas de choses que je m'interdisais auparavant, pour éviter des discussions sans fin ou conflictuelles devant les enfants.

Pour l'heure, mon souci est de préserver Juliette du harcèlement de sa mère : "Laisse-la tranquille ! ", "Laisse-là s'organiser !"

Juliette prend progressivement une autre place, celle d'une jeune adulte qu'il faut considérer autrement. A sa demande, je la protège des interventions intempestives de Françoise. Elle ne veut plus de sa mère, - voulant contrôler toujours et encore ses devoirs, l'année du bac. Elle est dépossédée avec force d'un rôle essentiel : la supervision de son travail scolaire.

Dans cette reconsidération de l'échiquier familial, je trouve une place, que je souhaitais avoir depuis longtemps ; autrement responsable, de moi et des autres. Pleinement investi dans l'émancipation de ma fille, je m'engage tout naturellement dans cette nouvelle fonction de tiers séparateur.

Juliette a beaucoup d'admiration pour son prof de philo, porté sur la psychanalyse. Elle se passionne pour le Ça (l'ensemble des pulsions de l'inconscient), le Moi et le Surmoi (le fondement du sens moral). Vive d'esprit, elle se délecte à comprendre Freud et les principes fondateurs de l'analyse psy. Bien sûr, elle m'accroche dans ce domaine qui m'est cher. Au fil

de l'avancée de ses cours, nous avons de riches échanges, oh combien, passionnants. Nous travaillons ensemble les interdits du Surmoi – à l'image des parents censeurs - dont elle reconnaît avoir introjecté (incorporé) en elle : le *"Ne réussis pas"* de sa mère et le *"N'appartiens pas"* de son père. Merci Maman ! Merci Papa !

Peu de temps après s'être libérée un tant soit peu des interdits, Juliette décroche la meilleure note de la classe : 14, sur un devoir de philo. Il est clair qu'elle se donne la permission de vouloir "réussir". Sa joie à l'annonce du résultat, et la froideur de sa mère tournant les talons sans un mot, ni un regard pour sa fille, ce contraste nous laisse pantois ! Françoise est visiblement vexée, comme prise à revers. Aucune gratification. Elle a du mal à admettre que sa fille soit capable de réussir sans elle.

Dès lors Juliette démasque les "*Ne réussis pas"* de sa mère et se mesure petit à petit à son modèle : faire face à son caractère, trouver sa place, oser s'affirmer. Ce faisant, sa confiance se développe. Il est vrai, je la soutiens. J'ai le beau rôle. Un tournant capital s'opère. Je m'interpose pour qu'elle ait les coudées franches, afin de préparer son examen à sa mesure. Françoise apparaît complètement déstabilisée, comme dépossédée de quelque chose de vital. Désormais je prends la "responsabilité" de Juliette pour l'obtention du bac : "Si elle échoue, ce sera de ta faute !"

Au fil des jours et des semaines et au-delà de la pertinence des interdits identifiés, la réussite de Juliette se matérialise par des résultats significatifs. Il m'importe qu'elle trouve sa place au sein de notre structure familiale, et son cadre sur le plan scolaire, pour réussir son bac littéraire dans les meilleures conditions possibles.

A ses côtés toute la semaine de l'examen, j'ai apprécié sa combativité, sa confiance, sa sérénité. Sa fatigue aussi, témoin de sa volonté d'être présente et d'en faire un max !

Le summum est atteint après l'épreuve de maths : "Même si j'ai 5, peu importe, c'est la première fois que j'ai vraiment eu plaisir à faire des maths !"

D'après elle, tout va se jouer au niveau de la philo, sur l'évaluation du correcteur. Je revois encore Juliette, sortant de cette épreuve lundi à midi, attitude sereine, maîtrisée, organisée :

- "J'ai vu le contre argument au bout d'un quart d'heure. Il m'a sauté aux yeux."
- "Méfiez-vous des sujets qui vous paraissent trop faciles" disait le prof...
- "J'ai appliqué la méthode... J'entendais dans ma tête ses remarques... J'ai construit mon sujet... introduit des philosophes dans chaque partie... évité de citer des phrases plaquées, mais les resituant dans leurs textes et leur œuvre". Avec sa prudence qui la caractérise et sa maturité d'esprit, elle rajoute : "Cela m'a fait comme le devoir de français l'an dernier, mais je ne peux pas dire". Juliette a aimé son devoir de philo : elle a argumenté, construit, affiché une méthode, celle de son prof "derrière" elle.

Après chaque épreuve je ressens la même chose. A aucun moment, je ne la vois baisser les bras, douter d'elle. Pour ses qualités qui s'affirment de jour en jour, je suis très fier de ma fille.

Aujourd'hui, samedi 21 juin, jour du solstice d'été, l'examen est passé. A sa demande, j'ai eu le plaisir de l'accompagner durant toutes les épreuves. Vu de ma fenêtre, au-delà des résultats, notre objectif est largement atteint : l'autonomie acquise.

Et pourtant c'était loin d'être gagné. Depuis février Juliette a réagi autrement par rapport à sa mère, sachant se préserver de son agressivité et mettre de la distance. Elle a affiché petit à petit un sens de l'organisation dans ses études, au prix aussi, d'inévitables confrontations épiques. Notamment par rapport à son désir de préparer le Brevet National de Secouriste en plus de son programme scolaire. Je m'y étais sérieusement opposé, voulant lui faire prendre conscience qu'elle avait une planification suffisamment chargée au lycée, sans en rajouter une autre. Le conflit s'est arrêté. Tout simplement lorsque j'ai accepté que Juliette

passe le bac pour elle-même, et que j'ai envisagé qu'elle puisse échouer. Si tel était son désir, je me sentais capable de l'assumer.

Cette acceptation m'a rendu beaucoup plus libre dans ma tête, pour mieux l'encourager, lui laisser sa place, la reconnaître comme responsable de ses choix. Petit à petit, j'ai remarqué ses progrès. Libérée, en confiance, Juliette a pris la mesure de ses enjeux. Elle a manifesté son désir à vouloir quitter son adolescence pour devenir adulte. Transformée, elle fixe les limites aux uns et aux autres, et en particulier à sa mère.

A aucun moment elle ne lui a manqué de respect. Au contraire, Juliette consciente des "failles" de sa mère, a trouvé un modèle à dépasser. Elle ne l'a ni rabaissée ni tyrannisée, comme les ados le font en général à titre de revanche. Cette force émergente, loin de la retourner contre sa mère, se veut apaisante.

Françoise me pose question

Mardi 24 juin

J’ai encore du mal à comprendre l’attitude de Françoise la semaine du bac et les quinze jours qui l'ont précédée. Les accrochages verbaux sont tellement exacerbés, qu'un soir Françoise a poursuivi Juliette une chaussure à la main. Un summum inexplicable ! Au cas où cela dégénèrerait, pour calmer le jeu, j'ai proposé à Mamie, la mère de Françoise, de venir à la maison la semaine avant les épreuves. J'étais à Fréjus pour animer les journées des cadres d’une grande société nationale.

Pendant la semaine du bac, Françoise est à cran. D’abord pour la philo, elle veut savoir si les idées de Juliette sont bonnes. Elle les a discutées avec ses collègues au bureau, elle veut en débattre avec moi. Est-elle en train de passer le bac ? Par téléphone, je lui explique l’inutilité de cette démarche : avons-nous tout simplement la compétence pour ?

La seule chose que je me suis permis d’évaluer, c’était l’état d’esprit de Juliette en sortant de l’épreuve : comment l’avait-elle vécue, sa stratégie, sa méthode, mais surtout pas le contenu du devoir.

Ensuite Françoise s'est focalisée sur les maths. Le visage pincé, elle ordonne : - "Donne-moi ton sujet ! … Ah ! C’est du niveau de 3ème !" - pour finalement réaliser aux vues des énoncés, qu’elle est totalement dépassée par les exercices proposés, et ravaler sa critique ironique.

Jeudi 19 juin, fin des épreuves. En début de soirée, Françoise ne se contient plus, tout lui échappe, elle pleure. Pour détendre l’ambiance, je propose d'aller promener le chien.

De retour, je supervise le coucher de Xavier. Je me rappelle l’émission suivie la veille dans "Ça se discute" sur l’homosexualité et la bisexualité. Je fais part à Françoise de la remarque judicieuse d’un psychiatre : "En respectant la pudeur des enfants, on les protège de la pédophilie."

Que n’ai-je dit pas dit ! Car, voilà que du tac au tac, elle me reproche de n’avoir pas su garder mes distances avec Juliette, il y a dix ans ! Françoise qui me taxe d’avoir eu des attitudes ambiguës avec ma fille. Cette sentence me laisse complètement abasourdi : j'hallucine !

Dans mon émotion, j'expédie le coucher de Xavier, et remonte dans le bureau, pour clarifier sur le champ. Je lui fais part de mon étonnement teinté de colère : "Dis-moi Françoise, pourquoi tu m'en parles dix ans après, qu'est-ce que je faisais…"

Mais Françoise digresse, cherche ses arguments, tourne en rond. Je veux savoir. Accusé, je me défends. Je lui dis me souvenir de la période de puberté de Juliette, où Françoise s'insurgeait lorsque notre fille rentrait dans la salle de bains, pendant que je prenais ma douche. Je n'y prêtais pas attention. D'ailleurs à cette époque, je lui avais bien clarifié que mon regard était celui d'un père, à la fois pudique et respectueux du corps de ma fille pubère. et non celui d'un homme.

Calmement, avec une infinie patience, j'essaie de comprendre pour maîtriser la révolte intérieure du père bafoué en moi, "accusé" d'impudeur à l'encontre de sa fille ! Pourquoi Françoise fait-elle ce retournement, là, ce soir à mon encontre ?

Et plus je veux comprendre mes soi-disant comportements, et plus mes mots sont intellectualisés, repris, disséqués, analysés, contredis. Une rationalisation en mécanisme de défense, comme je n'en ai jamais rencontré. Pour elle : "Je projetais mes fantasmes !", et pour preuve, la récente scène au restaurant.

Lundi dernier, à midi, après la philo, j'avais amené Juliette à la rôtisserie. Pendant le repas du soir en famille, nous avions plaisanté sur la remarque du maître d'hôtel, qui lui avait servi de la : « Madame ». Juliette s'en était amusée :

- "Oui, oui - on m'a appelé Madame"

Dans la boutade affective, j'avais rajouté :

- "Oui un vieux quinquagénaire qui se sort une minette !"

Et bien non. Ce soir, pour Françoise, cela avait un sens : celui d'avoir projeté mes fantasmes ! En rage, elle pleure. Dans ses propos, tout s'effondre : son travail, sa famille, sa vie. Elle semble avoir perdu ses repères. Dans le pinaillage des mots où elle cherche à m'enfermer, pour se retrouver triomphante je choisis d'abréger nos échanges stériles. Je lui signifie mon impossibilité de dialoguer dans ce contexte, car je ne comprends rien sur ce qui se passe, là, sous mes yeux.

Je descends retrouver Juliette devant la télé sur le canapé. Choqué, violé dans mon intégrité d'homme à l'égard de ma fille par l'attitude négative de ma femme, je me retrouve bien seul à devoir gérer cette sensation bizarrement nauséeuse. Mais quand de façon intempestive, je vois comment Françoise rapplique, et s'intercale entre Juliette et moi, je commence à me poser de sérieuses questions :

- Que se joue-t-il de son histoire personnelle projetée sur sa propre fille ?
- Quelle est la violence de son propre *"Ne réussis pas ?"*
- Quel est l'impact de son féminin remis en question ?

Je repense à la discussion que nous avions eue, il y a une quinzaine de jours : "Lorsque tu rejettes Xavier, m'a-t-elle dit, c'est moi qui me sens rejetée…dans la maternité que tu ne m'as jamais reconnue… et ma reconnaissance de mère passe avant la femme en moi... ". Dur à comprendre ça aussi !

J'ai un peu mieux compris le lendemain matin, avant que je ne parte travailler, quand elle m'a froidement apostrophé : "Nous n'avons rien à faire ensemble !"

Je me tais, mais aussitôt dans ma tête je me dis : - "Je suis prêt à faire face, quelle que soit ta décision."

Aujourd'hui, je suis encore sérieusement choqué, meurtri, attristé par la soirée de jeudi dernier. Françoise est allée trop loin. En conscience ou non, au-delà de l'absurdité, Françoise a tenté de frapper mon être en y introduisant sa propre négation.

Hier soir aussi, j'ai été profondément touché par la violence de ses propos à l'égard de Juliette : "Je ne la veux pas en vacances, et je suis contente qu'elle ne vienne pas avec nous !"

Ce qui me chagrine le plus - et je ne peux en vouloir qu'à moi-même, c'est d'avoir comme première démarche affective et intellectuelle, cette fichue tendance à me remettre en question, dès qu'elle pointe quelque chose qui ne va pas : qu'ai-je pu faire ou dire ayant posé problème ? Je fonctionne ainsi pour peut-être y trouver des signes, des éléments. Bien sûr,

dans mes conduites jugées impudiques par Françoise, je n'ai rien trouvé d'ambigu. Et pour en avoir le cœur net, j'ai demandé à Juliette : "Mais Papa, jamais !" m'a-t-elle répondu de façon spontanée.

Ainsi, dans un premier temps, soucieux de bien clarifier les choses, je me questionne. Après avoir subi le choc, le désagrément ou le conflit, bien plus tard, je me tourne vers l'autre pour tenter de comprendre ce qui se passe, ou le pourquoi de sa problématique. Là, Françoise me pose questions, sur questions.

- Ou bien, j'ai eu des conduites impudiques, mais pourquoi ne me les a-t-elle pas faites remarquer à ce moment là ? Si tel était le cas, c'est grave ! Je n'aurais pas été à ma place de père. Mais alors : où était sa responsabilité de mère ?

- Ce sont des retours de choses refoulées chez Françoise, des souvenirs plus ou moins fantasmés de son histoire, des projections affectives sexuelles de sa part. Dans une problématique sexuelle en jeu, serait-ce une identification projective sur sa fille ?

- Sa jalousie se reporterait-elle, pour la première fois, sur sa propre fille ? Dans une esquisse de délire sous-jacent, cette rivalité viendrait-elle sérieusement perturber sa raison ?

Voilà, la force, mais aussi la faiblesse de "ma" psychanalyse, telle que je la conçois : voir d'abord s'il y a lieu de travailler en soi, avant de se tourner vers les autres. Choisi pour cible, il est dur de constater, in fine, que l'autre projette sa négativité ou sa problématique.

Combien de fois me suis-je fait piéger inutilement dans mes relations personnelles ou professionnelles ? Oui, combien de fois me suis-je remis en question, en ayant pris le "singe" de l'autre sur mes épaules. Au-delà d'un manque de confiance en soi, c'est comme la distillation d'une piqûre venimeuse, qui insidieusement perfuse le doute.

Toute cette phase de questionnement pour tenter d'avoir des réponses me fait souffrir et m'attriste.

J'en arrive à ce constat : aujourd'hui Françoise semble aux prises avec une identité sexuelle de femme, qu'elle n'arrive pas à assumer. Sa défense ? Des fantasmes projetés sur sa fille et sur le père que je représente.

- Fantasmes œdipiens (la petite fille amoureuse de son papa), qu'elle n'a pas réussi à régler ?
- Ce fantasme oedipien, expliquerait-il son agressivité toujours latente à l'égard de Mamie, sa mère la rivale, avec laquelle elle ne sait composer ?
- Au fait, que voit-elle en moi : l'homme amant, ou le père asexué à qui elle en veut de ne pas lui avoir permis d'assouvir ses fantasmes de petite fille ?
- Dans son *"Ne réussis pas"* repéré par Juliette, tout cela est-il confondu *("con" fondu)* ?

Y a-t-il une femme qui m'anime ?

Samedi 28 juin

D'où vient cette lassitude que je traîne toute la journée ? Désir de ne rien faire, d'être seul, d'autant plus que Françoise me reproche de lui renvoyer du négatif. Dans ma grosse fatigue, quelle part d'ombre serais-je en train de lui projeter ?

Et ce soir elle en rajoute : mon soi-disant détour en voiture en venant du centre ville est long et inutile. Que de palabres. Françoise a toujours eu du mal à évaluer les distances. Moi je prends souvent des raccourcis. Les évaluations diffèrent. Dans ma tête, j'en mesure exactement le parcours et l'envie de lui clouer le bec par des faits précis. Mais quasi instantanément, je nous vois en compétition dans notre *"Parent interne"*[1], ce Surmoi qui sommeille, chacun voulant avoir raison.

Du coup cette tentation de lui prouver que je suis dans le vrai n'a plus de sens. Je réalise la limite de la pertinence du fait.

Le fait est utile dans un constat pur et simple dénué de tout ressenti ou d'esprit de revanche. Il est objectif en soi. Or dans les polémiques où l'on joue à Tribunal, le "venons-en au fait" renforce la croyance de mon Parent, que - quoi que tu dises : *"J'ai raison, et tu as tort."* Pour constater que derrière tout cela, il y a l'état du moi Enfant désireux de montrer qu'il est le plus fort. Il veut régler des comptes à l'Autorité. Pour réaliser in fine qu'il actualise un passif (un contentieux) du passé : une impasse d'autorité dans un conflit Parent/Enfant - non résolu !

Dans le *"J'ai raison, t'as tort",* moyen d'expression et de persuasion, Françoise est passée maître dans l'art de la rhétorique. De plus dans cette controverse de revanche ou de compétition, elle se montre volontiers autoritaire et virile : la quête d'un phallus ? Alors à quoi bon discutailler sur des faits qui se veulent des effets de manche comme dans les prétoires : de part et d'autre, ça va servir à prouver quoi ?

---

[1] [L'Analyse Transactionnelle (l'AT fondée par Eric Berne médecin psychiatre américain dans les années 1950 à 1970) est une théorie de la personnalité et de la communication. Elle postule des "Etats du Moi" (Parent, Adulte, Enfant) et étudie les phénomènes intrapsychiques à travers les échanges relationnels appelés "transactions". L'AT propose des grilles de lecture pour observer ces comportements. La grille des Etats du Moi livre 3 domaines d'observation : l'Appris (Etats du Moi Parent), le Réfléchi (Etats du Moi Adulte), le Ressenti (Etats du Moi Enfant). Cela n'a rien à voir avec l'âge, car ce sont des manières de fonctionner plutôt comme des "parents", des "adultes" ou des "enfants"' (cf. table des matières - "Je suis sur mon petit vélo")].

Ma lassitude drainerait-elle cette grosse fatigue porteuse dans l'ombre d'un lourd passif de polémiques ?

Dimanche 29 juin

Chasseur d'images mentales, voilà ce que je deviens ! Chasseur de types de femmes enfouies au fin fond de mon âme : pour les chasser de ma psyché[1] ?

Et juste à l'instant Radio Classique diffuse Carmen, l'ouverture. De Prosper Mérimée à Bizet, tiens pourquoi ce personnage féminin m'a-t-il autant fasciné ? Je pense aussi à "*La mare au diable" - "La petite Fadette"* de Georges Sand, une femme au prénom masculin. Et "*François Le Champi"* qui marie sa mère adoptive. Oui, des femmes qui m'ont émerveillé. Mais je reste envoûté par Carmen la garce, cette croqueuse d'hommes. Captivante dans l'amour enfant de Bohême, mélange de violence psychique et physique, de sang, de corrida. Carmen la diablesse qui attire, repousse, et malmène dans un fatalisme impitoyable.

Suis-je en train de projeter la funeste Carmen quand j'agresse avec autant de force ma femme ? Françoise se montre impérieuse à vouloir imposer son cadre : se positionne-t-elle chaque fois en femme phallique [2]? Ou est-ce le miroir de ma projection qui la transforme ainsi par effet Pygmalion[3] ? - "Tu n'arrêtes pas de me renvoyer de la négativité", m'a-t-elle dit hier matin. Affaire à creuser et à suivre.

Lundi 30 juin

Les dix-huit ans de Juliette ! En déplacement pour la journée à Bordeaux, je me sens relié à elle par la pensée. Au téléphone en début d'après-midi, je la félicite. Comme le temps passe vite ; j'entends encore les pleurs assourdissants de sa naissance. C'était tout juste hier. Aujourd'hui nous célébrons ses dix-huit ans, déjà.

En rentrant par le train, j'écris à la suite des Cahiers de mon amie Monique. Au retour d'un stage d'analyse transactionnelle que je viens d'animer, elle a pris un cahier d'écolier pour y coucher ses états d'âmes. Six mois après, je le reçois par courrier, cadeau sublime, unique en son genre. Cette intimité profonde me bouleverse par tant de sincérité et d'abnégation. Se mettant à nue dans ses fragilités, à la fois pudique et tendre, aimante et belle, elle est tour à tour, amour et tendresse, authentique et spirituelle. La moitié du cahier étant utilisée, une force intérieure m'encourage à écrire à la suite, en réponse à moi-même à travers elle. Je trouve dans cet acte une sensibilité naissante à m'allonger ainsi. Je donne une suite naturelle à son histoire, en déroulant la mienne.

Je me "*couchais"* près d'elle pour laisser s'envoler à tire d'ailes mes joies et mes peines, mes souffrances et mes haines. Qu'on ne s'y méprenne, avec Monique je n'ai jamais approché Eros. Mieux, grâce à elle, j'ai cassé des chaînes et inhalé un souffle pur mais oh

---

[1] – "âme", ensemble des phénomènes qui font l'unité personnelle

[2] En psychanalyse (Freud) – phallique (femme ou mère) désigne la femme pourvue d'un phallus (organe sexuel masculin), expression employée pour qualifier une femme qui a des traits de caractère prétendument masculins, femme autoritaire par exemple.

[3] [Sculpteur chypriote de l'Antiquité d'après la légende Pygmalion a créé une statue de femme d'une telle beauté qu'il en est tombé amoureux. Ayant demandé aux dieux de donner vie à cette statue, la déesse Aphrodite l'a exaucé. **L'effet Pygmalion** (ou l'hypothèse de base de l'expérience de Rosenthal à l'école) est que les préjugés d'une personne sur le comportement d'une autre deviennent des "prophéties à réalisation automatique" : il suffit d'avoir émis ce préjugé pour qu'il se réalise. Il ne s'agit pas de magie mais de la force que peuvent avoir les attentes sur le comportement.]

combien magique. Celui qui relie les êtres : l'Amour spirituel. Il permet de vibrer dans un certain état de grâce.

Dans le train, happé par le paysage qui défile à grande vitesse, je mesure la distance parcourue depuis novembre dernier. Pour la toute première fois, j'ose à mon tour me mettre à nu. Ecrire mes déprimes, lui expliquer mes recherches, mes hypothèses, mes doutes, mes souffrances, mon sens de la vie. Me dévoiler ainsi à une personne extérieure à la famille est une délivrance. Je le dois au premier cahier de Monique. L'ayant rempli d'un trait, je le lui renvoie à mon tour – en cadeau. Aujourd'hui nous en sommes au troisième.

Juliette est reçue au bac

Mardi 8 juillet

Juliette est reçue au bac. Happés au téléphone par sa fébrilité, notre joie réciproque donne la chair de poule, à Papa poule ! Nous nous remercions chaleureusement. Elle pour "mon aide", moi "pour la confiance témoignée".

De retour de Marseille en train, surpris par l'impression d'être parti depuis longtemps, j'ai totalement oublié Françoise. Pourtant, fait marquant, avant mon départ, hier midi, nous avons mangé ensemble. Oublié aussi mon père. Suite à une fracture du fémur et sur fauteuil roulant, il y a déjà deux mois, contraint et forcé, j'ai dû l'installer dans une maison de retraite médicalisée. C'était la meilleure solution demandée par maman pour la ménager dans ses 85 ans. Cette maison est proche de son domicile ; elle lui rend visite tous les jours. Je mesure aussi combien il m'est difficile d'avoir séparé mes parents.

Depuis hier midi, tout s'enchaîne tellement vite. Le train, la lecture de Christian Signol *"La lumière des collines"*. Marseille, l'attente des résultats du bac, mon repas sur le Vieux port avec Mimi. Et cette journée commencée à l'aurore, où, surprise, j'ai oublié mon rasoir. Vite, aller au bar tabac, chercher ce bic qui écorche.

Puis cette journée de travail cadencée, immergé bille en tête dans le Centre d'Evaluation Bilans. Une foule d'idées qui défilent, des méthodologies à préparer, des tests à pouvoir commander. Dans la mission qui m'est confiée, comment diversifier et crédibiliser cette nouvelle activité d'orientation - évaluation professionnelle ? Je suis venu en coup de vent à Marseille pour m'informer auprès des collègues de leur pratique et savoir-faire dans ce domaine.

J'ai mis à profit ce voyage pour rencontrer Mimi mon amie, le sosie féminin de mon indicateur de personnalité, en référence à la théorie jungienne sur les Types Psychologiques[1]. Mimi est venue spécialement à la gare pour partager, dans un rapide tête-à-tête, un moment d'intimité, de découverte sur soi, et sur les autres. Moment furtif d'échanges intenses ou amitié rime avec authenticité, respect, et générosité. Ce soir, nous nous retrouverons sur le Vieux port. Dans cette course au temps qui passe, ces partages nous amènent l'essentiel de la vie : être capable d'arracher des instants de bonheur au temps qui déjà nous reprend.

[1] [Cf. Table des matières – A l'épreuve des tests]

A la réflexion, je me sens à nouveau "enceint", comme sur le cahier de Monique, après avoir pris connaissance de ses écrits. "Enceint" d'une sensation bizarre logée dans les tripes, tordant mon côté tortueux, dans ce que je voudrais être ou devenir : prise de conscience de choses enfouies impossibles à connecter ? Cela me rappelle mon ressenti à l'âge de seize ans, au décès d'Angel, l'ami de mon père. Aujourd'hui je suis "suspendu" à la mort de Papa, à son départ prochain. Y a-t-il un lien, si oui, lequel ?

Avec Monique et nos partages écrits, ça pourrait se comprendre. Il y a quelques mois, je me suis rendu aux obsèques de son père. Mais avec Mimi, comment l'expliquer ? Je me sens "enceint" dans le train du retour, fortement imprégné par son visage rayonnant de soleil, tout sucre tout miel, la douceur de sa voix qui chante, en dépit de la gravité de ses propos quant aux suites de son existence : "Notre avenir, mon avenir ?"

Est-elle là, la peur de mes seize ans, qui persiste maintenant ? Suis-je en train de m'empêcher d'aimer la vie, dans une liberté offerte qui déjà ne m'appartient plus ?

- "On n'a plus rien à faire ensemble" a déclaré Françoise, il y a environ trois semaines. Cela faisait-il écho au plus profond de moi à une rupture, un deuil, pour "notre avenir, mon avenir", comme je pouvais m'interroger adolescent ?

Qu'est-ce qui m'empêche de me livrer totalement, avec une Autre, alors que je le pourrais ? Qu'est-ce qui me retient de refaire ma vie ? Il y a toujours un filtre aux commandes : un interdit, lequel ?

A la lecture des cadeaux qui me sont offerts, les cahiers de Monique, ou les face-à-face intimistes avec Mimi, suis-je tiraillé par la crainte de mes "séductions -illusions" et les interdits d'exister par moi-même ? D'autant, que je suis confronté à mon oursin de femme, dont je voudrais tant savoir par quel bout la prendre, pour éviter de me heurter à sa susceptibilité.

Suis-je tout simplement "enceint" de la mort de Pierre mon ex-directeur d'établissement, plus jeune que moi, comme si j'avais une pierre dans mon ventre, ce poids de la mort : deuil, rupture ?

Je surfe sur la mort, la fin de quelque chose de profondément refoulé qui émerge par petites touches : sensation bizarre. Jusqu'où ? Comment ? Et jusqu'à quand ?

En vacances en Bretagne

Lundi 21 juillet

En vacances à Saint Cast-du-Guildo, sans Juliette, interdite de séjour par sa mère. Ce jour, visite du Mont St Michel. Et ce soir, j'hésite à écrire. Pour ne rien heurter, rien casser, sous la bannière de ma devise "adaptabilité-souplesse", y a-t-il un gros cafard qui se cache ?

Depuis une semaine, je m'adapte aux vacances, telles qu'elles se présentent, à Françoise telle qu'elle m'apparaît. Je prends le parti de m'accommoder à son caractère, et surtout, de ne pas la contrecarrer. Si les frustrations des premiers jours n'ont pas toujours été faciles à gérer par la folle envie de la remettre à sa place, je fais en sorte de me protéger.

Je fais tout ce que je peux pour me faire oublier. Dès que je sens qu'elle envoie des piques, je m'arrête de répondre presque par instinct. La balle reste soit dans le filet, de son côté, soit au fond du court, le mien et c'est tant mieux. Cela me permet de vivre une certaine paix intérieure. C'est la première fois que j'enchaîne les heures et les jours de cette façon.

Dans cette adaptation en souplesse, je me sens présent et détaché à la fois. Plus "je pratique", et plus je me dégage de toute emprise psychologique négative. Mieux ! Je la sens venir. De fait, presque à mon insu, je me coule dans le temps qui passe. Je me sens bien, car il fait bon lâcher prise sur moi, les choses, les évènements.

Un moment de contrariété : la voiture mal garée qui gêne le marché. Au-delà du P.V., je suis embarrassé par l'entrave occasionnée.

La Bretagne est belle : j'étais loin de l'imaginer ainsi. Mon préjugé de landes et de rocs graniteux, balayés par le vent et la pluie, est tombé. Et ce soleil qui nous accompagne depuis lundi. Je suis émerveillé par cette richesse agricole, cette mer bleue, bleue émeraude, avec ces petites plages de sable fin.

Ma devise adaptabilité-souplesse s'en trouve grandement facilitée par la beauté des paysages et des sites rencontrés. Le vent frais ravigote, l'eau froide des bains engourdit les muscles, mais tonifie à la fois le corps, le cœur et l'esprit.

Mon esprit est en veille. Je le mets au repos. J'ai fait l'impasse des bouquins psy. Là aussi, c'est une première. En vacances, j'ai pour habitude de les faire suivre. Je pense souvent à Edith, ma psychanalyste, quand elle parlait de mon travail analytique jungien : "Laissez advenir" disait-elle, qui traduit par mes soins délivrait le message : "Cool sois cool, apprends à être cool !". Suis-je en train de me couler dans l'esprit d'une didactique jungienne (une formation d'analyste psy) ?

Je songe à mon père sur ses vieux jours. Il est à l'écoute. Lui le bavard impénitent, maintenant il se tait. Il observe, ses yeux furètent, il est pensif. A mon tour, le silence me

glisse dans le parler de Françoise ou de Xavier. Attentif, je regarde. Ainsi, plus je m'adapte en souplesse à ce qui m'entoure, moins j'ai envie de parler, et plus je me sens cool.

Je pense souvent à papa dans sa maison de retraite. Et Xavier qui me dit cet après-midi : "Tu fais comme l'Abuelo (le grand-père), tu ne parles pas". C'est vrai. Pensif, je me fais des pansements existentiels.

Ce soir, de retour du centre ville, en grimpant la côte, j'imagine "ma" retraite paisible, où je saurais me détendre dans les heures et les jours qui passent. Je rêve, car il y a, en moi, une autre forme de retraite qui se veut active. Je la prépare depuis quelques années : ouvrir un cabinet psy.

Mais cette adaptabilité-souplesse, est-elle un faux-semblant ? Pourquoi ai-je adopté cette attitude là ? Que signifie-t-elle à l'égard de Françoise ? Est-ce une façon de vouloir la protéger, ou de me protéger moi ? Or protection rime souvent avec agression. Je sais qu'à tous moments, je peux faire le choix de la contrecarrer uniquement à partir de faits. Mais il va s'ensuivre une compétition dans le "Parent pour avoir raison". Et Françoise se positionnera toujours de façon à avoir LE DERNIER MOT. Régulièrement, je m'escrime à comprendre son fonctionnement. Entière, elle existe en pointant les défauts, les manques, les choses à parfaire. Il y a, en permanence, une remarque, une réflexion, un jugement de valeur qui impose sa façon de faire ou de voir les choses. Au nom de la loi, comme dans les westerns, elle dégaine.

J'avance l'hypothèse que toutes ses interventions seraient des défenses pour éloigner ses propres failles. Ce qui l'interpelle titillerait sa négativité enfouie, projetée dans ce qui est à voir et à faire. Ce soir, je la rêve dans un monologue.

*- "Moi Françoise, je suis quelqu'un de bien. La preuve, je vois ce qui ne va pas chez vous. En vous le signifiant, je me prémunis pour faire autrement ces choses là. En devenant "*votre donneur de leçons*", en éventant vos défauts, je confirme pour moi-même ces bonnes intentions. En conséquence, je me préserve en vous disant ce qu'il y a lieu de faire, et vous confirme que je suis différente de vous, en bien évidemment, et pour le bien de tous".*

Et si son Etre pouvait parler "vrai de vrai" – oserait-il s'avouer ?

- "Mais ce qui se passe en fait, c'est que, plus je vous critique, plus ça devient épuisant pour moi. Car chaque fois vous m'obligez à "contenir" ma propre négativité que je ne peux voir, car enfouie au plus profond de moi. D'où mon surcroît d'énergie, qui à la longue m'épuise. Sans m'en rendre compte, je deviens cette pauvre victime "éreintée". Mes fréquentes baisses de tension en sont la preuve. Elles vous signifient hélas, qui je suis vraiment, moi, Françoise, à mon cœur défendant ! Si vous avez un zeste de charité pour moi, sauvez-moi".

Je viens de conjurer mon hésitation à écrire. Elle était là en début de soirée, pour éviter de me confronter encore et toujours avec ma femme, à ce mécanisme de confrontation qui se joue en permanence sous mes yeux, contre lequel je suis impuissant, moi le sauveur naturel des "Etats du Moi", en émoi.

Il y a, derrière, un gros cafard noir qui se cache. Celui de passer à côté de choses plus importantes dans la vie, à pouvoir aimer, partager, échanger.

Quand je me détourne de Françoise, je retrouve ce besoin de paix intérieure. Dans cette fuite, qui rêve les changements de l'autre, j'esquive le vrai problème de fond. Car le meilleur moyen d'espérer faire changer l'autre, n'est-il pas de changer soi-même, ses attitudes et ses comportements ? En théorie - bien joli tout ça, mais pas facile à mettre en actes.

Je pense à Pierre et à mon père

Mardi 22 juillet

Au petit déjeuner, Françoise a les yeux humides. Pourtant rien de particulier n'a été dit ou fait. Peut-être le poids de mon silence ou de mon écoute ?

Le P.V. pour la gêne occasionnée sur le marché, la dame de l'agence nous l'a fait sauter. Nous lui avons offert un pot de fleur.

Cet après midi à la sieste, Françoise câline s'est offerte. Un tant soit peu satisfaite, plus tard, sur la plage j'en ai le reproche. Je lui glisse qu'en sexualité ou dans la vie quotidienne, c'est toujours les autres.

- "C'est mon 'driver' Sois Parfait"[1] répond-elle.

---

[1] Sois Parfait (Driver) - [Taibi Kahler, Docteur en Psychologie, fondateur de la Process Communication précise : "Les travaux que j'ai effectués à partir des observations et des outils de l'Analyse Transactionnelle ont abouti à l'identification et à la classification de cinq groupes de comportements que j'ai nommés : Sois Parfait, Fais des Efforts, Sois Fort, Fais Plaisir, et Dépêche-toi. J'ai appelé ces comportements des "Drivers" (conducteurs) dans la mesure où ils conduisent vers une détresse plus profonde.

Cette recherche initiale a révélé des corrélations significatives, particulièrement utiles pour prédire des comportements d'échec dans des situations de détresse. J'ai appelé ces séquences des "mini-scénarios".

Il s'agit d'une séquence de comportements, de sentiments et de croyances scénariques qui se déroulent pendant une période pouvant aller de quelques secondes à quelques minutes et qui commence invariablement par l'un de ces comportements générés par un driver.

Exemples de croyances sous-jacentes :

- ♦Fais Plaisir : "J'ai besoin de faire plaisir aux autres pour être aimé."
- ♦Sois Fort : "Je peux tout gérer, et je n'ai besoin de personne."
- ♦Sois Parfait : "J'ai besoin de me sentir irréprochable et que tout soit exécuté de manière parfaite."
- ♦Fais des Efforts : "Je m'acharne, plus je transpire, plus ce que je fais est important, peu importe le résultat."
- ♦Dépêche-toi : "Je vais pouvoir tout faire, même si je suis débordé, il suffit que je me dépêche."

Le "mini-scénario" reproduit sur une courte période le processus du scénario de vie dans son ensemble. Eric Berne définit le scénario de vie comme "un plan de vie inconscient reposant sur des décisions prises dans l'enfance, renforcées par les parents, justifiées par les événements ultérieurs, aboutissant à une fin prévisible et choisie".

Ce concept est fondamental pour saisir la dynamique intrapsychique et interpersonnelle. Il permet de comprendre que les gens prennent dans l'enfance des décisions pour survivre et répondre à leurs besoins immédiats d'amour, de sécurité et de protection, et que plus tard ils continuent inconsciemment à se conformer à ces décisions même si elles sont dommageables et les limitent dans leur croissance et leur épanouissement. La

Il m'est difficile d'accepter en retour cette culpabilité de Françoise concernant notre intimité. Nous sommes deux dans l'histoire. Marchant côte à côte, je remarque une fois encore que, dans se taire, le silence est d'or. Laisser venir, laisser agir, voir venir, semble être une bonne stratégie.

Je comprends mieux mon ami Jean, quand Marie sa compagne se plaint de ses non-dits[1]. La renvoie-t-il à elle-même ? Marie est une grande amie de Françoise. A nous bientôt le club des couples muets.

En nous dirigeant vers le sentier des douaniers, je mesure l'impact de ma devise sur le caractère de Françoise. Chaque année, elle trouve qu'au début des vacances, rompant avec nos habitudes, il y a toujours crise. Depuis notre arrivée, elle avoue se sentir triste. Est-ce une conséquence d'avoir à affronter mon adaptabilité-souplesse que je lui impose, au lieu de la traditionnelle "confrontation-opposition" ?

Surplombant la mer, quand des coureurs nous croisent, je pense fortement à mon ami Pierre et à mon père sur son fauteuil roulant, l'un et l'autre champion de course à pied. J'étais avec eux hier soir avant le coucher, quand la pendulette martelait les secondes. Elle offrait à l'éveil la teneur légère et pesante du temps qui passe, rythmant les battements de mon cœur dans ce grand mouvement universel.

Le cœur de Pierre ne bat plus, son cancer a eu gain de cause. Mais Pierre continue à vivre dans mon souvenir. Il est mon double qui se repose, emporté par le grand horloger comptable du temps de la vie, et de la mort dans la vie. Relié à lui, je ne suis plus triste. En extrayant de la nostalgie (joie et tristesse), la vraie joie sereine partagée de son vivant, je lui rends hommage dans ses preuves de courage. Il s'est battu jusqu'au bout.

Mes pensées vont aussi vers mon père, quand Xavier en rajoute au repas : "Tu fais comme ton père, tu manges mais tu ne parles pas !" Cela me touche, car mon père donne l'image d'avoir atteint une sérénité sur la vie. Depuis quelques années, il observe plus, écoute beaucoup, mais il pense néanmoins. C'est là qu'il cultive cette forme de sagesse, qu'il me semble avoir effleurée cette semaine dans ma devise adaptabilité-souplesse. Je sens mon père se préparer pour un départ prochain. Cela me rend nostalgique dans ce mélange de tristesse et de sagesse sereine.

Cette nuit, je reste un long moment éveillé en pensant à Pierre. Mon souvenir vers lui m'est très agréable, m'apaise. Je savoure notre camaraderie intacte, sincère et profonde, dénuée de préséances ou de formalismes d'à propos. Au-delà du patron, il était devenu mon ami. En songeant à Pierre, je lui suis reconnaissant de continuer à nous "élever" ensemble, et nous faire grandir l'un l'autre. Nous fonctionnions ainsi au travail, car nous avions intégré le gagnant – gagnant, *(je gagne, tu gagnes, nous gagnons ensemble),* partageant nos réussites en équipiers complices.

Il n'y a pas, chez moi, le déni de sa mort. J'imagine son corps dans un caveau, ses chairs se décomposant. Mais il poursuit sa vie dans un bouquet d'images qui me rendent plus confiant, plus serein sur mon propre chemin. Ainsi sa mort devient belle. Elle dégage de la pureté : le bon grain de l'ivraie. Sa disparition devenue douce, exemplaire, loin de me cantonner dans une tristesse stérile, m'aide à vivre l'expérience intérieure de la nostalgie apaisée.

Le départ de mon père, pourrais-je le vivre ainsi ? Je fais tout ce qui est en mon pouvoir dans tout ce qui me semble bon, pour lui rendre la fin de ses jours la plus heureuse possible, en accord avec ses dernières volontés : être enterré aux côtés de sa mère, il est assuré de la rejoindre dans ce caveau tout neuf construit à son initiative, pour que leurs corps

---

prise de conscience et le changement de ces décisions précoces constituent l'objectif central du traitement en A.T. : Analyse Transactionnelle Source - Institut Français d'Analyse Transactionnelle]

[1] Eviter ou s'empêcher de dire

reposent en paix. Je me prépare à son départ aidé par Pierre, épaulé par lui. En course à pied, il me soutenait ainsi, dans un corps à corps positif. Ignorant qu'il était malade, j'ai su le reconnaître dans ses qualités humaines, bien avant qu'il ne parte. Aujourd'hui, je m'en réjouis. C'est peut-être cela qui m'aide à dépasser une tristesse égoïste, où je finis par croire que pleurer un être cher qui part, c'est avant tout pleurer sur soi, sur ses peurs quant à son propre départ.

Quand je me tiens aux côtés de mon père, j'aime sentir la force qu'il dégage. Je la respire pour mieux l'inscrire. Rendre hommage en beauté, au personnage qu'il est.

Le plus beau cadeau à offrir à tous ces êtres chers et de chair, consiste à garder en soi les meilleurs souvenirs. Amitié, Amour, Valeurs, Partages. Instants, sur lesquels nous pouvons nous appuyer, en témoigner, nous en inspirer. Savoir y trouver une source intarissable de points d'ancrage, pour grandir ensemble dans le chemin que nous poursuivrons seul, dans la mémoire imprégnée de leur Présence.

Durant cette semaine d'adaptabilité-souplesse, malgré des contre vents et marées, Françoise m'amène, tout compte fait, à philosopher sur la beauté de la mort, offrant un sens nouveau à la vie.

Je reconnais avoir eu du mal à croire au départ de Pierre, car triste, abandonné, j'ai pleuré sur lui, sur moi, sur ma peur de la mort. Puis, j'ai pris conscience qu'il nous quittait, laissant en héritage une vie nourrie et animée par un idéal humaniste. La pureté de son être, son intégrité, son sens des valeurs, m'a fait réagir, pour vouloir m'élever à travers lui.

Le meilleur hommage que je puisse rendre à Pierre est bien là : saluer le bonheur serein que son souvenir me procure au plus profond de mon être - Salut l'Ami. Merci !

L’Étranger

Jeudi 24 juillet

Hier, à la bibliothèque municipale, j'emprunte "L’Étranger" d’Albert Camus. Séduit par le titre, le relire, trente-cinq ans après, meuble ma soirée. Je viens juste de le terminer. Comme lui, je me laisse porter par les évènements qui se présentent. Dans l’ici et maintenant, sans vouloir heurter quoi que ce soit, ou qui que ce soit, je me faufile.

Mais d’où me vient ce flegme, cette nonchalance ? Je manque d’appétence. Suivre ou me poser sans envie de parler, étranger à tout, j'observe, j'écoute, je fais. Cette nouvelle sensation de vivre m'a-t-elle donnée l'idée de relire ce livre ?

A vrai dire, je ne me souvenais que de la première phrase *"Aujourd’hui Maman est morte".* L’Étranger semble un blasé de la vie. A-t-il des sentiments - une attirance - ce qui est un bien grand mot, pour Marie son amie ?

Une grande fatigue installée, une lassitude, voilà ce qu'il affiche. A l’enterrement de sa mère, on pourrait le croire insensible, acceptant de se couler dans un moule, plus pour les autres que pour lui-même : est-ce son adaptabilité ? En fait, il accompagne dans cette forme de détachement, ce qu’a été sa vie, ce qui l'a construit : Lui ! Maintenant, il est pétri dans une moulure sociale, telle qu’il l’a acceptée jusque-là. Mais il s’en détache. Il s’adapte et se glisse dans la vie sans heurter, froisser, se confronter. Indifférent à tout, il subit les évènements qui s’imposent à Lui, malgré Lui, en dehors de Lui.

Très fortement ancré dans le présent, Il s'éloigne de toutes choses. Hier est loin, encore plus demain. Quand son patron lui propose de se lancer et d’aller à Paris, il s'interroge : pourquoi changer ses habitudes ? Prisonnier d'un modèle, l’étranglement du moi se fossilise. Dans l'enfermement de la routine, la personne devenue étrangère se perd à elle-même.

Quand l’Étranger de Camus dit - *"Aujourd’hui, Maman est morte. Ou peut-être hier, je ne sais pas",* dans cette absence intemporelle je me sens glacé. Dans le "*je ne sais pas",* c’est toute la prégnance du moule qui émerge ici et maintenant. Ce détachement par rapport à hier, ce détachement par rapport à demain. S’attache-t-il à quoi dans cette forme de retrait pour faire, dire, vibrer ? Comme si les autres savaient mieux que lui-même. Étranger du meurtre involontaire qu'il a commis au cours d'une rixe, tout au long du procès, il se montre froid, distancé, incompréhensible, inaccessible. Derrière sa carapace, comment peut-il se sentir vivre et mourir, en dehors de toutes choses et ... de lui-même ? Est-il sur un point de non retour ?

Dans ce livre, je me sens confronté à la difficulté d'appréhender les choses simples de la vie. Et plus ce face-à-face est décalé, moins il semble que l'on ait envie de les affronter. Tout apparaît dérisoire par petites touches dans ce désintérêt notoire.

Y aurait-il une limite au-delà de laquelle ce qui est permis de vivre deviendrait *absurde*, d'où cet Étranger en soi ? J'appréhende cette limite et la foule de paradoxes qu'elle génère. Je réalise que ma devise adaptabilité-souplesse qui, quelque part, devient le propre de l'Étranger, me fait toucher de plein fouet cette aberration des choses auxquelles nous sommes confrontés. Cela devient irrationnel, quand l'individu ne réagit pas en conformité avec la norme : non-sens, incohérence, danger même pour la société. Cela devient *absurde* de ne pas imposer sa façon d'être, de voir, sentir, agir. A moins que cela ne soit un choix délibéré, comme adaptabilité-souplesse, mais qui peut conduire à l'apathie, au flegme, à l'indifférence, l'insensibilité, la distanciation ! ... jusqu'au Non Être ?

"Personne, *personne n'avait le droit de pleurer sur elle"*, sa Maman, tout comme l'aumônier qui voulait pleurer sur lui dans la prison. Je suis bouleversé par cette impassibilité, qui pour la "*première fois s'ouvre à la tendre indifférence du monde"*. Je suis touché par cet illogisme existentiel qui me semble déboucher sur le rien, le vide, le néant.

Je pense à mon père que j'ai divorcé de Maman, en le mettant dans la maison de placement *"où des vies s'éteignent le soir comme une trêve mélancolique"*.

Je pense à mon père sur sa mort à venir.

Je pense au départ de Pierre.

J'anticipe sur la peur de mon propre destin.

Mais, bouleversé par l'approche de cet Étranger en moi, au plus profond de mon être, je me demande maintenant si, égoïstement, ce n'est pas sur moi que je pleure, sur le sens de ma vie.

Le cauchemar

Vendredi 25 juillet
Rêve

- "Je viens de faire un cauchemar : l'enterrement de mon père. Avec ce poids sur l'estomac devant le caveau qu'il a fait construire, j'éprouve un très fort malaise. Je pleure. Il m'est insupportable de l'enfermer là-dedans : de quel droit et pourquoi ? Quelque chose résiste : sa grandeur, sa force, tout ce qu'il représente pour moi".

Que me renvoie-t-il mon père, derrière cette image de boxeur debout, hagard, dans l'ombre de lui-même ? Blafard, il tourne dans mon ombre.

Quand j'avais proposé de construire ce caveau familial pour faire souche, planter nos racines d'exilés dans cette terre d'accueil, j'avais voulu me sécuriser. Mon père avait souscrit à cette idée, tenant à cœur de la prendre en charge.

Maintenant devant ce caveau, je me trouve face à lui confronté à une réalité déchirante. Pourtant, dans l'ombre du père tournant autour de la mienne, je dois composer, décider, agir. Mon père ne me demande rien. Il rêve, il marche, il regarde. Tel un fantôme il se traîne, mais avec une réelle Présence. Elle me renvoie à moi-même. Quel en est le sens ? Papa ne m'aide pas à trouver ma voie. Il ne dit rien. Je suis très mal à l'aise à devoir décider à sa place, à son destin. Quel cauchemar !

Pourtant, la réalité est parlante. Après s'être cassé le col du fémur, il a été hospitalisé. Derrière son lit à barreaux, il n'avait aucun appétit à vivre. Désormais dans un fauteuil roulant, il réside en Maison de Placement (la M.A.P.). A la demande de Maman, j'ai décidé pour lui, et depuis il me supporte. Dans mon cauchemar son image me poursuit. Je culpabilise.

Pour fêter les dix-huit ans de Juliette chez nous, en juin dernier, je suis allé le chercher. Quelle douleur atroce sur l'estomac. Malgré tous mes efforts, il ne reconnaît, ni la maison, ni les meubles. Alors qu'il y a tout juste un mois et demi, il est sorti de l'hôpital pour la M.A.P. Après tant d'années de partages, de joies et de fêtes, comme les anniversaires des enfants et tous les Noëls passés ici, pour la première fois je le sens Etranger chez moi. Le dernier Noël, en décidant ma soeur Dahlie, Jérôme mon beau frère, et Maribel ma nièce, à venir chez nous passer ce jour de fête en famille, je lui avais fait la surprise. Elle fût grande et belle pour mon père. Je nous revois tous heureux, chantant et dansant. Dahlie très proche de lui – enfin. Pour se retrouver avec elle-même, ma soeur avait exprimé le besoin de mettre mes parents à distance. Et là, ce bonheur retrouvé, tous ensemble. Il nous reste cette précieuse cassette vidéo retraçant l'émotion, la joie et nos rires, où tout le monde est sur pieds, valide.

Pourtant aujourd'hui encore, je culpabilise. Avais-je le droit de décider pour lui ? Il avait choisi de se laisser *partir*. Avais-je le devoir de décider pour sa vie, quand j'ai tout fait (j'étouffais) pour le mettre en sursis ? Pour moi, pour lui, Maman, pour nous tous, petits et grands.

Maintenant dans mon cauchemar, son image me poursuit. Il m'observe et m'épie. Il me voit agir dans l'ombre. Devenu son agir, je surseois à sa mort.

Suis-je en train de m'apitoyer - sur moi, sur lui ?

Retour de Bretagne

Dimanche 10 août

Je viens de terminer *"Les moissons délaissées"* de Jean Guy Soumy. Dans ce roman historique sous Napoléon III, j'ai particulièrement aimé les amours de François et Marie. Tenu en haleine, j'ai visité en images la description de cette époque. Le début du dépeuplement des campagnes, la vie difficile pour aller travailler à la ville, "limousiner". L'avènement de cette ère industrielle, véritable révolution se mettant en marche. La vie à la campagne, telle que j'ai pu la côtoyer dans ma prime enfance. Le contraste entre les classes : la bourgeoisie florissante, la dureté de la vie ouvrière, la misère.

Je suis fils d'ouvriers et fier de l'être. Je crois que je resterai toujours sensible aux inégalités sociales, à la condition ouvrière, à la misère des peuples. Même quand il m'est reproché d'être devenu à mon tour un bourgeois, je ne renie jamais mon histoire. Elle m'est devenue trop précieuse pour que je puisse, un jour, me séparer d'elle. Comme un étendard, telle une devise, je l'agite.

Lundi 11 août

Nous sommes rentrés de Bretagne. Animatrice stagiaire dans un centre de vacances à la plage depuis un mois, Juliette me manque.

Pendant ces vacances, en évitant de me confronter à Françoise, j'ai économisé mon énergie dans le retrait, devenu refuge. Pour être le plus tranquille possible, je me suis glissé dans son ombre. La lecture a écarté ses jugements. Mais à trop vouloir faire l'autruche, combien de fois me suis-je senti gêné en public, par ses gestes et propos. Ostensiblement Françoise s'impose sur les plages. Elle étale les rabanes dans des : "*Poussez-vous, que je m'y mette !"* Ou ses critiques à tout vent, à l'encontre des Parisiens : leur conduite sur la route, leurs discours suffisants. Entendant Xavier les blâmer à son tour, j'ai dit : "Stop arrête ! Maman t'a refilé sa négativité sur les parisiens ; tu ne vas pas t'y mettre toi aussi !"

Lire, écrire, me fait du bien. Blasé au retour, mon désir est de continuer à me couler dans le laisser faire. Au moment de la reprise, il faut que j'imprègne l'antidote du "Fais des Efforts-Réussis à ta Mesure". Mais ma mesure en ce moment est de ne Rien faire, envie de faire Rien. Et même Rien Faire, ça me fatigue. Aurais-je contracté ce virus à Marseille le mois dernier, auprès de Mimi, juste avant notre départ ? Face à ma fatigue, tel Atlas, je transporte le

globe sur mes frêles épaules. Après quatre semaines de vacances, je reviens encore plus fatigué. Il m'est impossible de faire entendre çà à mes collègues. Ils vont croire que je galèje.

Mardi 12 août

J’ai mes épaules nouées comme des ceps de vigne. La natation m’aiderait-elle, ainsi que la relaxation et la respiration consciente : "J’inspire, je gonfle mes épaules, j’expire, je dénoue les deux pôles". Je prends rendez-vous chez la kiné Babeth pour débloquer tout ça.

La dure reprise en septembre

Jeudi 4 septembre

Jour de rentrée scolaire.

Ce matin, à l'école, je sens les embruns d'écume de Françoise se mêlant aux miens. Mélange d'anxiété et de raison, projeté sur le devenir de la classe et du travail de Xavier. Ecume de sentiments mêlés : inquiétude, incertitude, peur, perplexité, qu'il nous faut exorciser. Françoise en interprétations et jugements, moi moussant intérieurement. Pourquoi le camarade de Xavier, son meilleur copain, oui, pourquoi du jour au lendemain a-t-il pu changer de classe, mais pas Xavier, pour éviter un maître trop souvent détaché par son mandat syndical ?

Amalgame d'envie, de peur, car pour nous aussi pourquoi pas ce changement ? Frustration, là, en pleine rentrée scolaire, manifestée dans ce bouillon de révolte, qu'il nous faut gérer.

Xavier est déjà rentré avec sa classe.

A travers lui, nous les parents, nous refaisons deux fois plutôt qu'une, la sempiternelle rentrée des classes de notre enfance.

Jeudi 11 septembre

Depuis une dizaine de jours, Juliette animatrice stagiaire est revenue de la colo de vacances. Ravie, elle s'est donnée à fond, voulant donner le meilleur d'elle-même. Sur les enfants, le camping, elle nous fait encore partager pleins de jolies choses et d'histoires rigolotes.

Pour elle la grande dormeuse, une ombre au tableau : sa directrice, débutante sur le poste, leur a collé des réunions quotidiennes jusqu'à deux heures du matin. Lever 7 heures, Juliette a peu dormi. Elle nous est revenue complètement épuisée. Mais elle a tout le temps de se reposer, de se prélasser, après avoir si bien travaillé. La fac est encore loin. Notre médecin homéopathe lui a prescrit un traitement de soutien.

La sur-adaptation

Mercredi 17 septembre

Depuis pratiquement une semaine, rien ne soutient Juliette. Elle n'a plus du tout le moral. Sa souffrance me pèse : son désarroi, ses problèmes d'adaptation pour organiser son temps, sa révolte intérieure difficile à canaliser. Depuis la séance de relaxation, la boule qu'elle a au plexus est montée à la gorge. Elle a perdu ses repères. Son angoisse réactive les miennes. Je la sens en plein dans un Fais des Efforts démesuré.

Ce matin dans ce train qui me conduit à Poitiers, j'ai besoin d'évacuer. Pour moi la meilleure façon d'aider Juliette est d'accepter d'être remis en question. Je vais le dire à Françoise. Mais sommes-nous vraiment prêts à ça : allons-nous sombrer dans la facilité de nous renvoyer mutuellement nos erreurs éducatives par le truchement de jugements de valeurs, pour se prémunir de notre culpabilité ou de notre responsabilité ? Serons-nous tentés de vouloir nous justifier, pour nier les difficultés de Juliette ? Et puis, quelle attitude avoir vis à vis d'elle : doit-on laisser venir, anticiper, réagir, provoquer, comment être nous-mêmes ?

Hier dans la voiture, Juliette m'a reproché de lui en avoir trop dit sur sa mère pendant sa préparation du bac. Elle déteste être entrée ainsi dans son intimité. Plutôt que de me justifier, j'ai préféré me taire et gérer ce désagrément.

Depuis son retour, Juliette est dans le "Fais des efforts" permanent. Il est une sur-adaptation[1] aux choses, aux événements, aux personnes.

Ce dont j'ai conscience d'avoir à lâcher en moi, Juliette le prend à bras le corps ; elle en fait sa chose, sa devise. Pendant toute la colo, elle s'est sur-adaptée à la structure, aux directives, dans sa peur de mal faire. Animée par une volonté à devoir faire ses preuves dans un contexte particulièrement difficile, elle a fonctionné en automate.

Les enfants étaient issus de quartiers défavorisés. La violence était quotidienne. Pour venir à bout de deux gamines de huit ans qui se battaient avec une férocité animale, trois animatrices devaient intervenir. Juliette a découvert un milieu social défavorisé, une zone de délinquance qu'elle n'avait jamais côtoyée et ce, chez des enfants de moins de dix ans : "Vous m'avez élevée dans un cocon douillet !", nous a-t-elle lancé dès son retour.

A la maison, ça tergiverse sur l'inscription de Juliette à la fac. Fatiguée, nonchalante, elle laisse traîner son dossier. Je suis surpris du positionnement de sa mère à ce sujet. Elle incite pratiquement notre fille à prendre une année sabbatique. Du jamais vu à la maison de baisser les bras comme ça ! Elle refuse de l'aider à s'inscrire en première année. J'entends

[1] La sur-adaptation est un mécanisme inconscient, qui se manifeste par des comportements appris, en soumission excessive à un cadre de référence, une norme, une loi.

malgré moi le "*Ne réussis pas"* comme pour le bac. Juliette devait se confronter à l'échec, pour apprendre : "Si elle ne l'a pas, elle est jeune, elle pourra redoubler". Et là, il me semble entendre la même chose. Cela m'avait fortement intrigué. Une année sabbatique ! Cela me devient insupportable.

Hier dans ma journée de formation didactique en psy, lors d'un exercice de thérapie spécifique, je lâche : "Je suis capable de m'adapter à n'importe quel cadre". Immédiatement repris par le psychanalyste, il fait l'hypothèse d'une sur-adaptation de ma part à un père sévère, d'un "Sois Fort" bloquant les affects. Cela me touche particulièrement. Jordan me fait prendre conscience :
– de l'impact de ma sur-adaptation à mon père depuis toujours, puis à Françoise, sans compter par tout ce que j'accepte dans le cadre de mon travail ;
– toujours à la merci des autres, de chercher à faire plaisir souvent dans le Dépêche-Toi pour éviter, fuir les conflits, mes doutes.

Je réalise que toute ma vie, j'ai Fais des Efforts pour combattre mon manque de confiance. Plus je trime, et moins je savoure les réussites de mes challenges personnels et professionnels. Pourtant elles sont visibles. Durement gagnées dans des défis ambitieux, la reconnaissance objective vient de mes amis, de mes pairs, et de ma hiérarchie dans l'appréciation de mon travail. Leur approbation, j'en ai besoin, car je suis habité par une sorte de pudeur qui me rend faussement modeste, peut-être, mais qui m'empêche de reconnaître mes résultats. Pendant que je réalise un objectif, je suis poussé par un aiguillon qui me dit : "Tu peux encore mieux faire", animé par un souci de perfection, toujours et encore. Quand enfin mon but est atteint, j'oublie tous les efforts, l'investissement engagé, le nombre d'heures de travail, autant sur mon poste qu'à la maison, où j'ai un deuxième bureau. Et me voilà déjà prêt à embarquer sur un autre projet, même si j'en ai déjà plusieurs en cours. J'ai besoin de cette drogue d'efforts, instrument permanent de mesure, pour me sentir exister, et combler le manque de confiance en moi dans la peur de ne pas être à la hauteur - mais à quel prix ?

Dans ce tourbillon sans fin de la remise en question, qui me fait toujours et encore m'engager dans le faire, quelle place suis-je capable de laisser aux autres ? Babeth la kiné, douée pour me faire lâcher les mots porteurs de maux, me pointe ce défaut : premièrement, cela me pousse à tout contrôler, à tout faire par moi-même pour gagner ma propre confiance, deuxièmement je projette sur les autres ce manque, dans ma quête d'approbation - valeur retour – où je vais puiser enfin, au prix d'efforts surdimensionnés, une certaine dose de reconnaissance.

Je reprends à mon compte les chères valeurs familiales. Sous couvert de faire preuve de volonté, de l'engagement au travail, de l'amour des autres, de l'entraide et de la solidarité, il faut toujours se montrer présent sur tous les fronts. Comme d'habitude, pour se sentir en sécurité, ma mère multiplie ses OPA affectives. A la maison de retraite de Papa, elle déploie ses talents et son énergie pour créer une cohésion de groupe, le Club de la Gaîté, et l'animer quotidiennement à 85 ans ! Y trouve-t-elle sa confiance, son utilité, ou sa culpabilité d'avoir poussé à se séparer de Papa ? A-t-elle manqué, tant que ça, de confiance en elle et dans les autres ?

De toujours, pour mon père, il faut savoir se montrer fort dans un Sois Fort. Son infirmière attitrée vient spécifiquement pour lui seul dans la structure - matin et soir : il ne peut se détendre. Dur envers lui-même, il lui mène la vie dure. Alors que les soins sont pleins de douceurs et apaisants, il continue à se raidir, à se crisper en permanence. Résiste-t-il en déployant de sacrés efforts pour prouver qu'il est toujours fort, au risque même de se casser en deux ? D'ailleurs, combien de fois est-il tombé de sa chaise, à devoir le ceinturer, rivé à son fauteuil ?

Face à ces modèles, je me suis sur-adapté. C'est vrai, je peux me conformer à de

nombreux cadres, même au prix de sérieuses compromissions. Aujourd'hui, je réalise, que par manque de confiance en moi et dans les autres, je suis toujours, de façon inconsciente, dans le Faire des Efforts pour montrer mon Sois Fort.

Je m'interroge sur l'impact négatif de ma sur-adaptation à Françoise : quel est le sens de mon désir sur la vie assujetti à elle ?

Je constate qu'en la personne de ma femme, j'ai épousé mon père, dans sa dureté, sa sévérité, son intransigeance, son pinaillage, son irréductibilité, ses jugements de valeurs, sa capacité à avoir toujours raison. Je me suis adapté à tout cela, en compensant dans des partages, lieux d'échanges et de paroles, lieux où je pouvais m'exprimer librement.

Avec Françoise, jouant au chat et à la souris pour ne pas me faire prendre, je ne me suis jamais senti libre. Elle adore les chats, j'avais appris à être Titi face à Gros minet. Aujourd'hui, désabusé, agacé, révolté, je n'ai plus du tout envie de jouer : stop ça suffit ! Loin de me fuir, je veux me voir en face.

Car aujourd'hui, je désire être présent avec Juliette, prêt à accepter ses remises en question, répondre à ses demandes et besoins légitimes, apprendre à faire plus confiance à mon Enfant Libre intérieur, dans sa spontanéité.

Jeudi 18 septembre

22 heures Angoulême : je viens d'avoir une longue conversation téléphonique avec Juliette. Je n'ai plus de doute, Juliette est bien dans une impasse d'identité : un conflit interne entre son état du moi Enfant Libre et l'Enfant Adapté. En souffrance, Juliette dérive. Depuis quelques jours, ce que je ressens au plus profond de moi, Juliette l'exprime, le porte. C'est bien Elle hélas, qui, quelque part déprime. Il nous faut agir, vite.

Bien que connaissant la résistance de Françoise dans cette démarche déjà suggérée à plusieurs reprises, je prends rendez-vous pour Juliette chez un professeur d'Université psychiatre - psychanalyste. J'ai suivi ses enseignements. Je lui accorde ma pleine et entière confiance. Concernant l'évolution de Juliette, il nous faut un diagnostic.

Dans ma chambre d'hôtel, je suis atterré, ballotté par un fond d'angoisse. J'ai peur pour ma fille. Sa souffrance me pénètre. "Enceint" d'Elle je la porte dans mon ventre.

Envahi par ma formation clinique et thérapeutique, une évidence s'impose. Toute mon histoire, toutes nos histoires de couples, tous les modèles parentaux, culturels, socio-éducatifs, sont autant de geysers, qui remontent à la surface, pour me signifier l'échec le plus cuisant, dans mon amour de père, le scénario insupportable : imaginer la souffrance de ma fille, dans une lente descente de la dépression en Elle. Tout le reste, toutes nos chicaneries, tout devient d'un seul coup, tellement dérisoire.

Juliette en clinique

Jeudi 2 octobre

Il y a une dizaine de jours, Juliette a rencontré le professeur avec qui j'avais pris rendez-vous. A l'issu de l'entretien, rien de bien profond. Suite à cette colonie de vacances - du surmenage, d'où son coup de fatigue. Il a prescrit un petit traitement de soutien plus une psychothérapie d'appoint. A Noël tout devrait rentrer dans l'ordre. Le diagnostic est rassurant.

Dans la foulée, elle s'est débarrassée de ses quatre dents de sagesse. Elle tenait absolument à cette intervention ne voulant en aucun cas la différer.

Hier après-midi, en vue d'un premier entretien psychothérapeutique, je l'accompagne chez une psychiatre psychanalyste. Et là, au sens clinique du mot, c'est la crise : ma fille est hors d'elle. Prié de venir en renfort dans le cabinet de consultation, je l'amène progressivement à décider à entrer sur-le-champ en clinique.

En voiture, derrière l'ambulance je pleure. Jamais je n'avais envisagé que la crise dépressive toucherait de plein fouet ma propre fille.

Depuis hier, Juliette est hospitalisée. C'est un terrible déchirement pour elle, pour nous. Je suis un père malheureux, en échec. Nous n'arrêtons pas de nous interroger, d'être interpellés par le milieu médical et les différents intervenants.

Que s'est-il passé ?

Dimanche 5 octobre

Comment aurions-nous pu imaginer cela ?

Pour l'anniversaire de ses 18 ans, dans le garage de notre maison, Juliette a organisé une super fête avec vingt cinq camarades. Elle est revenue enchantée de sa première colo de vacances. Fatiguée, certes !

Juliette si fraîche, si pétillante dans son année du bac. Heureuse d'organiser ses vacances. Notre fille que nous laissons le 13 juillet à la maison, pour la retrouver un mois et demie après complètement lessivée.

Pour tenter de comprendre ce qui a pu se passer, aujourd'hui nous sommes très perplexes et décontenancés.

Or, de jour en jour, je suis confronté à ma propre crise, d'il y a 27 ans. A travers Juliette je retrouve mes propres symptômes. Il me revient en mémoire le diagnostic concernant cet épisode. Il avait été sévère, voire erroné, et le traitement allant avec –

particulièrement lourd. Pendant ma formation en psychopathologie clinique à la faculté, un travail spécifique en psychanalyse l'avait mis en lumière.

Aujourd'hui, chez Juliette, tout converge. Des symptômes semblables aux miens, la même souffrance toujours aussi torturante, toujours aussi affolante.

La semaine dernière en allant à Angoulême, je me suis demandé "*si je n'avais pas épousé mon père"*, en me mariant avec Françoise. Que c'était peut-être comme ça que se perpétraient les problématiques familiales, ou du moins qu'elles pouvaient se focaliser et se complexifier dans le choix d'un conjoint.

Juliette, que remet-elle en scène ? La façon dont elle se comporte, (son scénario de vie[1] récupère-t-il la "*patate chaude"*, ce nœud familial (ce complexe psychique) ? Serait-elle en train de porter les conflits de notre vie de couple - nous les parents ?

Je suis particulièrement troublé. Maintenant nous devons affronter cette réalité en pleine face ! Soutenir Juliette, l'aider à dépasser cet épisode douloureux pour elle, éprouvant pour nous, et qui remet en cause nos histoires respectives.

Samedi 11 octobre

Rêve *: "Dans la maison, à côté des enfants Xavier et Juliette, il y a une panthère dangereuse qui griffe. Pour lui éviter d'être agressive ou de causer des dégâts, il faut la faire jouer dans le couloir en angle droit, où elle glisse".*

L'interprétation du rêve se fait par associations.

En ce moment, à l'instar de cette panthère sujet de mon rêve, je me tiens à l'affût de la souffrance imprévisible, bondissante, de Juliette. Malgré moi je pense à son diagnostic, et à ma propre souffrance quand j'étais à sa place. Si Juliette affiche des débordements (dits "limites"), de par l'impact de ses symptômes psychosomatiques, pour moi cela signifie plutôt des défenses d'angoisse (une crise névrotique) : la centration sur sa bouche lors des extractions dentaires, les nombreuses vérifications auprès de plusieurs dentistes qui ne trouvent rien de suspect, la sensation désagréable que le cœur s'emballe… Diverses crises d'agitation anxieuse, reflets de somatisations.

Pour tenter de répondre aux questions du milieu médical, nous essayons - sans succès - de savoir ce qui s'est réellement passé dans cette colo à la plage : a-t-elle subi des violences physiques, sexuelles ? Aurait-elle expérimenté les effets de certaines drogues ? En apparence non.

Juliette revient sur son surmenage. Sa directrice débutante voulait tout contrôler, tout superviser, tout savoir au fil des heures et des jours, sur le suivi de tous les enfants placés sous sa responsabilité : activités, programmations. Aussi, elle avait planifié des réunions quotidiennes jusqu'à deux heures du matin pendant toute la durée du séjour.

Pour donner entière satisfaction, Juliette la stagiaire s'était livrée à fond. Contre vents et marées elle avait voulu se montrer à la hauteur. Juliette se l'était prouvé. Elle avait vaillamment réussi auprès des enfants et auprès de la direction, mais à quel prix.

Aujourd'hui dans notre impuissance, Juliette nous échappe, nous renvoie sa souffrance, nous écorche, nous griffe. Elle est la panthère de mon rêve. Elle personnifie le complexe psychique intrafamilial.

La panthère : en moi un féminin pulsionnel à l'état brut, projeté dans cette animalité - instinctivité *(ma partie féminine instinctive représentée par la panthère…)*. Je mets en scène Juliette, introjectée en moi, *je la ressens, je l'incorpore dans ma psyché)*, l'animalité qu'elle soulève et cette impuissance à l'apprivoiser. J'y associe l'image du lion, décrivant la fonction

[1] [cf. Table des matières - Je pense à Pierre et à mon père]

inférieure de l'indicateur de personnalité inspiré des "Types psychologiques "de Carl Jung[1]. *"Le lion : on l'apprivoise, on le dompte, mais on ne le domestique pas !"*

Je me plonge dans l'Encyclopédie des symboles page 499 : *"Dans sa sauvagerie, sa ruse et son courage, la panthère serait le plus amical de tous les animaux, ennemie seulement du serpent"*.

Le serpent est le symbole de la vanité chez Paul Diel, dans "Le symbolisme de la Bible". Il rampe, il glisse.

Je me sens mal à l'aise en lisant la panthère et sa symbolique. La panthère en moi, pourchassant ma vanité dans les couloirs à angles droits de mon rêve ? Mais, panthère qu'il faut faire jouer, distraire, sous peine qu'elle ne griffe. Et si elle mord, ou griffe, est-ce mon orgueil qui est lacéré, taillé en pièce, remis en question ?

Dans mon rêve, quel bastion serais-je en train de vouloir protéger en distrayant la panthère ? Les enfants jouent avec elle pour la distraire, la fatiguer, l'empêcher de griffer. Se protègent-ils de ma vanité ? La panthère glisse, elle ne peut s'emparer du vide qui est en moi, ou du serpent vaniteux que je suis. Elle glisse, joue, mais ne griffe pas ! Alors que sous ses griffes jaillirait peut-être le venin de mon agressivité orgueilleuse ?

Hier, je disais à un ami que l'expérience de Juliette me rendait humble. Elle confronte mes limites, mon impuissance, et surtout ma souffrance. Mais laquelle ? Celle de Juliette, la mienne, ou les deux réunies ?

Juliette est restée quatre semaines en clinique. Ça n'a pas été facile tous les jours, pour elle.

A l'instar de la panthère de mon rêve, cela s'avère très difficile pour nous tous, embarqués dans la même galère.

[1] [Cf. Table des matières – A l'épreuve des tests].

Dans un grand jeu de dupes

Samedi 9 novembre

La voix de Françoise tremble : "Je t'informe que j'ai pris l'initiative de signaler par téléphone au médecin en charge de Juliette, après sa sortie de clinique, de tes deux épisodes dépressifs."

Je suis estomaqué. Sans m'en parler elle avait fait cela en douce. A vrai dire, depuis la crise de notre fille, nous composions avec nos souffrances passées lors de dépressions qui avaient duré quatre bonnes années.

Au moment de la naissance de Juliette, ma sœur Dalhie avait pris le relais. Depuis lors, plus ou moins dépressive, ce sujet a toujours été d'actualité. Aussi, dès les premières difficultés psy de Juliette, sans hésitation Françoise m'a renvoyé sa vision de la problématique : "Juliette reproduit les mêmes problèmes que toi, ta sœur ; c'est la pathologie de la famille Serrats."

Ravalées ma salive et ma surprise, je la remercie d'avoir informé le médecin. Sans s'en douter, Françoise vient de me dégager d'une oppression oh combien pesante. Le non-dit[1] auprès de mes enfants sur mes dépressions. Je suis soulagé de pouvoir enfin en parler à Juliette. Cet anathème et cette malédiction définitivement levés. Libéré de ce secret lourdement porté, j'allais pouvoir lui raconter ma propre histoire, et la nôtre en quelque sorte. D'ailleurs je m'en étais sorti, entièrement guéri. Je pouvais désormais lui en apporter la preuve.

Lundi 24 novembre

"Papa, je viens de réaliser à ma 3ème séance de psychanalyse que je fais une dépression à la place de Maman."

Droit dans les yeux, son regard de panthère enjoué me sidère. Libéré depuis peu de mon lourd secret partagé, j'ai à ce moment précis, l'intuition de ma propre histoire. Elle défile en accéléré dans ma tête : avant, pendant, après mes dépressions. Je commence à entrapercevoir que j'avais – probablement moi aussi, choisi et accepté de déprimer à la place de mon père. Mais j'ai du mal à enchaîner ce qui pourrait être une évidence.

[1] Eviter ou s'empêcher de dire

Mais pour Juliette, pourquoi la dépression de sa mère ? Dans l'instant cela parait absurde, tiré par les cheveux. Les bras m'en tombent. Ça tourbillonne tellement dans ma tête, qu'il faut que je me pose.

Ecrire me repose, clarifie ma pensée qui s'élabore reliant les fils d'une sacrée découverte transgénérationnelle.

Mercredi 26 novembre

Depuis deux jours, je porte autrement Juliette. J'apprends avec prudence à me confronter à Françoise, à la maladie, la mienne, celle de ma fille. Juliette lui a-t-elle révélé sa découverte ? Pour l'heure, j'en doute. Et puis, est-ce le moment ?

Dans les difficultés de Juliette les situations sont revisitées, vécues à nouveau, autrement ressenties. Des limites sont atteintes. Une redistribution des échanges s'impose dans le couple, les enfants, la famille.

Jusque-là, mes relations avec Françoise étaient loin d'être simples. Aujourd'hui elles s'éclairent et se compliquent à la fois. Suspicieux, je m'éloigne d'elle. Hier au soir nous partagions notre mal être réciproque. Tentatives de vouloir parler vrai, mais le cœur n'y était pas. J'ai la désagréable sensation d'avoir subi Françoise pendant 27 ans : son cadre, ses valeurs. Pire, de l'avoir accepté et de m'y être conformé.

J'ai fait ma dépression quand nous étions fiancés, quelques mois avant le décès de son père. Dans ma peur d'être rejeté et abandonné, je me suis adapté à son caractère, à ses jeux psychologiques, à son narcissisme. Ma devise : sous son aile me centrer sur Elle, assurance vie sur mon angoisse de solitude et du vide.

Des révoltes ? Bien sûr, mais souvent à contre temps. Je lui offrais encore plus le flan à la critique. Je lui permettais de jouer son jeu favori : *"Je te coince je te tiens"*. Dans la foulée à mon tour, je pouvais me repaître de manipulations affectives, ou d'écarts sentimentaux. Je les justifiais : *"C'est à cause d'elle, c'est entièrement de sa faute si je me comporte comme cela !"*

Tonitruante, la colère m'assourdit : j'ai accepté de subir. Dominé, je lui ai laissé le champ libre de jouer à ses heures, à la femme "phallique"[1].

Juliette réagit aussi. Elle demande des comptes, et veut voir au passage comment ses parents "psy" allaient s'y prendre avec elle. Ses géniteurs se renvoient la balle. Ils opposent leurs valeurs, leurs sentiments, leurs comportements : la guerre des modèles éducatifs. Juliette vive et réactive se rebiffe. Telle la panthère de mon rêve, blessée, elle fait les frais de ce grand jeu de dupes.

Dans ma quête d'identité et dans mes angoisses d'abandon, j'ai épousé le modèle de mon père. En tombant amoureux de Françoise, je me suis jeté dans la gueule du loup. D'où cette grande colère qui sourd. Cette révolte, ne l'aurais-je pas retournée contre moi à travers mes dépressions ? Quand je me dis, pendant 27 ans, Françoise s'est repue de "ta" maladie pour "t'asservir" et fuir ses propres problèmes, je fulmine. J'ai accepté de subir tout ça.

Mon courroux tapi dans cette passivité - agressivité nonchalante éclate aujourd'hui. L'indignation surgit. Je prends conscience que le même processus, le même rouleau compresseur se rejoue de la même façon à travers Juliette. Une même quête d'identité : moi par rapport à mon père… Juliette par rapport à sa mère dont le cadre de référence s'impose à elle. Mon "moi" ayant lâchement laissé faire.

[1] En psychanalyse (Freud) – phallique (femme ou mère) désigne la femme pourvue d'un phallus (organe sexuel masculin), expression employée pour qualifier une femme qui a des traits de caractère prétendument masculins, femme autoritaire par exemple.

Oui - depuis 27 ans, chaque fois que dans nos conflits je vais à l'encontre de sa façon de régenter le monde, Françoise n'hésite jamais à me retourner "ma maladie" en poste restante.

Depuis toujours, j'ai ramé pour trouver mon identité dans le "Fais des Effort". Il m'a donné l'illusion de me faire une place, en conjuguant le participe au présent : travaillant, jonglant, manipulant, me sur-adaptant, acceptant l'inacceptable, évitant les conflits, préservant un semblant d'harmonie.

Maintenant, ma colère déborde. Elle exige MON changement d'adresse.

Ce jour, c'est tout cela que j'oppose à Françoise, en voulant me poser enfin : retrouver ma voie et ma nouvelle adresse, en donnant de la voix.

Malade mental

Lundi 15 décembre

Plus d'un mois s'est écoulé, depuis que Françoise a parlé de mes dépressions au médecin en charge du suivi de Juliette.

Oui, j'ai connu deux épisodes psy. Le premier remonte à plus de 50 ans, au moment où j'aurais dû valider un parcours universitaire en psychologie. Le deuxième deux ans après. Jusque-là, ça ne pouvait arriver qu'aux autres. Longtemps, j'ai traîné ce grand complexe d'avoir été un "fou". Aussi, je n'ai eu de cesse de comprendre pourquoi cela m'était apparu, deux fois plutôt qu'une.

Dans la crainte de replonger un jour, j'ai décidé que la vie serait mon combat psychologique. Une confrontation permanente avec soi-même, pour comprendre, expliquer, dénouer, déjouer les regards sur cette maladie ("mal à dit"). Je voulais démontrer qu'en travaillant sur la psychologie des profondeurs (analyse de l'inconscient) ou la "sicologie" (la psychologie), comme disait affectueusement Maman avec son accent catalan, que j'étais capable de tenir à distance ce qui m'avait tant fait souffrir et complexé : la maladie mentale. Deux mots affolants, malade mental, jetant en pâture le concept de folie, surdimensionné par le poids du regard social et familial porté sur cette maladie qui fait peur. Vos proches savent comment et jusqu'où vous avez plongé. Ils vous ont tendu leurs mains, accompagné, soutenu. Au cœur de cette dramaturgie, ils ont beaucoup souffert aussi. En se justifiant par des défenses rationnelles sur un terrain d'angoisse, ils veulent comprendre l'inexplicable. Ils interrogent votre quotidien, à la fois inquiets et pleins de sollicitudes, quoi de plus normal : "Comment ça va, as-tu bien dormi ? Te sens-tu agité, angoissé ? Tu devrais te reposer".

Mais aussi, quand avec le temps tout est cicatrisé, face à une colère légitime, normale, extériorisée, il vous est servi *:* « Ça ne va pas la tête, tu devrais te faire soigner ! ″, vous voilà à nouveau repris par les vieux démons du passé, pointés, réactualisés.

Je voulais prouver que j'avais bien toute ma raison, ex-malade certes, aujourd'hui, normal. Que deux épisodes psy étaient une possibilité offerte à qui savait la saisir d'apprendre à mieux se connaître et à s'enthousiasmer dans l'exploration de soi.

Tout mon travail en "psy" devait préserver mon entourage, et en particulier mes enfants. Dans les modèles offerts, j'y mettais du cœur à l'ouvrage, pour les prémunir de cette souffrance qui vous ronge, vous bouffe de l'intérieur, multipliant les doutes sur vous, sur ce que vous faites, malgré tous vos efforts désespérés pour renaître.

Or le destin est venu frapper ma fille d'un symptôme équivalent. Jamais je n'avais songé que Juliette, si enjouée, resplendissante de vie et de santé, prendrait un jour le relais.

En cette fin d'année, Juliette récupère à son rythme à elle, et nous l'accompagnons au mieux. Elle est bien soutenue pour se reconstruire en faisant un travail spécifique sur elle-même. Nous la respectons dans son choix de faire momentanément l'impasse sur la fac. Juliette se donne le temps de réfléchir sur les métiers de la petite enfance.

Le jeudi 2 octobre, je notais dans mon journal : *"Juliette en clinique. Je suis un père malheureux, en échec. Que s'est-il passé ?"*

Aujourd'hui, je m'interroge sérieusement sur ce que mon "mal a dit", et ce que le "mal a dit" à ma fille : est-ce un pur hasard, une coïncidence inexpliquée, ou bien la répétition d'une problématique familiale ?

JOURNAL
Deuxième partie

L'ANNÉE DES GRANDS DÉPARTS

Ma compagne

Samedi 4 avril

"Françoise bonjour"

"Pour ne pas t'avoir apporté un bouquet de fleurs afin de couronner notre anniversaire de mariage, j'ai senti ta déception hier.

Au fil de ma spontanéité, ces mots qui vont s'enchaîner se veulent sincères, dépouillés. En aucun cas ils ne remplacent le bouquet espéré. Je ne viens ni me justifier, ni te harceler avec des présupposés ou des souhaits de vivre avec une autre personne que je voudrais à mon image. J'ai envie de te faire partager, comme ça vient…. ce que je deviens.

Depuis deux ans environ, j'ai perdu beaucoup d'illusions. Pour en faire tomber d'autres sur moi, la vie, la mort, et tant de choses, j'ai encore beaucoup à faire. Pendant longtemps j'ai cru que le dynamisme, la joie, la foi dans la vie, le travail, toutes les motivations et aspirations à me dépasser vaincraient les résistances, les incertitudes, les craintes.

J'ai pratiquement été toujours optimiste, confiant dans tout ce qui fait mes engagements. Pour affronter échecs et frustrations, je me suis armé à ma manière. Afin de mieux combattre, en force je les ai parfois provoqués pour les surpasser et satisfaire l'éternel insatisfait. Dans la volonté de maîtriser les êtres et les événements, confronté aux doutes et incertitudes profondes, je suis parti à la recherche du Graal intérieur.

En regardant mon parcours, il est jalonné d'une foule de challenges, de défis quotidiens où chaque expérience devient un apprentissage en soi dont la finalité...est….a été… le développement personnel, pour endiguer la maladie mentale, la chute, la folie.

Tout mon combat depuis ma première dépression a été de prouver autour de moi et à moi-même, qu'au-delà d'une chute, d'une énorme blessure narcissique, il y a l'image de quelqu'un capable de s'en sortir et de le prouver dans tout ce qu'il fait, partage, expérimente. Je n'ai pas lésiné sur les moyens. Me dotant d'une panoplie d'outils de communication, j'en ai fait une spécialité : "Animateur en Techniques Relationnelles". Des pratiques qui au-delà de la conviction/influence à l'égard des autres, peuvent se transformer en un superbe outil manipulatoire.

Pour te mettre à distance, me protéger de toi et croyant me sauver- moi, je reconnais être passé maître dans les subtilités de la manipulation psychologique. De plus en plus les masques tombent : en moi, vis à vis de toi, dans mes relations aux autres. Jusque-là, à l'abri,

protégé par "Ma" psychanalyste, je laissais tomber régulièrement mes frasques dans le secret de la confidence.

L'an passé, après l'animation des stages en analyse transactionnelle à Lacanau, j'ai eu besoin de te livrer un peu de ce que j'étais : pas très reluisant ! Le message, tu l'as bien reçu et tu en as souffert. Il se voulait un premier pas, pour enfin face à toi, oser me montrer à visage découvert. Depuis, j'ai décidé de me livrer progressivement, tel que je suis ou que je voudrais être. J'ai beaucoup à parfaire sur mon humilité, ma modestie, ma toute puissance et tant d'autres choses.

Pour moi la souffrance de Juliette a été un grand révélateur sur mes rêves, mes combats, mes défis. J'ai senti mes limites : certaines, pas toutes ! J'ai à apprendre toujours et encore : tant mieux. Une limite, la plus importante à mes yeux, a été de me confronter au deuil de ne pouvoir faire à la place de l'autre.

Dans mes relations avec Juliette, je mettais tout en œuvre pour lui insuffler mes énergies. Elles me semblaient utiles au cœur de la crise pour l'aider à remonter la pente. Je réalise aujourd'hui avoir eu, en fait - peu de prise : tant mieux là aussi. Car il lui appartenait de reconstruire sa personnalité, à son rythme à elle. A travers Juliette j'ai touché les limites de ma relation aux autres et avec toi en particulier. Dans mes défis illusoires, j'étais convaincu qu'un jour ou l'autre, avec de la patience, de la tolérance, de la compréhension, de la gentillesse, tout cela viendrait à bout des incompréhensions, agacements, conflits, visions différentes des choses et du monde.

J'espérais que ce combat relationnel, affectif, rempli d'espoirs et de caresses, trouverait un jour sa récompense dans une harmonie de couple où les héros fatigués (toi et moi), allaient pouvoir enfin partager sereinement : convergence de points de vues, sagesse longuement mûrie car préparée depuis longtemps, voire de toujours.

La réalité est tout autre. Ce - tout autre - confronte ma tristesse. Elle me conduit à cette évidence que je ne serai jamais l'autre. Je ne peux ni penser, ni faire, ni sentir, ni aimer à sa place. Je ne veux plus être le "sauveur de l'autre", alors que pendant tant d'années cela a été mon étendard, ma croix et ma bannière.

Je deviens un solitaire. L'épreuve avec Juliette me le fait devenir, plus encore. Cela me convient. J'y retrouve mon âme en faisant tomber mes masques. Au plus loin de mes rêves images, de plus en plus j'ai le courage de me regarder en face. Cette solitude me pèse aussi. Mais à présent dans ce que j'appelle le chemin le moins fréquenté, elle est la seule voie qui m'apporte les ressources dont j'ai tant besoin.

Je n'ai peur ni de la vie, ni de la mort. J'aime les partages intimistes, je les cherche, je les trouve. Ils sont source de joie intérieure. Encore faut-il se trouver entre "partenaires décontaminés osant parler vrai". Confrontés à notre ego, notre narcissisme, nos illusions, notre toute puissance, c'est se montrer capable d'élargir nos cadres de référence.

J'ai appris que toutes les vérités ne sont pas bonnes à dire. Il y a une limite au-delà de laquelle, la permission de dire, faire, sentir, partager, devient absurde. Je ne détiens aucune vérité, et je ne souhaite pas m'inscrire en donneur de leçons. Si cela m'arrivait, je retomberais dans le piège des illusions.

En ce qui me concerne, je ne cherche, ni à te provoquer, ni à te manipuler, ni à te rendre triste. Le Elie que tu as épousé il y a plusieurs décennies, n'est plus du tout le même : heureusement. Je ne suis pas sûr que ton choix ou ton regard s'arrêteraient sur moi, si aujourd'hui, à la croisée des chemins, nous nous rencontrions vierges d'un passé commun.

Au quotidien, jouant au chat et à la souris, je n'ai fait qu'élargir le fossé qui aujourd'hui nous sépare. Ma tristesse et mon constat d'échec se résument-ils, là dedans ?

Je ne t'accuse pas, encore moins l'éducation que j'ai reçue. Je me considère entièrement responsable de mes sentiments et de mes actes, dans le destin qui trace ma vie.

Du haut de ses dix ans, notre fils Xavier est un exemple de lucidité sur la vision de ses choix de vie.

Par rapport à tout ce que nous avons construit ensemble, je n'envisage pas de séparation. Dans les limites d'une co-existence pacifique, je souhaite que bon gré, mal gré, chacun trouve un espace autonome qui le satisfasse un tant soit peu. Je reste toujours animé par un désir d'harmonie, de tendresse, de partage, dans le cadre de ce que nous sommes devenus, l'un l'autre.

Je ne renie pas tout ce que je vis dans mes solitudes et mes errements. J'y puise l'essence de mon Être, de mon âme dans son développement.

Je continue à croire en nous, à un avenir de sagesse. Mon projet est de réorienter ma carrière professionnelle. Je formule le vœu que nous puissions le partager ensemble.

Au-delà des turbulences, je suis fier de nos enfants, qui pour moi, passent avant toutes choses.

Je t'embrasse très sincèrement, Elie."

Maman et Papa hospitalisés

Samedi 25 avril

Depuis une bonne semaine, une fatigue psychologique me poursuit sans relâche.

Mon plaisir est de m'allonger sur le lit, en écoutant la radio. Mais le soir au coucher Françoise est pressée d'éteindre la lumière. Elle m'invite à me rendre dans la pièce du haut, mon bureau où j'ai installé le fauteuil en rotin. Je lui dis que ce lieu n'est plus à moi, depuis que tout le monde l'envahit : Juliette, Xavier, Françoise, et même Misty la chatte qui dort sur mes écrits. Je n'ai pas d'endroit pour m'isoler.

J'ai tout à coup l'idée de me retirer dans la chambre d'amis. J'y grimpe. Comme par enchantement, dans le silence de la nuit la fatigue disparaît. J'ai du mal à y croire. Bercé par la musique classique, je revisite la journée.

En me promenant tout à l'heure après le repas du soir, j'ai entendu en écho cette lassitude psychique. Obstruée par une barrière de grisaille, elle me clame la perte de cette source de joie qui m'anime. Devrais-je pleurer, laisser glisser ces eaux que je contiens au fond de moi, ouvrir les vannes ? Y a-t-il là-dessous une réponse pour laisser s'écouler des flots de ressentis enfouis ?

Il y a tout juste six ans je repense à ce barrage ouvert dans les bras d'une amie. Revisitant nos histoires, l'enterrement dans ma 10ème année de ma mémé de cœur refait surface. Présent à ses obsèques, héroïquement j'avais refoulé ma peine. Les poings serrés au fond des poches de ma gabardine, mon cœur était parti en désespérance. Les gros sanglots enfouis lorsque cette adorable grand-mère d'adoption m'avait quitté, se sont enfin libérés quatre décennies après.

Suis-je connecté à ce fond de morosité depuis que mes parents sont en milieu hospitalier, papa à l'hôpital et maman en clinique ?

En fin de matinée mercredi dernier, je suis allé chercher ma mère pour une formalité : lui faire passer un doppler au sujet de sa cheville enflée et violacée. Bien campée sur ses 86 ans elle m'attendait à l'heure, toujours prête comme à l'accoutumée.

A la visite, l'échographie de sa jambe gauche était quasiment plate. Devant ce diagnostic et avec son accord, j'avais demandé à ce qu'elle reste sur place. Dès que je l'avais installée dans sa chambre, le personnel avait procédé aux prélèvements sanguins pour les analyses. Pour quérir ses effets et grignoter, j'étais reparti chez elle confiant, l'estomac dans les talons.

Pour l'heure, en cette fin de soirée dans le calme de la nuit, je me laisse bercer par la musique classique pour dissiper ces flots de mélancolie contenus.

Dimanche 26 avril

Juliette m'accompagne voir Papa à l'hôpital. Il lui prend longuement la main. A travers ce geste avec son regard plein de douceur, il lui témoigne une infinie reconnaissance.

Puis Juliette rend visite à ma Maman, la Yaya – sa grand-mère en catalan. Nourrie d'affectivité, leur relation est singulière. Sur le lit, serrée contre sa Yaya, toutes les deux se confient. Un peu à l'écart, j'entends Juliette expliquer son projet, de passer une semaine à Paris avec Mika : "C'est ton copain ? " lui demande avec un sourire complice sa grand-mère.

D'un fou rire à l'autre, Maman me demande encore le bassin : "Ouf !" s'exclame-t-elle : "Quine pudo (quelle puanteur) !" Toute la chambre est embaumée, mais elle sait en rire, nous faisant pouffer aux éclats. Juliette est écroulée.

Lundi 27 avril

Je suis à Bordeaux pour la journée, où je présente un bilan professionnel. Ce matin Maman se fait opérer, une simple formalité. Pendant le trajet, volubile, je parle à son sujet auprès de ma collègue et amie France : sa manière de fonctionner, son intelligence sociale et ses capacités d'adaptation. Son savoir faire. Elle seule détient le secret pour tisser une légère toile d'araignée, et relier les fils affectifs indispensables dans l'amour quotidien érigé en philosophie de vie.

J'évoque à mon amie les grands personnages charismatiques tels, mère Teresa, sœur Emmanuelle, Gandhi. Ont-ils oeuvré pour compenser qui, une angoisse existentielle, qui, une grande frustration ? Je fais référence à Gandhi jeune avocat, rejeté pour sa couleur de peau en Afrique du Sud.

Au retour à mon domicile, fatigué, j'aspire au repos. Je me déshabille. Maman opérée, je m'informe par téléphone de son état de santé. En double écoute, Françoise entend sa détresse. Elle prend l'initiative d'aller vite, très vite la voir. Je tente de résister par rapport aux horaires : il est tard, 20h30 ! Avec fermeté Françoise insiste. Je me rhabille aussitôt.

Elle est dans le vrai. Arrivés à la clinique, Maman va mal. Elle souffre et ce n'est pas un vain mot : ses tremblements, sa nervosité, son anxiété, sa détresse, tous ces symptômes l'agitent. Notre présence l'apaise. Grâce à l'effet des anti-douleurs que Françoise lui fait fondre dans un verre d'eau, dans l'heure, elle se calme.

Ce soir, je suis le témoin d'une authenticité d'échange entre Maman et Françoise. Elles se transmettent une complicité particulière, une force affective jamais observée à ce jour : "Aime-là très fort" me dit-elle, en me regardant droit dans les yeux en désignant Françoise. Je me sens mis à nu. Perçoit-elle mes doutes sur l'avenir de notre couple ? Mais là, elles sont tellement proches, que la vie semble nous sourire. Comme Juliette la veille à la même place, leurs visages sont à portée de souffle. Les yeux de Françoise rayonnent d'estime quand elle s'adresse à ma mère. Maman lui sourit avec des mots d'amour simples, spontanés, chaleureux. Souvent elle répète : "Elle est une fille pour moi". Ma mère nous a avoué ses idées noires dues à sa souffrance devenue insupportable. Elle nous dit avoir pleuré, de s'être reliée en pensée d'amour avec l'Abuelo le grand-père - Papa hospitalisé lui aussi : "Mon Dieu, j'espère qu'il va mieux et qu'il ne souffre pas".

Nous repartons en voiture, pétris par cette reconnaissance inscrite dans son cœur. Je m'ouvre à Françoise. Je lui dis me sentir ému par tout ce qu'elle apporte à ma mère. Imprégnée par cet instant sublime et unique, les larmes aux yeux, Françoise transpire le bonheur.

Mardi 28 avril

Pour lui apporter des nouvelles après avoir visité mon père à l'hôpital, je passe la voir vers 17h30. Elle est un peu moins agitée que la veille.

Elle a envie de vomir. A plusieurs reprises je lui présente la cuvette, mais rien ne sort. Avec le personnel nous la confortons sur les effets de l'anesthésie. Elle souffre un peu, n'a pas de fièvre, ma présence la rassure.

Puis des amis viennent la voir. Je lui dis : "Je te laisse en de bonnes mains, je vais préparer le souper. Repose-toi bien, je repasserai demain. Bisous". Il est 18h15.

Le soir, je regarde la télé avec Juliette jusqu'à 23h10. Un très beau film "Forest Gump". Au travers de grands concours de circonstance inédits, tout réussit à cet enfant débile. La débilité mentale trouve enfin son heure de gloire.

Maman nous quitte

Mercredi 29 avril

Maman est morte.

- "Hier au soir, j'ai vainement tenté de vous joindre. Sur la table d'opération, où nous la maintenions en réanimation, votre mère vous a réclamé. Pendant une heure, je vous ai désespérément cherché au téléphone."

A 22h, j'étais à la maison et non à mon travail, où ce matin j'apprends la nouvelle. Dans sa précipitation, le médecin n'a pas fait le bon numéro...

"Elle s'est éteinte doucement, nous n'avons pu la maintenir, mais c'est vous qu'elle voulait, sa dernière pensée a été pour vous".

Mes yeux se brouillent, ma voix tremble, je suffoque. Je me sens pénétré de la tête aux pieds par une froideur qui glace. Chaleureux, compréhensif, le médecin m'explique : "Crise cardiaque, à son âge 86 ans, son cœur a lâché".

Suspendu à ce fil qui me raccroche à elle, j'intègre l'impossible. Un compte à rebours se met en place : celui du temps qui compte et qui raconte l'histoire d'une famille comme tant d'autres, avec ses joies, ses peines et ses détresses.

D'une manière étrange, pour la première fois, je ressens profondément ce cordon qui me relie à elle. Ce lien, dont je découvrirai plus tard, qu'elle avait souhaité se défaire quand je m'étais si fortement accroché dans son ventre, au fond d'elle. De cette accroche farouche, intra-utérine, j'en ai fait mon cheval de bataille, ma décision de survie : quoi qu'il arrive, quoi qu'il advienne, s'accrocher, se battre avec soi-même, vivre.

Mardi 28 avril, hier soir, Maman est morte, alors que je la sens plus que jamais vivre ! Vivre au fond de moi ! Elle est là, elle m'habite.

Je la sens et la ressens comme une vague douce, qui va et vient caresser le sable fin d'une plage. Plus que jamais, je me sens envahi par une immense onde d'amour.

La dernière soupe que tu as préparée

"Maman,

"Mercredi dernier (22 avril) sans le savoir, il y a tout juste une semaine, j'ai mangé ta dernière soupe, tes haricots plats, tes légumes. Je me suis régalé ! Du jambon, un pain un peu rassis, et savouré tes quelques fraises. Mon Dieu que c'était bon….

Et quel bonheur pour moi aujourd'hui d'avoir pu la manger ce jour-là d'un si grand appétit. J'espère pouvoir garder très longtemps cette saveur dans ma bouche. Quelle joie pour moi d'avoir dégusté ton dernier plat, mijoté par toi et pour toi. Je me sens comblé aujourd'hui – de simples choses comme ça - que je garde uniquement pour moi seul, Maman….avec toi….quelle joie….même si mes yeux sont embrumés de larmes.

Je t'avais choisi le nécessaire de toilette, de quoi te changer, et surtout ton joli chemisier jaune champagne qui te tient à cœur. Je t'avais apporté immédiatement tout cela. Tu étais déjà installée, appareillée, préparée pour être opérée.

En fin d'après-midi quand je reviens, je parle à ton médecin qui diffère son intervention : "Pas avant lundi, car la jambe est chargée. Il faut l'assainir."

Maman, dans ton immense patience, je te revois assise sur ton lit, toute jolie, souriante à merci.

Je réalise que naturellement, je viens te voir tous les jours….jusqu'au jour de ton départ….faisant le lien entre l'hôpital où se trouve Papa et la clinique. Je suis votre fil(s) conducteur, votre dernier lien.

Ce samedi 25 avril, pour goûter, Françoise te prépare une tasse de fraises. Le matin je t'ai acheté des boudoirs et du chocolat aux noisettes.

Dahlie, Jérôme et Maribel te rendent visite. Ils reviennent d'une semaine de vacances à Collioure.

Comme je te vois heureuse, Maman, entourée de tous tes enfants. Tu trouves Dahlie "'bien", en forme. Dahlie, dont nous savons qu'elle traîne un mal être existentiel sans fin depuis 18 ans.

Françoise et moi-même, comme nous tous, sommes pleins d'égards pour toi, Maman, en faisant des choses naturelles, spontanées. Te mettre sur le bassin, te faire faire pipi. Je constate que tu profites toujours de ma présence pour que je te l'apporte…Oui, ces petits riens….qui représentent des montagnes de jolies choses : la confiance que tu nous accordes, ton authenticité, la gratification de tes sourires, ta bonne humeur, ton rire contagieux.

Maman, tu sais être très authentique avec les uns et les autres.

Aujourd'hui, bouleversé, je m'interroge. Tous ces messages pleins de vie, d'amour et d'espoir, adressés à chacun de nous, étaient-ils prémonitoires de ton départ sans retour ?"

Face à la mort

Mercredi matin 29 avril

A 9 heures, ma collègue Anne m'informe que je dois rappeler en urgence la clinique. A voix haute, j'exprime un mauvais pressentiment. Au téléphone, pour joindre le médecin, on me fait patienter d'une infirmière à l'autre. Cette musique d'attente martèle en crescendo le glas d'une mauvaise nouvelle.

Enfin, le docteur d'une voix étrangement affable me raconte. Dès les premiers mots, je sais que Maman nous a quittés : "Hier au soir, j'ai vainement tenté de vous joindre…" Je ne peux retenir mes larmes, ni mes sanglots. Je m'en excuse. En reprenant un tant soit peu mes esprits, je lui signifie ma reconnaissance pour sa délicatesse, de m'avoir communiqué avec beaucoup de doigté le décès de ma mère.

Catastrophé par cette annonce soudaine et pétrifiante, je tremble de froid. Complètement désorienté, je cherche à joindre Françoise et mon beau-frère Jérôme. Mes gestes sont désordonnés, je suffoque. Par téléphone, je m'accroche aux amies de Maman, à Mélodie ma marraine, et à Mamie. A Juliette je relate son dernier échange, dimanche, avec la Yaya. Sa grand-mère lui avait raconté avec une infinie tendresse leur première rencontre quand elle avait tout juste six semaines. Elle est restée persuadée que Juliette avait reconnu d'entrée ses grands-parents, grâce aux liens du sang. J'essaye de continuer à positiver leur relation pour ancrer à jamais les plus beaux souvenirs.

Je m'attache à la faire vivre.

A Maribel que j'ai aussi en ligne, je lui dis que sa Yaya est dans un état comateux. Je la prépare au deuil. La Yaya a été la nounou de ma nièce Maribel, la fille de ma sœur Dalhie et de Jérôme son mari. Je calme ma douleur dans le besoin d'agir qui m'occupe l'esprit.

En attendant Françoise, je pleure et je tourne en rond dans mon bureau. Ma collègue Nadine me calme de sa voix douce. Mes pleurs sont entrecoupés quand je décide d'agir, poussé par des tas d'idées de choses concrètes à réaliser, complètement absurdes dans le contexte.

Françoise, enfin, me rejoint.

Nous rentrons à la maison chercher les papiers administratifs pour le cimetière. Juliette se joint à nous pour aller à la clinique. Je me gare sous les anciennes douches municipales dans ce quartier de la rive gauche. En sortant, un beau soleil printanier nous accueille. Devant le marché, je leur glisse qu'on va apporter à Maman une odeur de son marché préféré. Je presse le pas dans le désir de la voir, lui parler, la toucher, comme attiré par un aimant. Un être aimant, voilà ce qu'Elle est Maman dans l'instant.

Sur les allées nous marchons d'un pas décidé. Arrivés à la clinique, nous allons à sa rencontre au reposoir, en sous-sol. Juliette emboîte mon pas, je n'y prends pas garde. Une dame de service, d'un geste précis, la retire du tiroir du bas, fait glisser la fermeture éclair du sac plastique où elle est enfermée. A mes pieds, sa tête dégagée, son menton bandé : le choc !

Je m'agenouille. Je prends sa tête dans mes mains apeurées posées sur ses oreilles. Complètement effondré, je lui parle, je l'embrasse, je la touche. Son corps de marbre est glacé. Son visage est déformé. Il est emprisonné par une bande qui lui retient la mâchoire. Mon Dieu, mais que lui a-t-on fait ? L'horreur !

Derrière moi, Juliette debout sanglote. Françoise ose tout juste lui effleurer son visage du bout d'un doigt. La violence de la réalité objective, froide, implacable, irréversible. Nous repartons avec une grande poche contenant tous ses effets. Dehors, toujours sous ce beau soleil nappé de ciel bleu, ils deviennent sacrés.

Sans un mot, bouleversés, nous reprenons la voiture pour aller au service des Pompes Funèbres, où une machine implacable, mortifère se met en marche. D'entrée, par les formalités de l'état civil, rendus automates, elle nous robotise. Accueillis par une femme brune, distante, inhumaine, la Yaya devient un registre administratif pour cette habituée des lieux.

Oui, l'espagnole est une étrangère, une immigrée politique. Dubitative, l'employée tourne et retourne le livret de famille. Quand avec ma sœur nous avions opté pour la naturalisation française, il avait été constitué par un juge de paix. Devant l'attitude impersonnelle de l'agent qui fouine les noms des parents de Maman, Françoise exprime en catalan : *"Aquesta busca papes"* (Celle-là, que cherche-t-elle vraiment), comme avait coutume de dire la Yaya.

Miracle ! L'atmosphère se détend, et pour cause. Devenue souriante, la femme brune affiche un nom catalan. On apprend que, native de Barcelone, elle comprend la remarque de Françoise : elle s'humanise. Nous en avons tellement besoin, avec nos dix avis de décès dans nos mains.

Puis dans un état second, aux Pompes Funèbres municipales, nous préparons "LA cérémonie" : le texte pour la presse, le choix de la bière, du linceul. C'est long, triste, pesant, compassé.

Dans ces instants égrenant le temps, je prends conscience de notre approche de la Mort. La Grande Faucheuse nous impressionne. Ce jour, elle nous rend orphelin. Ce rituel des obsèques, où s'entremêle la peur confuse dans une tristesse sombre et lourde, qui imprègne notre culture. Il est difficile d'y échapper. Dans cet espace savamment orchestré, tout est pensé pour accompagner et rythmer notre mélancolie. L'affectivité malmenée, nous réalisons notre impuissance à affronter Chronos, le monstre dévorant. Dans ces univers de transit où nos secondes sont comptées, un jour, le Grand Maître du Temps viendra nous y conduire.

Dans ces lieux de cérémonial funèbre, quelque part sans le savoir, nous offrons à la personne morte, apprêtée pour son départ sans retour, notre grande vulnérabilité existentielle.

Mercredi après-midi 29 avril

De retour à la maison, le Temps devient moins important. On aimerait Tant pouvoir l'arrêter, pour souffler un instant. Mais la vie nous reprend.

Il pleut. Dans ce mariage du ciel et de la terre, la pluie tambourine les vitres.

Juliette prépare des pâtes. On mange.

Les voisins viennent nous embrasser, nous consoler.

C'est dans "l'agir" que je trouve mes marques. Je recommence à téléphoner, à partir du petit carnet de Maman où se trouvent ses liens, ses ami(e)s, ses proches. En quelque sorte

je fais pour elle, à sa place. Je la maintiens en vie dans ses liens tous chauds, là, à notre portée.

Puis, je vais rejoindre Papa. A ma demande, il a été transporté cet après-midi de l'hôpital à la Maison de placement. Je voulais qu'il soit dans ses repères, quand je serais amené à lui parler d"Elle" : Maman, ma mère, la Yaya, sa femme qui vient de nous quitter. Je ne sais plus par quel bout "la" prendre, pour le lui apprendre.

Depuis moins d'un an, je suis l'artisan de leur séparation en installant Papa à la M.A.P., ce centre médicalisé pour personnes âgées, pas loin de l'endroit où ils habitent. Cela m'a été particulièrement difficile de prendre cette décision. Opéré, Papa a besoin d'une assistance le prenant totalement en charge. Il ne peut être déplacé qu'en fauteuil roulant. Je devais faire un choix. Qui préserver : Papa, Maman ? Dans la logique des choses, ou plutôt dans notre logique à nous, Maman la Yaya, pleine de jeunesse, était éternelle : "Toujours en forme", comme elle se définissait si bien. Belle réalité, jusqu'à ce jour qui nous plombe.

Avant que je ne parle d'Elle à mon père, j'observe une agitation inhabituelle. Il tourne et vire dans son lit. Il a chaud, il transpire. Je lui tire les couvertures, lui laissant seulement le drap. Puis quand il me parle, sa remarque me trouble. Comme à l'accoutumée, il converse toujours en espagnol avec moi : *"Lo que me sabe mal, es de no haber podido despedirme, de Mamá".* (Ce que je vis mal, c'est de n'avoir pas pu dire au revoir, à Maman)

Je suis interloqué.

Un peu plus tard, il me parle aussi de Tortosa en Espagne : "Pourquoi m'a-t-on ramené au Mas, mon village natal, tout près de cette ville ?" Papa "voyage" beaucoup ces temps-ci, revisitant son enfance, son passé, sa guerre d'Espagne.

Quand je lui dis : *"Esta mañana me he despedido de Mamá"* (Ce matin j'ai dit adieu à Maman), il réalise : *"¡No se puede !"* (Ce n'est pas possible), et il se met à sangloter. Nous pleurons tous les deux comme deux orphelins, nos deux visages rapprochés par-dessus les barres de protection du lit.

Ensuite, il me parle de sa mère : *"Mi madre tenía caracter"* (Ma mère avait du caractère), appuyant fortement son intonation.

Je lui réponds : *"Que era una trabajadora"* (qu'elle était une besogneuse), elle qui portait à bout de bras toute la maisonnée.

J'ai le sentiment, étrange et réconfortant, qu'il se met à ma place à l'égard de Maman, comme lui à l'égard de la sienne qui est morte dans ses bras. Il lui portait un verre de lait aux lèvres. Je l'informe que Maman rejoindra sa mère dans le caveau construit il y a quelques temps à son initiative. Quand il était encore très présent parmi nous, moins replié sur lui-même, moins sous la dépendance des autres.

Je m'emploie à le maintenir dans la réalité présente. Tout en respectant ses absences, ses voyages, je suis gratifié par son sourire apaisé. Je le rassure par ma présence.

Puis nous parlons d'autres choses. En fait, je souhaite le détendre, le distraire. En lui parlant avec mon cœur, je lui étire doucement les jambes.

J'ai perdu la notion du temps. Quelle importance ? Je suis toujours là quand on lui apporte son plateau repas. Mais je tiens à ce que l'aide-ménagère le lui donne, pour créer un lien nouveau. Cependant il ne veut manger ni la soupe, ni le dessert. Plus rien ne passe.

Papa savait pour Maman - avant que je ne le lui dise ! C'est une étrange sensation qui m'habite quand je le quitte.

Mercredi soir 29 avril

Le sommeil est difficile à trouver. Faisant suite à une longue méditation, je me trouve

confronté à ce que Jung désigne comme un archétype (un modèle) de l'inconscient collectif propre à l'humanité : La Grande Mère[1] (ou la mère universelle). Réveillant Françoise malgré moi, un barrage au creux de mon ventre s'entrouvre avec son trop plein d'eau, pour laisser glisser son flot de pleurs et de peurs. Cela me libère.

Se présente à mon esprit, ce que je dois écrire à ma mère. Je le glisserai tout près d'elle dans son cercueil. Je vais y associer ma sœur Dahlie, quand s'impose l'idée de faire inscrire sur une plaque : "Mère courage, une fleur, un soleil dans ton cœur, Dahlia, Elie, 28 avril". Ce message symbolise toute ma méditation. J'y trouve un zeste de paix pour m'endormir enfin.

Jeudi 30 avril

Après le petit déjeuner, j'accompagne Françoise au supermarché. En somnambule embrumé de fatigue, je suis au radar.

Ayant déposé les achats à la maison, Juliette se joint à nous pour retrouver Dahlie, Jérôme, et Maribel. Nous devons choisir les fleurs du voyage, "le départ sans retour" de Notre Grande Mère, la Yaya.

L'après-midi avec Mamie (que j'avais surnommée Coucounette avant qu'elle ne soit grand-mère), nous rendons visite à Papa. Une dame de service lui tient compagnie au salon du deuxième étage.

Nous descendons au Club de la Gaieté. C'est Maman qui avait rassemblé un petit groupe de pensionnaires, et qui le surnommait ainsi. Tous les après-midis, elle animait ce groupe par sa présence, sa jovialité, son dévouement, se rendant très utile en leur apportant beaucoup d'amour, et de nombreux signes de reconnaissance. Tout ce dont ils ont grandement besoin pour l'essentiel. Club qui vient aussi égayer notre tristesse à tous, parents et alliés. Néanmoins nous nous sentons plus ou moins coupables d'avoir confié à cette institution, notre père ou notre mère. Maman avait l'art de dédramatiser et de simplifier les choses. Elle y trouvait sa place en créant une dynamique dans une fonction sociale d'autant plus appréciée qu'elle savait se montrer gaie au-delà de ses propres peines, d'où le nom "*le Club de la Gaieté"*. Désormais, Maman n'est plus là, pour l'animer : c'est le vide.

Papa souhaite se rendre dans sa chambre pour discuter. Je lui glisse que le matin nous avons acheté beaucoup de fleurs - que les obsèques ont lieu samedi après-midi, et qu'elle ira rejoindre sa mère. Je lui rappelle que c'est lui qui a commandé le caveau, il y a plus d'un an, et que la dépouille déterrée de l'Abuela sa mère - ma grand-mère paternelle décédée il y a 44 ans -, y sont transférés. Il s'en souvient.

Je le réconforte, l'embrasse, l'encourage afin qu'il ait des "*animos*", (du courage, de l'allant). Mais il n'a pas envie : *"Nada…. nada…nada… "* (Rien, rien, rien). Je repars le cœur triste pour m'effondrer en pleurs dans la voiture.

Vendredi 1er mai

Ce matin, avec Françoise, nous repérons l'emplacement exact au cimetière. Tiens, le caveau est déjà ouvert. Dans l'angle gauche tout au fond à la verticale, le petit cercueil nous accueille. Il y fait froid quand on se penche !

En début d'après-midi, chez nous, au coin du feu, des voisins nous réchauffent le cœur. Epuisé, j'ai besoin de retrait. Entendre parler, donner le change me pèse. J'aspire à être seul dans mes pensées, même si cela fait du bien d'être accompagné et relié.

Puis avec Françoise, nous allons chez Maman. J'éprouve le besoin de filmer

[1] [Cf. Table des matières -Les dernières volontés de mon père]

l'appartement tel qu'Elle l'a laissé. Je veux garder des souvenirs intacts : pour plus tard ? Cela nous est difficile. Elle est toujours là, Elle nous a rejoints, on en a l'étrange sentiment. Il fait beau, le soleil pénètre de partout. Françoise reste seule pour nettoyer, ranger. Je la laisse pendant que je rends visite à Papa à la M.A.P., à vol d'oiseau un kilomètre. Je l'ai voulue au plus près de leur domicile.

Il vient tout juste d'être installé au salon. Perdu, il est totalement perdu. Je fais de mon mieux pour le rassurer en lui disant : *"Que con su hijo nunca estaria perdido"* (qu'avec son fils, jamais il ne se sentira perdu). Alors je m'emploie à lui fixer de nouveaux repères : depuis le balcon au loin, je lui fais voir l'immeuble où ils habitaient, sa chambre actuelle avec la salle de bain, puis les salons en bas. Enfin, dès qu'il voit le restaurant, ça fait tilt. Il me dit que les gens attendent pour aller manger. Je tente d'accrocher mon père à son "repaire". J'en ai autant besoin que lui, si ce n'est plus : je le promène du restaurant au Club de la Gaieté bien tristounet, ce jour-là. Quand je le remonte, je lui donne son souper. Il est très fatigué, son infirmière arrive, il n'attend qu'une chose, être couché.

Je reviens chercher Françoise, heureux qu'elle fasse les rangements et les nettoyages. Pour moi, elle prolonge la vie de ma mère, avec le même esprit, les mêmes valeurs. Françoise m'explique son étonnement : elle compose avec le soleil. Elle en prend conscience lorsqu'il se reflète contre la porte du frigo qu'elle nettoie. Elle constate que le soleil l'accompagne pendant tout le temps où elle fait le ménage. Avant d'arriver, il faisait gris, après notre départ, aussi. Pendant, il la réchauffe d'une Présence !

Des clins d'œil souvenirs avec le soleil, nous en avons à la pelle. Pendant ces trois jours le temps est incertain, passant du gris à la pluie à quelques éclaircies. Mais toutes les fois que nous nous occupons de Maman, force est de constater que le soleil est toujours au rendez-vous, avec nous. Quelles coïncidences heureuses !

L'envie soudaine d'écrire un texte en hommage à ma mère, m'a pris la nuit dernière. Le lui offrir au moment de son départ ultime, s'impose à mon esprit. Je tourne, je vire. Impossible de trouver un peu de sérénité. Quelque chose me dit qu'il est impossible de la laisser partir sans lui rendre un témoignage public sur sa vie. Des phrases submergent ma tête. Il me faut écrire impérativement pour conjurer quelque chose, remettre des actes à leur juste place. C'est plus fort que moi, oppressant. Il faut que ça se fasse, que ça se matérialise, sous peine de commettre une injustice. Je dois donc lui rendre justice dans la justesse des choses.

Ce soir après souper, je fais partager le texte quasi définitif à ma femme et mes enfants. Je me sens en paix après avoir rédigé cet hommage. C'est ma façon à moi de lui dire Adieu, de me séparer d'Elle dans le Beau et le Bon.

Au coucher, avec Françoise nous nous blottissons l'un contre l'autre. Un grand besoin de câlins, en nous offrant ce qui peut donner la vie pour exorciser la mort. Mais dans la nuit, je suis réveillé en sursaut. Je réalise que dans mon texte j'oublie Marinette, ma sœur aînée Marina que je n'ai jamais connue. Décédée à l'âge de 5 ans, je naîtrais à quelques jours près 5 ans après.

Il faut savoir que nous avons été désignés par nos parents, autant Dalhie que moi-même, comme les enfants de la réparation de ce deuil. Pas étonnant d'avoir oublié cette sœur fantôme, qui a toujours gardé une place de choix dans le cœur de nos parents. Tant et si bien que, Marinette placée sur un piédestal est devenue la source de nos problèmes, malgré elle bien sûr, et l'actrice majeure de nos souffrances, tant pour Dalhie que pour moi-même.

Mais pour l'heure, ça s'impose ! Il me faut y associer dans le texte *le bleu de la mer*, Marina. Malgré moi, dans ma tête, j'y transpose le bleu de *l'amer*. Et pourtant, je ne peux la squeezer du cœur de ma mère. A nouveau quelque chose Me Dit, qu'Elle ne comprendrait pas, Elle qui a porté dans ses entrailles ses trois enfants, je dois y associer sa fille aînée. Pour Maman, je n'ai pas d'autre choix. C'est, en tout cas, ce qui s'impose à moi dans : "Mère courage, une fleur, un soleil, *le bleu de la mer dans ton cœur*. Dahlia, Elie".

Le salon Chopin

Samedi 2 mai

Au petit matin, je ressens une paix intérieure, une sérénité dans la sensation d'un amour universel, quelque chose d'infiniment beau et pur. Je suis animé par une force surnaturelle.

J'éprouve le besoin de partager cela au téléphone avec Michel, mon meilleur ami. A partir de la plaque "Mère courage" je lui explique comment s'installe dans la symbolisation, cette paix d'amour. Michel est très ému et ce partage intimiste me procure un bien fou. J'éprouve ce besoin jubilatoire de lui raconter tout ce qui s'est passé depuis samedi dernier : les échanges complices de Juliette et la Yaya, Ma mère avec Françoise. Dans l'épreuve du deuil, je me sens enveloppé par une énergie particulière, mélange de fidélité et de joie spirituelle.

Après le petit déjeuner, juste avant de retoucher le texte pour y introduire ma sœur Marina (le bleu de la mer), je ressens l'envie soudaine d'écouter la cassette des valses de Chopin. Pour notre anniversaire de mariage, il y a deux ans, elles m'ont été offertes par Françoise. Cela fait plus d'un an qu'elles sont ici ou là, je ne sais plus, dans le capharnaüm du bureau. C'est curieux. Ma main se glisse, par hasard, dans le fond d'un tiroir sous un tas de papiers et de brochures amoncelés. Et là surprise ! La cassette enfouie réapparaît. Une fois encore, le hasard fait bien les choses, et lorsqu'on traverse ces événements, il prend une importance fabuleuse.

En lisant et en ponctuant le texte, les valses me font du bien. Françoise passe dans le bureau et me dit : "Tu sais, je n'aime pas Chopin ! Il est triste."
Aussitôt je lui réponds avant qu'elle ne tourne les talons : "Si tu savais… qu'est-ce qu'il me fait du bien."

En effet, je suis heureux d'être en communion avec Maman à travers ce document. Je le lis et le relis avec un bonheur toujours croissant.

La musique de Chopin me berce littéralement.

Pour faire plaisir à la demande de Françoise, j'accepte de l'accompagner chez la fleuriste. Elle veut acheter une rose, couleur rose, entourée de bolduc, ce serpentin qui enrobe les paquets cadeaux. C'est très important pour elle. Ça lui rappelle Noël, où Maman garde tous les bolducs dans la poche de sa robe de chambre, après que Misty la chatte ait fini de jouer avec.

Après l'achat de la rose enrubannée, Françoise exige de l'amener au funérarium. Pas rasé, un peu désabusé, je traîne les pieds. Mais puisque j'ai soi-disant promis, je ne peux me dérober.

Quelques bouquets sont déposés devant le salon où repose Maman. Avec sa rose qui représente son symbole d'adieu personnalisé, Françoise s'approche. J'hésite à regarder du côté du cercueil. Glissant un œil furtif, craignant de revoir son visage bandé comme à la clinique, j'ai la peur au ventre. Mais - Oh miracle ! Maman trône allongée sur un lit, drapée couleur champagne, de la même couleur que son chemisier. Mon dieu qu'elle est belle ! Cette splendeur, je crois qu'elle ne me quittera jamais. La force de ma projection sublimée n'est pas surfaite. En pleine lumière, Maman est dans un état de grâce. Je ne cesse de chuchoter à l'oreille de Françoise : "Mon dieu qu'elle est belle !". Elle dort le visage auréolé. Ma joie est immense. Cela vient couronner et transcender l'hommage que je vais lui offrir cet après-midi, en son honneur rien que pour elle, Mère courage.

Quel enchantement ! Je le retrouve intact en écrivant ces lignes. Cette image éthérée par ce rayonnement spirituel me transporte. Dans la grandeur de l'Amour et l'infinie tendresse que je lui porte, tout mon chagrin s'envole.

Sur le chemin du retour, Françoise me demande si j'ai repéré le nom du salon où elle repose. Ma foi, non ! J'ai un vague souvenir de grands musiciens. Françoise me dit : "La Yaya...elle est dans le salon Chopin !" Tout à coup, cela m'apparaît comme un signe. Je me revois dans mon bureau, la cassette de Chopin facilement retrouvée. La musique m'accompagne et me remplit de sérénité pendant que je lis et relis le texte de Maman. Mais cela vient se rajouter, sans trop savoir ni pourquoi ni comment, à tout un faisceau de coïncidences heureuses, véritables communions solennelles que nous partageons avec Elle avant de l'accompagner dans sa tombe.

Chacun interprétera cela avec ses croyances, sa religiosité. Moi l'athée, dépourvu d'instruction religieuse, je touche une dimension spirituelle inconnue jusque-là. Je suis frappé par une lumière spécifique que j'ose nommer la foi. Oui, je prends le risque de passer pour un mécréant dépassé par les événements, en nommant cela : la foi religieuse. Touché, je le suis au plus profond par la grâce de La Mère, comme un don du ciel. Mais non voyons ! Par quelque chose de surnaturel. Et pour être plus en conformité avec moi-même, je dirai que je me sens touché par une énergie spécifique de notre inconscient collectif.

Arrivés à la maison, je ne cesse de dire : "Qu'elle est belle ma mère !" Et à Juliette : "Si tu savais comme elle est belle ta Yaya ; ça n'a plus rien à voir avec le choc éprouvé à la chambre froide de la clinique."

Pendant le repas, j'ai tout de même du mal à faire passer les aliments. D'autres nourritures spirituelles s'imposent.

Je vais me relaxer un quart d'heure. Puis, décidé, je me lève, m'habille, mets la cravate, enfile ma veste jaune. Maman aimait les couleurs, alors je m'habille en conséquence. Je suis serein, calme. L'argent pour les pourboires au cimetière est prêt, le texte dans ma poche. Je me sens bien dans cette tenue vestimentaire gaie, colorée, que ma mère aime et dont elle me gratifiait de son vivant. Je tiens à lui faire honneur.

Il est 12h20. Nous prenons la voiture pour aller à la levée du corps rejoindre Dahlie, Jérôme, Maribel au Salon Chopin. Et dans ma tête les Valses. Face à la porte d'entrée de belles gerbes et bouquets de fleurs sont adossés au mur. Toujours aussi royale, Maman trône dans son cercueil, la rose entourée de bolduc sur sa poitrine, la fleur à un empan de son menton, et la tige posée avec élégance sur son corps. Mamie trop impressionnée par son départ, hésite à s'approcher. Mais là, Mamie l'embrasse, lui parle, l'embrasse à nouveau, lui sourit. Du coup, Juliette à son tour lui parle, seule. Et Dahlie accompagnée de Jérôme se décide aussi. Je la tiens par le bras. En plaisantant je m'adresse à notre mère, ce qui fait dire à Jérôme à l'intention de Maribel trop affectée par la scène : "Tonton Elie, il fait comme le

personnage de Pagnol, il parle aux morts !"

C’est à n'y rien comprendre, si ce n’est de constater que notre mère nous attire par une force auréolée autour d'elle. Cette force, elle ne cesse de la communiquer, de la léguer. Elle nous comble de joie, nous porte à bout de bras. Sans appréhension aucune, j’assiste à la fermeture de la bière. Heureux d’être en Sa Présence, l'énergie dégagée par Ma mère me soutient.

Un gros clin d’œil pour des obsèques civiles ! Pointant son doigt sur le cercueil, Jérôme sursaute. Un magnifique Christ trône allongé sur la Croix. Nous nous empressons de le faire ôter. Même si tous ici présents, nous convenons que cela aurait plu à notre mère, d’être accompagnée par le Christ au-dessus d’elle. Mais pour Papa, le militant anarcho-syndicaliste, athée pur et dur, un outrage.

Depuis deux jours, mon père s’est réfugié dans un ailleurs. Est-ce sa façon à lui de se protéger dans une sorte de déni, de fuite, pour tenter de survivre à sa souffrance ? Son inconscient sait que nous enterrons Maman cet après-midi, je lui ai dit, mais il n'a pas réagi. Je préfère respecter dans son retrait de non conscience affichée. A quoi bon le sortir de son monde à lui : pour qui et pour quoi ?

13h15 : nous suivons le fourgon tapissé de fleurs, je conduis juste derrière. Dans le quartier préféré de ma mère et devant le marché, les étals sont encore là. Un autre beau clin d’œil pour Elle qui pendant de longues années est venue y faire ses emplettes.

Ce matin, de gros nuages et la pluie ont attristé la journée. Mais là, le ciel se dégage, les rayons de soleil percent. Avant d'arriver sur le parking du cimetière, le fourgon nous a "abandonnés" pour emprunter une voie plus directe. Je redoute la pression de la foule.

Il n’y a qu’une personne ! Celle-ci nous indique où nous devons aller. Hélas nous ne le savons que trop. Elle se donne pour mission de diriger les gens. Cela a bien failli me faire éclater de rire dans ces circonstances pas évidentes à gérer. J’apprends plus tard que c’est un ancien ami de la famille, perdu de vue depuis de nombreuses années et bien sûr, je ne l’ai pas reconnu.

De lourds nuages encombrent le ciel. Je tiens à prendre le parapluie noir. Françoise ne veut pas. Mamie nous départage : "Si, prenons-le, comme ça il ne pleuvra pas."

Pressé de rejoindre Maman pour m’adresser à elle publiquement, je marche vite. Je suis serein mais incertain sur mes possibilités d’aller jusqu’au bout du texte. Tellement c’est noir de monde, lorsque nous débouchons sur la petite allée du cimetière, je ne vois qu’une masse. Mais je ne veux surtout pas prendre les émotions des gens. Je salue sur mon passage mon fidèle ami Michel, et Corinne sa femme. Un copain m’embrasse. Regardant le sol avec un léger hochement de tête, j’évite les personnes présentes. Poliment je m'entends dire : "Après s’il vous plaît."

Je n’ai qu’une idée obsédante, me retrouver auprès d’Elle. A tout jamais lui dédier ce que je lui ai préparé, au nom de ses enfants et petits-enfants. Je veux que ce soit une fête. Son départ une joie. Afin de jouir pleinement de cette force intérieure spirituelle qui me porte à bout de bras, je veux assurer cela jusqu’au bout.

Face au cercueil installé sur des tréteaux, près de la tête de Maman, pour *"qu’Elle entende bien"*, je prends le texte dans ma main, je me retourne pour inviter le petit groupe à se rapprocher, puis suspendu à un moment d’éternité, je lis : "Maman… Yaya… "

Je m’entends parler. J’entends en écho, au fond de moi, les paroles que je lui adresse. Je me sens porté, soutenu, transcendé. De temps en temps, je lève les yeux pour regarder sans voir, en face, cette masse noire de gens. Je sens Dahlie, Jérôme et Françoise sur ma droite, mais je ne les vois pas non plus. Animé par une énergie particulière, je me sens fortement en symbiose avec ma mère, unis dans cet espace, liés et reliés hors du Temps. Et puis il fait superbement beau. Le soleil est là, au rendez-vous - rayonnant de sa douce Présence.

L'Adieu

Maman, Yaya

C'est un dernier message que nous voulons t'adresser, nous tes enfants, petits et grands, avant que tu ne nous quittes définitivement.

Nous voulons te dire, que nous sommes très fiers de toi, Maman, et Yaya, pour tout ce que tu nous as si généreusement montré de la vie, de l'amour que tu savais offrir autour de toi de manière aussi spontanée, aussi désintéressée. Donner de l'amour, rendre service, faire le bien autour de toi étaient devenu ce pain quotidien que tu distribuais sans compter, sans même penser une seconde à toi.

Combien de fois nous sommes-nous demandés : "Mais comment fait-elle pour avoir autant d'énergie ? Quelle était cette force qui émanait du plus profond de toi pour affronter les pires souffrances, aplanir les obstacles, trouver cet élan enthousiaste qui cachait tes peines, pour sourire à la vie, avec joie et amour ?"

Mère courage, tu avais une force intérieure, une foi en la vie, une foi au destin qui étaient hors du commun. Tournée vers les autres, toujours prête, toujours disponible, pour aider, partager, pratiquer cette entraide et cette solidarité, qui nous font tant défaut... aujourd'hui, dans notre société.

Mère tendresse, mère attachante, parfois même un peu trop, mais cette affection et cet attachement nous le savions toujours disponible, au gré de nos humeurs, comme une source intarissable. Là était ta grandeur, car dans ton immense générosité, tu savais toujours tout pardonner.

Tu n'avais pas appris dans les livres, mais cette chance que tu n'as pas eue, tu nous l'as donnée à la sueur de ton front, le sourire aux lèvres, le cœur en fête. Mais à toi toute seule Maman, tu étais une encyclopédie de la vraie vie faite de choses simples, de bonheurs intenses, de joie communicative, d'une grande gaieté, de rires et de chants qui résonnent encore tous chauds dans nos oreilles. Tu n'avais pas appris dans les livres, mais tu nous a appris l'école de la vie : par ton intelligence sociale, tes grandes capacités d'adaptation, ton intuition sur les choses et les gens, tu nous as démontré une autre façon d'apprendre et nous avons beaucoup à apprendre à partir de tout ce que ce que tu nous as transmis dans l'exemple de ta propre vie.

Ton amour pour nous, tes enfants, petits et grands, était sans limites. Ton dévouement à Papa un exemple de fidélité et d'amour sans faille, à méditer pour nous.

Tu avais le don de faire bourgeonner la beauté en toutes choses. C'était le reflet de ta passion pour les fleurs. Aujourd'hui, tu en as plein autour de toi, de toutes les couleurs.

Nous allons poursuivre chacun notre destin, et dans ce joli chemin parsemé de graines et de fleurs qui sont toutes en ton honneur, c'est le cœur à la fois triste et plein de toi, que nous composerons d'énormes bouquets de joies, d'amour, des senteurs de la vie, tel que tu nous l'as appris.

C'est avec plein de souvenirs de toi, que nous allons pouvoir cueillir notre bonheur en pensant à toi.

Tes petits enfants : Maribel, Juliette, Xavier ; les enfants que tu as adoptés Jérôme, Françoise.

Mère courage, une fleur, un soleil, le bleu de la mer dans ton cœur. Dahlia, Elie.

"Forces petonets per sempre" *(Beaucoup de bisous pour toujours).*

"... Après le bleu de la mer", en me retournant légèrement vers le soleil, je lève les yeux au ciel pour le prendre à témoin. "Il fait soleil", dis-je.

Je suis conforté par une émotion sereine, maîtrisée. Un sentiment de ferveur jamais éprouvé jusque-là m'accompagne. Tout au long de cet hommage je suis ému. Tout est beau, relié, transcendant : une véritable communion.

Après avoir embrassé le cercueil au-dessus de la tête de Maman, je me blottis par instinct dans les bras de ma sœur et de mon beau-frère : redevenir petit enfant l'espace d'un instant, quel réconfort.

Je retrouve tous mes esprits. Je fais un signe aux Pompes Funèbres pour qu'ils lèvent le corps, emportent le cercueil, pour accompagner tranquillement Ma mère, dans sa dernière demeure. Comme si elle ne pouvait pas y rentrer, ils ont du mal à la faire descendre, tant Elle devient grande, immense. Belle. Secoué par quelques spasmes nerveux, je regarde le fond du caveau, là où elle repose, puis je m'éloigne.

J'ai du mal à rejoindre l'allée tellement je me sens entouré, aspiré, phagocyté, par tout ce monde respectueux, qui embrasse, salue, communie. Mais je ne suis pas triste. Plus du tout maintenant. Vivifié par un souffle intérieur, je me sens heureux. En paix d'avoir honoré ma mère, de l'avoir mise à sa vraie place pour toujours. Je la sais au firmament, transcendée par une union universelle qu'elle me fait découvrir dans cette épreuve de séparation, à jamais.

Maman me lègue le plus beau cadeau du monde à titre posthume. Elle me donne envie de dire à ceux qui pleurent : *"Ne soyez pas tristes, ne pleurez pas….La mort est belle, car Ma mère est belle, et il fait beau. Ecoutez, éprouvez cette grande joie. Soyez, à votre tour, dans ce bonheur qui transcende, porté que je suis par la force de Maman introjectée en moi, comblé par son énergie"….*

Je jurerai presque que Maman respire au fond de moi, à mes côtés, partout, et tout autour !

Lorsque je serre dans mes bras ma grande amie France, je lui dis : "Il y a un an que je cherche cette forme de paix, Maman me permet de la trouver, aujourd'hui".

Ce jour du départ sans retour, j'ai eu le bonheur d'embrasser la Sœur Dominicaine de l'immeuble où habitait ma mère. Elle s'est présentée à la fin des obsèques, pour me parler de tous les bienfaits du don d'amour de ma Grande Mère.

Dans ces liens je suis en harmonie totale. Je n'ai aucun doute là-dessus. La présence de la Sœur me conforte dans ce que vient de me léguer Ma mère : sa religiosité naturelle qu'elle a su mettre en œuvre au quotidien, dans l'Amour et l'Humain, à contrario de mon père. La présence de cette religieuse représenterait-elle en cet instant précis, un symbole de plus pour me faire comprendre la force de l'âme dans l'amour ?

Maman nous offre sa grâce, et je me sens particulièrement touché par sa manifestation. Au-delà de la tristesse, dans cette joie sereine, c'est l'ultime cadeau à tout jamais, déposé par la Grande Mère en guise d'adieu.

J'ai la certitude dans la pleine conscience de mon Être, d'avoir expérimenté la religiosité (une attirance pour la religion en général, sans adhésion formelle à une religion précise). Je me sens conforté dans cette démarche spirituelle, que j'osais plus ou moins m'avouer. Je lui donne le sens généreusement offert par Ma mère, à l'image de sa vie.

Quand je serai triste, je sais ce qu'il me reste à faire : me relier à sa force d'Amour à Elle pour mettre mes pas dans Sa Lumière.

France me dira, deux jours après, que je me trouvais dans un épicentre. En retrait, elle observait le déroulement des obsèques : "Les gens te tournaient autour, agglutinés. J'ai attendu un bon quart d'heure pour me frayer un chemin et t'embrasser enfin." J'ai probablement "habité" mon (un) centre. Et partant de là, peut-être me suis-je senti dans ce que certains nomment la quintessence (principe essentiel) de l'être, pour donner ou recevoir cette force, nommée la foi.

La vie en héritage

Mardi 12 mai

Cela fait deux semaines que ma mère est partie.

En déplacement à Niort, je dois présélectionner des candidats conseillers financiers. A l'hôtel, je me sens désœuvré. Comme à la maison depuis quinze jours, je n'ai pas envie de regarder la télé. J'ai perdu ce plaisir là, d'autant plus que Juliette est scotchée devant l'écran. Nous tentons maladroitement, et en vain, de mettre en place des mesures anti-télé.

J'ai d'autres choses à sentir, vivre, partager, dans le RIEN et le TOUT, ou le *"je ne sais pas"*. Je n'ai pas envie de me bousculer, de me presser. Mon Dépêche-toi se positive dans le Gère ton temps et Pense à toi.

Maman est partie et je ne suis pas triste. J'ai le sentiment qu'elle me lègue un héritage spirituel dont je ne sais trop, aujourd'hui, quoi en faire. Mon plaisir se situe dans une passivité contemplative, l'écoute tranquille et l'observation paisible des situations tant externes, qu'internes. Méditer, laisser venir dans l'attente d'une manifestation profonde : est-ce une ouverture à des interrogations venues d'ailleurs (une révélation) ou de nulle part, un jour, peut-être ?

Cet après-midi, en accueillant les candidats pour la présélection des tests psychotechniques, je retrouve ma dynamique. Pour la première fois, j'abandonne la fougue vaniteuse qui fait me sentir important. La nuit précédente en méditant, je me demandais s'il était opportun de présenter mon activité, "ingénieur de sélection". Où se situe la frontière entre vanité et fierté, où se situe l'orgueil dans ce que j'impulse ?

Je fais un aller-retour sur Poitiers. Pour me dégager d'une corvée au plus vite, poussé par mon Dépêche-toi, je conduis vite. Je voudrais reprendre calmement les choses après : avoir plus de temps pour manger sur place, me détendre, marcher avant la réunion. Avec ma collègue je dois présenter notre service. Ce soir je serai à Niort, enfin seul.

Des souvenirs ponctuels, et non envahissants de ma mère apparaissent par petites touches délicates. En me promenant en fin d'après-midi, j'ai vu dans la vitrine d'un magasin des cartables marron. D'un coup, j'ai senti l'odeur du cuir de mon cartable flambant neuf. Ma mère me l'avait acheté pour mon entrée en sixième. J'ai franchi le pas-de-porte. Dans cette exhalaison intacte retrouvée, je n'ai pas pu m'empêcher d'en caresser un.

De temps à autre, l'effluve d'un délicat souvenir me ressource. Des sensations inconnues jusque-là se découvrent. Je ne ressens ni fatigue ni tristesse, mais une agréable détente intérieure. Pour apprécier l'instant le temps s'arrête.

Je voudrais pérenniser cette douce impression. Même s'il m'arrive d'avoir des sursauts de colère, toujours après les vieux démons des foutus jeux psychologiques de Françoise qui surgissent, pour un oui ou pour un non. Avoir le dernier mot, tout superviser. Stop ! Trop c'est trop ! Ou quand Françoise ne sait plus s'arrêter pour réprimander Juliette. Une spirale infernale l'intime de dévider son mal être : pour ci pour ça, pour tout et n'importe quoi.

Dans la foulée j'éprouve le besoin de me retirer, d'écouter la musique, ou d'aller promener le chien. Enfin ma colère négative (ruminée) s'arrête. Je prends conscience que la vie est autre chose. Il y a de l'amour à donner et à partager. Je réalise l'immensité du travail à faire pour mettre à distance cette colère.

Mais j'ai beau me dire : "Si tu veux que les autres changent, c'est à toi de changer. Oui, change ta façon de faire à leur égard !" Hélas, c'est difficile.

Mercredi 13 mai

Cette nuit à Niort, je suis particulièrement agité. Tournant et virant seul dans le grand lit à l'hôtel, j'ai chaud, je rêve.

"Départ pour les obsèques de Maman, il y a du monde à embarquer dans cinq voitures. Dans mon rêve pour calmer mon agitation, je me mets en croix sur le lit pour symboliser le Christ. Le Christ représente le fils de Maman aux obsèques. Le fils préfigurant le Christ sur la croix, c'est insolite."

Mais quel sens donner à ce rêve ? Voilà comment je l'interprète :

- *"Départ pour les obsèques"* : dans l'organisation de "la séparation" j'y retrouve mon agitation, dont je cherche le calme dans l'image du fils représentant le Christ. Besoin de retrouver mon centre désaxé (le moi désemparé), ou en quête de restructuration ? Sur cette croix chrétienne symbole culturel, j'y superpose mon cadre de référence, mon logiciel interne. Car je suis très attiré par la croix, celle qui a les deux longueurs égales. Elle est une représentation universelle : par exemple, le symbole des pharmacies ou de la Croix Rouge. Elle symbolise pour moi un cheminement (un processus d'individuation), une quête du Soi au fond de soi[1]

- Mais, c'est au *"nom du fils que j'organise les obsèques" :* le jour de la cérémonie, je savais que beaucoup de vieux espagnols athées viendraient, et qu'il fallait que j'en tienne compte. Pour les ménager, j'avais été très précis dans les renseignements téléphoniques : par exemple sur l'emplacement exact au cimetière, quelle porte d'entrée, la division 19, la section 5. Dans mon rêve 5 voitures se suivaient. La présence de l'image du Christ me calme, comme s'il agissait *"au nom du fils pour sa mère"* dans le sens religieux, de se relier à…

- Diable ! Pourquoi le Christ était-il sur le couvercle de la bière de Maman au moment de la fermeture du cercueil ? Les consignes étaient claires à ce sujet. Des obsèques civiles ! Pourtant je savais, au fond de moi, que cela lui aurait plu à ma mère de partir avec. Et si je ne l'ai pas fait, c'est à cause du poids de l'éducation reçue (domaine de l'Appris), pour deux raisons : un, le respect pour mon père absent physiquement, mais oh combien présent dans mon cœur pendant toute la cérémonie, et deuxièmement, respecter tous ses amis qui n'auraient pas compris, que je laisse faire ça.

Tout cela me tourmente, m'agite. Je suis en quête de réponse. Je tourne et me retourne dans le lit. Puis j'entends mon Parent Nourricier qui se manifeste. Il me prend tendrement dans ses bras. Je me laisse aller. Bercé, je ressens de la chaleur. Mon dieu, qu'il est bon de se sentir cajolé. Alors tout doucement, il me vient le désir d'être plus tolérant, plus dans

[1] cf. table des matières A l'épreuve des tests (la croix des fonctions dans la théorie jungienne)

l’acceptation des autres : mieux les aimer, en tout cas autrement. J’ai beaucoup d’amour à donner à mon tour.

La présélection, c’est pour ce matin. Comment vais-je m’investir, accueillir les candidats ? Comment vais-je vivre mon métier de psychologue recruteur ? Comme d’habitude, je vais faire mon travail en mon âme et conscience. Mettre aux commandes mes automatismes. Me présenter, expliquer la procédure de recrutement, rassurer. Ils ont tous leurs chances, je le crois sincèrement. Dans ce type d’épreuve, la motivation et la persévérance finissent par payer un jour ou l’autre.

Mais en arrière-plan, je me sens différent, beaucoup plus sensible à leur enjeu personnel. Moins dans ma vanité aujourd’hui, d’être enfin reconnu psychologue, comme Françoise, qui a le titre depuis plus de vingt ans. Moins imbu de mon rôle social, de mon statut : "ingénieur" d’une Grande Entreprise publique.

Mardi 19 mai

Je suis à nouveau à Niort pour faire passer 5 entretiens individuels aux 5 candidats qui répondent aux critères retenus pour le seul poste recherché. Je ne l'ai pas fait exprès, ça s'est imposé. Je suis marqué par le 5.

Il est 20h50. A la table du restaurant, je repense à cet attrait récurrent de me sentir bien dans le Rien. De me dire qu’à chaque seconde dans le vide, le fictif, l'irréel, tout peut arriver. L’importance de l’imaginaire avec sa cohorte de fantasmes qui nous relient aux êtres, aux choses, aux souvenirs, aux événements. Suspendre les secondes, les égrener dans le temps qui passe. Se laisser couler dans l’attente et se dire qu’on a tout le temps, pour accorder au Rien sa force et sa valeur.

- "Rien fini, non défini, infini" : il s’habille petit à petit, pour tisser des liens. Grâce à l’imaginaire le Rien peut se construire par une multitude de tout(s) relié(s), imbriqué(s) : le relié, le religieux, ne commencerait-il pas par-là ?

Mon jour de repos

Vendredi 22 mai

Ce matin, c'est mon jour de repos. Chose inhabituelle, je me prélasse dans le lit. J'éprouve un grand besoin de m'isoler. Surtout que l'on ne me dicte pas ce que j'ai à faire. J'ai envie de traîner, de paresser sans contrainte, sans engagement, ni devoir à accomplir.

Autour de moi, ça s'agite. Le réveil : Xavier l'école, Françoise qui se dépêche pour le déposer, et être à 8h chez l'esthéticienne. "Est-ce que ça te dérange de me sortir l'auto ? " Et Oui….que ça me dérange ! Et en même temps, je sais que je vais le faire, à cause de tous ces paradoxes qui s'agitent en moi. Des sentiments mêlés de colère et de tristesse se télescopent. Un conflit s'installe entre : un, l'envie mélange de [*désir profond de ne pas vouloir exécuter (colère)*], et de [*désir de ne pas vouloir faire plaisir (tristesse)*] ; et deux, cette voix intérieure qui sait, elle, que je vais faire quand même parce que :

- je ne me donne pas un autre choix ;
- je me sens contraint à faire malgré moi ;
- je n'ai pas mon libre arbitre à ce moment-là ;
- l'autre ne comprendrait pas.

Oui, il m'en coûte d'avoir à expliquer mon manque d'envie, dans ce mélange de tristesse et de colère ! Je voudrais qu'on me foute la paix, qu'on ne me dise rien, que l'on me laisse seul avec ma fatigue.

Ce matin plus que jamais, je désire me retirer, m'isoler. Mon dieu que je serais bien dans une retraite, dans le Rien. J'en ai presque une forme de jouissance à m'imaginer là-dedans. Est-ce une sorte de hargne lubrique interne, la quête d'un droit à l'intimité avec moi-même ?

Mais déjà, il faut que je compose avec l'environnement. "Tiens, tu te lèves déjà ? ", me dit Françoise avec une pointe d'ironie. "Je croyais que tu devais faire la grasse matinée ! " En fait, je me lève, car je sais que je vais être envahi pas le bruit de la douche, des placards que l'on ouvre et que l'on ferme, agacé par un va-et-vient de gens actifs, pressés, qui ont des devoirs et des contraintes. Et puis en me levant, je me dis qu'ainsi je ne ferais pas le lit plus tard, c'est Françoise qui va s'en charger, maintenant !

Mince consolation. Dans le partage des taches, à elle le ménage, à moi les plats en cuisine. Mais je suis fatigué, et Françoise me rappelle que j'aurais pu faire la grasse matinée. Tout ce vire voltage environnant me crispe.

"Vas-tu jardiner ?", renforce-t-elle. Oui, je sais qu'il y a plein d'herbe partout, que les abords sont repoussants. Je dois tondre. Mais à cet instant précis, j'ai vraiment envie d'autre chose; tout simplement, qu'on me laisse tranquille.

Trop tard. Me voilà envahi, embrumé, cerné, repris par tout ce travail à faire, aujourd'hui, demain, après-demain. Je suis agacé. Tout est pratiquement régenté.

Aujourd'hui vendredi : faire manger Xavier avec nous. Samedi après-midi : transporter tous les dossiers de mon père au comité de l'exil espagnol où il était secrétaire. Dimanche : rendez-vous avec la cousine Maguy qui récupère le réfrigérateur et la gazinière de mes parents. Moi qui m'étais prévu un jogging samedi matin avec Michel, et l'après-midi libre, c'est râpé.

Je dois aussi rédiger les synthèses des 5 candidats que je présenterai au jury à Niort. Car hélas, je fais parti des fonctionnaires qui continuent à travailler à la maison. Oui cette race existe quoi qu'on en dise !

De plus, il y a les papiers de ma mère à régler, une lettre recommandée pour les HLM, les photocopies des livrets de famille pour le notaire.

Enfin, j'ai le désir de poursuivre la lecture de Carl Jung "Métamorphoses de l'âme et ses symboles" acheté hier. J'ai envie de musique classique et de chorales, pour retrouver Mozart qui m'apaise, et Misa Criolla qui me berce de ses chants spirituels.

Ouf, tout est déposé, ou presque…car des images du rêve de cette nuit, me reviennent.

"Je suis avec Jordan psychanalyste didacticien et deux collègues du groupe de supervision. Je leur parle avec joie, passion, fébrilité, de mes recherches profondes dans mon inconscient archaïque des premiers mois de la vie, de la naissance à 6 mois. Je leur dis que peut-être, j'allais péter les plombs car je ne savais pas où j'allais. Mais que ça me passionnait de chercher, fouiller, éprouver, fureter, creuser, découvrir, sentir !"

En fait, dans cette angoisse d'éclatement (péter les plombs), en farfouillant dans ce qui est épars, je me différencie de ma mère pour renaître à moi-même.

Je deviens envahissant, dans ma fébrilité à vouloir partager mes découvertes, en particulier avec les gens que j'aime. C'est un fabuleux trésor que je voudrais leur communiquer, afin qu'ils le partagent avec moi.

Hier au soir en promenant le chien, j'esquisse auprès de Françoise cette joie éprouvée dans l'introduction de "Métamorphoses de l'âme". Elle dévie immédiatement sur autre chose. Un tant soit peu frustré, je réalise combien ce domaine-là nous sépare, jusqu'où et jusqu'à quand ?

Françoise rentre, les portes claquent ! Heureusement j'ai calmé mon besoin d'écrire, et surtout ce qui me paraissait utile à vouloir transcrire. Je sais que j'oublie vite et la page du micro-ordinateur qui se noircit de lettres, épanche mon être. Il le soulage de mes émotions internes qui m'essoufflent. Grâce à l'écriture, je dégage de la place pour m'insuffler une bouffée d'oxygène.

Cet après-midi, après avoir été dérangé x fois par le téléphone, je suis toujours dans mon bureau lisant Jung, avec difficulté. La fatigue m'envahit à plein. En feuilletant le livre je suis accroché par des symboles solaires. Je pense à la broche dorée de ma mère. Une forte envie d'avoir là, cette broche sous mes yeux m'anime. Je la cherche, poussé par une envie de la sacraliser. Je la trouve enfin, la tourne et retourne dans tous les sens. J'ai la sensation bizarre de détenir une relique. C'est du toc, et pourtant j'ai envie de la faire monter par un bijoutier.

Absorbé par cette réflexion intense, ce symbole solaire m'extirpe quelque chose de profondément enfoui, dont le seul fil qui m'y conduise est cette sensation cachée de douce chaleur, tapie, là, tout au fond. Cette broche dorée, vais-je la faire monter à l'identique en or, suspendue à une chaînette autour de mon cou, sur un fond de croix, pour consacrer ce

symbole d’une chaleur refoulée ? Car tout converge en son centre, la sphère en forme de perle. Et en même temps, tout part du centre comme une fleur qui s’ouvre, ou s’offre en son sein !

Je me sens submergé par une vaste onde de feu.

L'écoute en boucle de l’andante, concerto pour piano et orchestre n°21 en *ut* de Mozart, m'ouvre une voie qui me perfuse en donnant de la voix. Je respire, ma fatigue s'allège dans cette douce musique qui me berce et me nourrit d'amour.

Je suis sur "mon petit vélo"

Samedi 24 mai

Je suis sur mon petit vélo à deux roues.

A l'âge de deux ans, comme un grand, j'ai su l'enfourcher tout seul. Cette joie, je m'en souviens encore. Et depuis, dans mon scénario je pédale dans tout ce que j'ai Appris. J'ai plaisir à retrouver cet équilibre en déséquilibre, au travers des mots, des souvenirs, des sensations, des émotions et des comportements de la vie quotidienne. Je tente de percer ce mystère intérieur qui Le compose, qui Fait ce que je suis, qui Est ce que je fais, et bien sûr en interrelation avec les autres.

- " Il est propre !". Ce matin au petit déjeuner, alors que Françoise venait tout juste de me faire cette remarque, j'ai failli tâcher bêtement mon sweet jaune canari. A l'instant précis - où je prenais conscience que des tâches de gras avaient royalement disparu - d'un geste maladroit, j'ai heurté la cuillère à thé qui trempait dans mon bol. Du coup, ce sweet a bien "failli" être sali. Et il s'en est fallu de peu que je n'éclabousse Françoise au passage !

Que se passe-t-il dans la tête - juste à cet instant où en 1/10ème de seconde des gestes incontrôlés apparaissent, pour compenser, contrecarrer, effacer, annuler des actions, des sentiments ? Actes manqués, dirait Sigmund Freud.

En constatant que les tâches de gras avaient disparu, Françoise n'a rien dit de plus. Et cependant, malgré elle, son regard me signifie *: "Vois-tu, je l'ai parfaitement bien lavé*". Oui la force et la puissance du regard !

En cuisinant j'ai le triste privilège de me salir, car j'oublie souvent d'enfiler mon tablier de cuisine. Je suis impardonnable : *"Je n'ai pas intérêt à mettre mon sweet quand je vais cuisiner, sinon bonjour les dégâts",* me suis-je dit, à peu près, à ce moment-là !

La remarque de Françoise que je présuppose "cachée" dans son regard, me le rappelle : *"Fais attention à ne pas te salir, car je me suis escrimée à te le rendre propre".* Elle ne l'a pas dit ! Mais moi je l'entends ainsi. A tort ou à raison, j'enfourche mon petit vélo. Fonçant bille en tête, j'y superpose le Parent Critique *(un Etat du Moi*) de Françoise qui s'adresse à mon Enfant Adapté Rebelle, sale, insouciant, irrespectueux de son travail, non reconnaissant : *"Cet insoumis ne met pas son tablier de cuisine au moment où il le faut !"*

L'Analyse Transactionnelle d'Eric Berne propose des grilles de lecture pour observer ces attitudes et ces comportements[1].

En fait, quand je pédale sur mon petit vélo, dans mon scénario, je vis négativement sa transaction "supposée cachée". Bien au-delà de l'instant présent, elle apporte tout un passé de remarques et de passe d'armes. Alors, inconsciemment, l'Enfant Revanchard, le Rebelle, veut tirer son épingle du jeu. Dans son procès d'intention il instaure déjà une relation négative, car il cherche à moucheter, effacer, annuler la propreté pour répondre en lui-même, soit à une injonction, *"Ne sois pas propre"*, soit à une attribution de Françoise : *"Tu es toujours sale, ce n'est pas la peine que je fasse des efforts pour toi, ça ne sert à rien."* C'est à ce moment précis que j'ai bien failli tâcher bêtement mon sweet jaune canari ! Comme si en prenant le risque de me salir, je voulais me conformer à cette *injonction*, ou à cette *attribution*. Continuer à faire l'Enfant négatif, pour désobéir à ce Parent Critique : Françoise.

Mais au juste, pour quelle bonne raison ? Où se situe mon intérêt (mon bénéfice) ? En réalité, dans l'illusion d'être moi-même, de me refuser à vouloir être comme je pense que les autres voudraient que je sois, et de tenter d'arrêter cette ingérence dans le poids du regard de l'autre sur ma personne. Que sais-je ? Une foule de bonnes raisons apprises, refoulées, ritualisées dans nos jeux psychologiques négatifs sources de conflits. Alors qu'en étant foncièrement honnête, je suis très heureux d'avoir un sweet jaune, bien propre, qui me gratifie.

Tout d'un coup, je pense à ma mère. Je la revois quand, enfant, j'enfile les tenues du dimanche qui lui plaisent tant. Dans son regard, je lis toute sa fierté de me voir endimanché, propre, beau. Combien de fois me suis-je habillé suspendu à son approbation, telle une nouvelle cravate sur ma chemise.

Dans le regard en coin de Françoise sur mon sweet, ai-je "senti" qu'elle se substituait au plaisir de ma mère (Elle qui aimait tant me savoir élégant), pour que de manière non consciente, j'aie envie de me tâcher, et la tâcher avec cette cuillère à thé (à têt) ? Cette hypothèse, qui me vient spontanément à l'esprit, ne me laisse pas indifférent. Au niveau de l'estomac quelque chose bouge et me remue : *le regard de Françoise qui croise celui de ma mère !*

Alors, dois-je remercier ma femme ? Premièrement pour m'avoir permis de rencontrer la fierté que je lis dans le regard de ma mère, lorsqu'elle me trouvait élégant, enfant. Deuxièmement pour m'avoir enlevé toutes ces tâches de gras. En tout état de cause, je me dois de la remercier, sous peine de lui projeter mon scénario de négativité. Et oui, quand nous communiquons, combien de fois projetons-nous notre scénario de vie, véhiculé par "notre petit vélo" ?

Dans le cas présent, au travers de sa pièce de théâtre fréquemment jouée sur sa vision de la vie - sans le savoir, oui Françoise fée du logis (très tatillonne sur la propreté en tout genre), a réactivé mon Enfant Rebelle. Alors que - craignant probablement de ne pouvoir enlever Mes Tâches, elle doit être satisfaite de me voir tout propre dans ce sweet canari.

Or d'entrée, la sachant épidermique à ce sujet, je lui ai déjà fait un procès d'intention. Bien au-delà du sweet je tente de régler mes comptes, pour soldes et profits. Je mouline sur mon petit vélo. Par la force de l'habitude, les vicissitudes glissent et se lissent comme les

---

[1] La grille des Etats du Moi livre 3 domaines d'observation : l'Appris (Etats du Moi Parent), le Réfléchi (Etats du Moi Adulte), le Ressenti (Etats du Moi Enfant). Cela n'a rien à voir avec l'âge, car ce sont des manières de fonctionner plutôt comme des "parents", des "adultes" ou des "enfants".

La grille de lecture des transactions affiche sur des diagrammes les échanges ou transactions entre le Parent (P), l Adulte (A), l'Enfant (E) de l'un et le P, A, E, de l'autre.

- Les transactions complémentaires ou parallèles (répondent à l'attente de l'autre).
- Les transactions coupées ou croisées (ne répondent pas à l'attente de l'autre).
- Les transactions cachées (font semblant de répondre à l'attente de l'autre).

plumes d’un canard, ou plutôt d’un canari jaune comme mon sweet. Ce jour, il me permet de faire le point sur les aléas de la qualité de nos échanges au quotidien.

Au-delà de mes procès d'intentions faciles et du pointillisme classique de Françoise, dans l'Ombre de mes souvenirs d'antan, j'ai rendu visite à mon album d'images intérieures. En lui nichent ces chemins invisibles entre le passé et le présent.

Ce matin, Françoise, pour m'avoir relié au beau regard de ma mère, je te dis sincèrement : - "Merci".

Le départ de ma mère :
un mois déjà !

Jeudi 28 mai
Rêve

- "A la pointe du jour, je pars courir dans la campagne, vêtu de ma chemise de nuit blanche. Je suis en stage de formation pédagogique avec ma collègue Arlette ; il y a de la compétition au sein des équipes au sujet des promotions. Je rencontre Adam B. un pédagogue psy que j'ai choisi en son temps comme père spirituel. Au retour je me sens courir avec aisance. Me dénudant la poitrine, je sens le souffle du vent me caresser le corps. Dans cette foulée gratifiante pourtant très terre à terre, souple, aérien, je suis porté par une énergie d'élévation, de transcendance et de perfection."

Au réveil, j'entends au dehors les éboueurs vider les poubelles. Le jour se lève. J'ai en tête l'image de ma collègue Arlette, le stadium où se situent les terrains de sports et un ensemble de tracasseries, d'agitation interne, d'anxiété. Je me calme, j'essaie de me reprendre : le stadium ? Pourquoi cette image qui revient de façon récurrente, cyclique, et cela depuis fort longtemps ? Le message du rêve est clair. Je m'élève avec aisance. Je me sens pousser des ailes dans *"le souffle du vent me caressant le corps"*. Mais la réalité du réveil me devient pénible. Alors comme d'habitude, à partir des éléments du rêve, je fais des associations. Je relie *stadium* à santé, être en bonne santé, comme la gym que nous propose Papa le dimanche matin quand je suis enfant. Il nous fait sa "gynassie" *(le mot hispanisant francisé de gymnastique)*. Faire de la marche, de l'effort physique, se faire des muscles *(des "gyps" pour ma mère)*, cela fait partie des valeurs familiales transmises. Adolescent, je vais périodiquement faire du sport au stadium : course à pied, pelote basque, tennis. J'y vide mon surplus d'énergie, mon vague à l'âme. Ce lieu, j'en fais naturellement ma chapelle. Il symbolise les valeurs essentielles, apprises. La santé par le sport et l'effort. Puis l'effort dans le travail par la persévérance, la ténacité, car rien n'arrive sans rien. Pour mon père, se surpasser est à la base de toute action. Par voie de conséquence, le stadium devient ma chapelle de rédemption par le sport. Besogneux, j'ai le culte de la Santé et du Travail. Deux valeurs que je cultive dans le Fais des Efforts.

Est-ce tout cela qui se bouscule au réveil, et me donne cette anxiété, comme si malgré tous mes efforts, je ne pourrais y arriver désormais ? Ou comme, si je n'en avais plus envie, à la limite de la nausée ? Je suis dégoûté, quand j'entraperçois dans cette image du stadium ma collègue Arlette jouer des coudes, au bluff sur son CV, pour accrocher une promotion. Cela me démoralise quand s'entremêlent les valeurs du travail dans le goût de l'effort, la santé par

le sport, la course saine, mais aussi la rude compétition pour tous ces postes convoités. Dans cette recherche du pouvoir par un corps à corps dans l'effort avec soi sur les autres, en lutte et en butte, je suis épuisé, vidé.

Mon rêve m'invite à me dégager, m'aérer, pour retrouver la saine compétitivité des valeurs enseignée par Adam B. mon père spirituel. Adam de son vrai prénom, je l'ai rencontré dans ma formation pédagogique de formateurs. Il m'a initié à l'analyse transactionnelle. Fervent enseignant de la pédagogie de la réussite, il m'a donné le goût de retourner sur les bancs de l'université pour terminer mon parcours en psychologie. Père spirituel, il a été choisi pour tel, par un bon nombre de ses élèves.

Aussi, pour calmer le jeu, j'appelle en moi l'image du Vieux Sage, pour tenter de gommer ce qui m'oppresse. Archétype jungien (figure primitive ou idéale qui sert de modèle), je me le suis esquissé, dessiné et fait naître il y a quelques années, pendant les vacances d'été. Je suivais à l'époque une analyse jungienne. Puis un jour, lors d'un exercice de visualisation en groupe, Jordan, notre psychanalyste, de sa voix calme, douce et profonde, nous *"invite à faire apparaître le Vieux Sage"* - libre à chacun de le construire à sa propre image :

- " *… Vous êtes dans ce lieu qui vous est familier, que vous aimez tout particulièrement. Imaginez que dans ce lieu qui vous est particulièrement agréable, un Vieux Sage se dirige lentement vers vous, calmement. Arrivé face à vous, il vous dévisage avec bienveillance, sourire, confiance. Il vous invite à lui poser une question qui vous tient particulièrement à cœur.*
- *Posez-lui la question…. Le Vieux Sage l'accueille avec douceur et bienveillance. …. Puis, il vous tend une caissette…. afin que vous preniez connaissance de la réponse enroulée dans un parchemin….*
- *Le Vieux Sage vous adresse un signe amical de la main et s'éloigne …. lentement,…. Paisiblement, pour vous laisser tranquillement lire la réponse à votre question….*
- *Lisez la réponse …. prenez tout le temps de la lire …. Imprégnez-vous en, ….*
- *Laissez libre cours à vos sensations …. à vos pensées, …. vos intuitions, vos sentiments…. Laissez-vous…. vous imprégner par tout ce qui se passe en vous…."*

Il m'a été facile de me représenter le Vieux Sage. Depuis, il est devenu mon guide intérieur. Pour m'aider à dénouer les choses, en dernier recours, je fais appel à Lui.

Ce matin, je l'installe dans ma chapelle, en la circonstance le stadium.

En sa Présence, je ravive mon passé avec "*la gynassie de mon enfance"* et les valeurs culturelles afférentes. Je déroule mon parchemin. Cela me relaxe et me fait du bien.

A 18 ans, je souhaite devenir prof de gym. Et là tout le monde y trouve à redire. Comprendre pourquoi devient mission impossible, si ce n'est un vague : "Tu vaux mieux que ça !" En pensant à Dalhie, j'y vois plus clair. A cause des préjugés de nos parents qu'un prof de gym est un fumiste, je réalise aussi que ma sœur est passée à côté du premier grand amour de sa vie. Le sport, c'est super pour la santé. Mais il n'est ni bon pour en faire son métier, encore moins comme sujet d'amour pour la vie.

Est-elle là, la réalité pénible du réveil, de se sentir pris en porte-à-faux, incompris ?

Les fouilles

Samedi 30 mai
Rêve

- "Au cimetière avec Françoise, nous faisons la queue, nous attendons les outils pour déterrer nos morts et les placer dans un caveau. "Attendre" devant trois parcelles dont l'une pourrait être celle de ma grand-mère l'Abuela.

Dans l'allée, je vois passer une femme qui sanglote, tenant sous le bras et sur toute sa longueur un corps de femme morte, assez svelte ma foi. Il semble bien conservé, avec des chaussures noires pratiquement intactes. Je ne vois ce corps que de dos. Pressés les gens s'activent, s'affairent. Mais ce n'est ni angoissant, ni triste. En attendant, nous traçons déjà sur le sol les contours de l'endroit où nous allons creuser. Des ossements épars, une tête, un fémur, des phalanges… ce n'est pas ce qui manque. Quand arrive notre tour pour avoir les outils, Françoise veut me faire creuser à côté de la parcelle de la grand-mère. Moi je lui dis que ce n'est pas de notre famille. Françoise insiste : "Ce sont des enfants qu'a eu ta mère, décédés, ils sont là !" Je fais le compte, et même en pensant à des avortements, ça ne pouvait pas être çà. Il m'arrive d'imaginer qu'en déterrant, je vais trouver des gros classeurs marron bien conservés contenant des billets bien rangés, le tout enveloppé dans de grandes poches plastiques noires.

Dans une autre scène, toujours au bord du cimetière, devant un grillage, nous alignons des tas d'objets pour s'en défaire, comme si on faisait le ménage."

J'interprète ce rêve comme de l'enseveli en moi. Mais qui a-t-il à entendre dans "attendre" ?

"Attendre les outils" : est-ce d'avoir des outils psy, thérapeutiques, pour creuser en moi, y voir plus clair, faire du ménage ? J'attends des éclairages en me laissant porter par la lecture des "Métamorphoses de l'âme et ses symboles" de Carl Jung.

"Déterrer les morts" : ce qui est mort en moi ? Exhumer ce qui est refoulé et le déplacer pour le mettre au bon endroit ? L'Abuela, ma grand-mère paternelle, a été déterrée, puis inhumée dans le caveau. Là, il n'y a plus de terre, ce n'est plus enseveli. L'endroit est accessible. C'est maçonné, compartimenté, délimité, mieux circonscrit. C'est plus propre, plus beau, plus aéré.

"Attente devant 3 parcelles" : perplexité par manque de certitude sur le bon emplacement de nos morts - ce qui est mort en soi - sur ce qu'il y a à déterrer, que l'on ne voit pas ? L'attente interrogation : y aurait-il des ossements de ma grand-mère encore enfouis ?

Françoise veut me faire creuser… Elle insiste : *"Ce sont des enfants qu'a eu ta mère… ils sont là !",* comme si elle les voyait. Je réfléchis. Elle est toujours celle qui sait, qui indique. J'ai beau faire les comptes sur les enfants morts, je doute. Trois parcelles : ma mère, l'Abuela, ma sœur Marina ?

"La femme qui sanglote tenant sous le bras et sur toute sa longueur un corps de femme morte". Je suis agréablement surpris de voir de dos, ce corps de femme svelte aussi bien conservé avec des chaussures intactes, comme si la mort avait préservé toute sa prestance, toute sa beauté. Oui, je suis sensible aux femmes qui soignent leur image, mais de préférence pas dans les cimetières. S'agit-il du sanglot étouffé de mon "anima", cette partie féminine morte en moi, représentée par ce corps mort qu'elle déplace ? Car la femme qui sanglote dans sa souffrance - *sans glotte* - reste sans voix(e).

"Les fouilles" se précisent. L'emplacement exact est tracé : un rectangle. Des ossements épars, un fémur (fait mur) tout juste enfoui. Françoise insiste pour me faire creuser à côté : les enfants de ma mère ? Quels enfants morts aurais-je à exhumer de ma psyché ? Le rêve ferait-il référence à ma sœur aînée Marina, morte à l'âge de 5 ans, enterrée dans une fosse commune, donc sans sépulture ? Là où je dois creuser, Françoise me l'a longtemps suggéré dans mes recherches : "En psychanalyse, tu devrais travailler ça". Ou dans les disputes, c'est toujours moi qui ne vais pas bien : "Ça va pas la tête ?"

"Les gros classeurs" : j'imagine trouver des archives importantes, des trésors conséquents, des billets de banque. Trésors bien conservés, à l'image de tout ce que mon père classe et entasse dans la vie ? Héritier de mon père, allais-je trouver des archives me permettant de m'enrichir et de m'éclairer ?

Au réveil, je réalise que je dois finir de déménager l'appartement de mes parents : aller chercher les fleurs chez ma mère, ramener à la maison le pin dans sa comporte qui se trouve sur leur balcon, et le piano. Ce piano d'étude, fierté de la famille, pour nous avoir appris la musique. Enfin, remonter les livres de mon père restés dans le garage. Journée chargée en perspective.

Après le petit déjeuner, je me rends au marché de Colombes sans beaucoup d'appétence pour faire mes achats. Je n'ai pas d'idées pour cuisiner. Ces rêves macabres ont dû laisser des traces.

Je rencontre Corinne, qui commence à exercer en PNL (Programmation Neuro Linguistique). Ce que j'entends me renvoie à ma pratique en techniques relationnelles. En l'écoutant relater son peu d'expérience avec exubérance, je m'interroge sur sa crédibilité. Par contre coup, je m'interroge sur la mienne, sur l'efficacité de mes pratiques thérapeutiques et leur durabilité lorsque je m'installerai. Je reste perplexe, et découragé par cette montagne d'efforts pour me "parfaire" et répondre à ces critères.

Corinne me replonge dans le rêve. Fouiller, creuser, insister, encore et toujours sous le driver (le message contraignant) du "Fais des Efforts". Je suis loin, du "Fais et Réussis à ta mesure". Toutes mes activités sont assujetties à cette contrainte. Sinon, je me sens redevable des choses à faire, au travail, à la maison, partout. Il est grand temps de me poser et de ne rien entreprendre : arrêter, stopper, m'asseoir, m'allonger, décompresser, faire le vide total, souffler.

Pour me détendre, je vais à la librairie. A Michel, le mari de Corinne, j'ai l'envie subite d'offrir "L'homme à la découverte de son âme" de Carl Jung. Depuis sept ans Michel est devenu mon grand ami. Tous les dimanches nous faisons notre jogging en forêt. Nous nous sommes gagné cet espace liberté, sur nos épouses. Elles nous voient partir d'un œil inquisiteur, et supputent : "Qu'est-ce qu'ils peuvent bien se raconter, vu le plaisir qu'ils ont à se retrouver ensemble ? "

L’achat de ce livre dont je passe commande m’anime. J’y vois déjà une dédicace. Je parcours les rayons, dans le désir d’acheter aussi, le livre de Jung sur l’interprétation des rêves. Mais là, j’hésite face à un mini conflit interne. Est-ce opportun de m’engager sur un autre livre - de dépenser - *Acheter, dépenser : acheter des pensées ?* Toujours cette crainte de me mettre en frais, dans le trop ou dans l’excès. Je pense à Françoise, à la maison, à ce qui ME retient, alors que j’ai l'envie et les moyens de pouvoir acheter. Quelque part ce plaisir est détourné par une hésitation à m’engager qui signifie : "Je ne sais pas si je peux, si je dois, si c’est bien, si c’est opportun". Là aussi, je fais des efforts pour m'interdire l'accès à ce désir. Je prends conscience que je suis marqué par les sacrifices financiers de mes parents : Papa ouvrier maçon, Maman femme de ménage. Dans ma famille, l’argent est compté : priorité aux études. Je suis en dette envers eux. Une dette morale sous couvert d’une forme de reconnaissance légitime, pour tout ce qu’ils m’ont offert, transformée en une foule de scrupules, pour m’empêcher de jeter l'argent par les fenêtres. Scrupules lancinants, pesants, obsessionnels à vouloir être parfait, en évitant toute dépense inutile. Mais cette dette, elle me colle encore à la peau. J’en paie toujours le prix. Alors que j’ai les moyens de le faire, je gagne *bien ma vie.* Je m’interdis comme aujourd’hui, "*d’Avoir dépensé".*

En parallèle et même si cela paraît absurde, force est de constater que pendant longtemps je me suis interdit "*d’Avoir des Pensées".* Et oui, je suis passé de la crainte *d’avoir dépensé*, jusqu’à *m’interdire de penser*. Marqué, enfant, par la toute puissance de mon père, j’accepte dans mon scénario de vie de me soumettre à Sa Pensée, à Sa Rigueur, à Ses Valeurs qu’il impose avec force. Papa n’aime pas dépenser l’argent, par peur de manquer et de se retrouver coincé dans le besoin. Alors, naturellement, il compense en imposant des pensées. Mieux, en s’imposant d’avoir des pensées, les siennes, il les rend universelles. Pour éviter d'entrer en conflit avec lui, en soumission j’accepte ses pensées qui ne sont pas les miennes. Tout le paradoxe se situe dans ce jeu de mots engendrant à la longue des maux : acheter, dépenser. Est-ce bien raisonnable *d’acheter des pensées* ? Et qui plus est – sur l’interprétation des rêves…?

Aujourd’hui je manque d’élan, de punch, d’énergie. Je me sens à l’étroit, étriqué, enfermé, et justement – travailler mon rêve m’incite à fouiller, à creuser au fond de moi-même.

En revenant du marché, je m'imagine dans une équipe en psychopathologie. Du coup, mon projet de réorienter ma carrière professionnelle chemine. Je me vois en entretien avec le professeur S. du service psychiatrique où j’ai fait mes stages. Je lui explique que j’aimerais faire de la recherche sur les maladies mentales, tout en travaillant dans mon cabinet de psychologue clinicien. Tout cet investissement imaginaire, pour compenser cette inappétence à me vivre dans le présent, comme si je ne trouvais pas, dans l'ici et maintenant, ce déclic du futur qui m’attire.

Pour sortir de ma fatigue, là se situe ma vraie réponse. Cultiver cette envie de travailler dans la relation d’aide, en devenant efficace pour soi-même avant de vouloir aider les autres.

Jung me conforte dans la foi légitime

Lundi 1er juin
Rêves

- "Premier rêve : une maison ....la mienne ? Le sous-sol est très bien aménagé, notamment en parking, très fonctionnel, bien éclairé, alors que l'extérieur est simple, on n'imagine pas tout cet intérieur aussi fonctionnel."

Mes fondations se consolident, et visiblement, mon intérieur s'éclaire.

- "Deuxième rêve : j'ai une ordonnance de l'homéopathe pour un traitement contre la colère et pour la joie. Mon problème, je ne sais pas comment je dois le prendre, contre la colère, puis pour la joie, ou en alternance ?"

Au réveil, j'ai repensé à ma mère, et je me suis senti fortement en colère. Lors de la visite, l'échographie montrait des problèmes uniquement au niveau de la jambe gauche. Tout le reste, le cœur, les amplitudes cardiaques étaient normales. A-t-on pris en compte les observations faites par rapport à la jambe ? Aurait-on laissé traîner un caillot qui serait remonté au cœur ? Il suffirait que je demande à voir les clichés. Une sourde colère activée par un sentiment d'injustice m'envahit et me révolte.

Mais n'est-ce pas la focalisation de ma colère devant son décès, qui trouve là un exutoire ou un bouc émissaire ? Suis-je en train d'éprouver les cycles normaux du deuil, colère, tristesse, peur, pour trouver une forme de sérénité (joie) ?

Il est vrai, ma colère fuse facilement, et dans mes échanges avec Françoise je ne la refoule plus. L'avantage, elle sort et me soulage. Elle est une vraie colère, car une colère ruminée cache une autre émotion authentique : peur, tristesse, ou joie.

Depuis le décès de ma mère, je me sens très fortement engagé dans des processus d'introversion et je m'y complais. Est-ce que je trouve des poches de résistances qui me font tourner dans ce lancinant - *"Je ne sais pas"* - *"Je m'en fous"*, une forme de passivité reflet d'une fatigue générale ?

Inversement, quand je mobilise mon énergie au contact des gens que j'affectionne, par exemple mon copain Michel, je me ressource dans une sorte d'ivresse. En fait, je suis pris dans le paradoxe suivant :

- soit, je me laisse aller à l'introversion, aspiré par cette intuition qui m'amène à découvrir des choses nouvelles, profondes, symboliques, religieuses, au prix d'une certaine dose de fatigue, due à des poches de résistances,

- soit, je laisse faire mon naturel extraverti, et mon énergie se mobilise alors d'elle-même, trouvant sa force au contact des choses et des événements.

Confrontés à deux options, la réponse se trouve en partie dans les deux : elle est la troisième voie.

J'ai maintenant les deux livres de Jung en chantier - "Métamorphoses de l'âme et ses symboles", et "L'interprétation des rêves". Oui, je me suis trouvé raisonnable "d'acheter des pensées", même pour des rêves.

Le premier m'est toujours très difficile. J'ai de la peine à suivre. Jung cite trop d'exemples religieux éloignés de ma culture. Je dois laisser advenir, si je veux un jour les cultiver dans mon jardin secret. Cela chantonne en moi, même si je n'en connais ni les notes ni la partition. Si j'ai du mal à entendre, ponctuellement, une histoire, un symbole et une image accrochent mon âme introvertie.

Je me sens en totale adéquation avec les passages suivants extraits de "Métamorphoses de l'âme et ses symboles" de Jung*, pages 380 à 386.

** "Apprendre à comprendre la vérité symbolique"*
(Dénigrée par la science)

"Les gardiens et conservateurs des vérités symboliques, à savoir les religions ont perdu leur efficacité par rapport à la science. La vérité symbolique est aujourd'hui livrée sans protection à la mainmise de la pensée des sciences de la nature parfaitement inadaptées à cet objet.

En appeler exclusivement à la foi, c'est faire une pétition de principe sans effet. Les théologiens devraient plutôt s'efforcer de montrer comment rendre cette foi possible. Il faudrait d'abord découvrir une nouvelle institution de la vérité symbolique, une institution parlant non seulement au sentiment mais aussi à l'entendement.

Le symbole n'est pas une vérité extérieure, c'est une vérité psychologique car il est le pont qui mène à toutes les grandes conquêtes de l'humanité. La vérité psychologique n'exclut nullement une vérité métaphysique. Nous ne possédons aucune physique de l'âme, rien d'objectif et pourtant elle est notre immédiate expérience de vie et d'existence ; elle est la réalité subjective du monde en général. Elle crée des symboles qui ont pour base l'archétype inconscient et dont la figure naissante surgit des représentations acquises par la conscience.

Les archétypes sont des éléments structuraux de caractère divin de la psyché ; ils possèdent une certaine indépendance et une énergie spécifique grâce à laquelle ils peuvent attirer les contenus de la conscience qui leur conviennent."

"*Les symboles fonctionnent comme des transformateurs en ce sens qu'ils font passer la libido d'une forme "inférieure" à "supérieure". Le symbole agit par suggestion ; autrement dit, il persuade et exprime en même temps le contenu de ce dont on est persuadé."*

"Il persuade au moyen du numen, c'est à dire de l'énergie spécifique propre à l'archétype. L'expérience que l'on fait de ce dernier est non seulement impressionnante, elle est saisissante, elle engendre tout naturellement la foi.

La foi "légitime" remonte toujours à l'expérience vécue. Il y a à côté d'elle une foi qui repose uniquement sur l'autorité et la tradition. Son danger est l'habitude, la paresse d'esprit, une persistance sans pensée."

Jung pense que les religions devraient enseigner, au lieu de faire adhérer à une foi sans discussion. J'adhère à cette pensée. Je suis particulièrement intéressé par la recherche de clés qui me permettraient de mieux comprendre cette psychologie. Là, dans l'instant, j'aimerais

avoir en main une encyclopédie des religions. Pour mieux saisir les méandres de ce grand psychologue des profondeurs, qui surfe d'une religion à l'autre, d'une culture à une autre, d'un symbole à l'autre. Cela me permettrait de mieux cerner l'essence de la Religion Naturelle (inhérente à tout homme en dehors des dogmes).

La foi *"légitime",* j'en ai la certitude, l'intime conviction. C'est exactement ce dont j'ai expérimenté quand Maman est partie. Carl Gustav Jung me délivre d'une foule de questionnements sur tout ce qui émerge en moi. Il m'apporte une réponse précise, concrète sur mon expérience intérieure, vécue lors du décès de ma mère.

Ma rencontre avec cette foi religieuse prend corps et âme. Elle est porteuse de cette énergie spécifique qui transcende l'être et les choses : un autre regard et un souffle nouveau. Ainsi, dans ces départs sans retour, la Vie - et la Vie après la Vie, sont envisagées et ressenties autrement.

Il est là, il est bien là l'héritage spirituel de Maman dans *cette foi légitime qui remonte toujours à l'expérience vécue.*

Aujourd'hui je sais, car je me sens en paix dans mes pensées.

A l'épreuve des tests

Dimanche 7 juin
Rêve

.

- "Le testeur testé. Je passe des tests psychotechniques. Nous sommes très peu de candidats : quatre. Entre autres il y a Dominique mon amie. Ces tests sont commandités et menés par un ancien prof de fac en psychologie sociale. Nous sommes installés sur des tables individuelles. Tout se déroule normalement pour moi, sauf pour le dernier test qui demande des capacités hypothético déductives : "Si ça et ça, alors j'en déduis que,… ce qui permet de penser…. que dans la logique des choses, ….et j'en conclus qu'automatiquement, par déduction et comparaison, j'aboutis logiquement à ..." C'est la panique totale. Je n'arrive pas à me concentrer sur la consigne. A mes côtés, Dominique qui a démarré, jubile. La résolution des problèmes c'est facile, elle a compris.

Le test est chronométré. J'ai conscience du temps qui s'écoule. Plus ça passe, plus je m'enfonce, et malgré tous mes efforts, moins j'arrive à trouver l'indice qui me mettrait sur la piste. Dominique a fini entièrement les quatre "énigmes" construites à partir de chiffres. A côté, l'autre candidat est en bonne voie et termine. J'essaie de voir leurs résultats pour essayer bêtement de les copier. Mais je n'y arrive pas non plus. Je reste scotché sur la première ligne où figure 85. Mais toujours incapable de lire le texte. Et pourtant, il me conduirait à comprendre et à mettre en œuvre cette logique si évidente pour les autres. Alors je décide d'arrêter l'épreuve, d'aller voir les testeurs. Je m'adresse à la fille qui surveille les tests. Elle est catastrophée car elle n'a pas fait son travail de pilotage des candidats.

Je vois ce prof de fac qui supervise toutes les épreuves. Mes résultats sont bons, sauf ce dernier test qui pour moi est un échec total. Peut-être… pourrais-je le repasser une autre fois ? Je me sens vidé à l'intérieur, désemparé, lessivé par cette dernière épreuve."

Au réveil, j'enchaîne sur plein de souvenirs et de blocages dont celui avec ce prof en psychologie, il y a plus de trente ans. Je me revois souffrir à l'oral de l'examen que je n'ai pas eu le temps de préparer. Ce prof je le sens malheureux. Il fait tout pour m'aider. J'en suis deux fois plus gêné. Il est temps qu'il me libère, je reviendrai en septembre. J'en étais ressorti entaché par la hantise de l'avoir déçu.

Son cours, en psychologie sociale sur la théorie hypothético déductive, j'avais eu du mal à le comprendre. Où voulait-il en venir ? En fait, en nous confrontant avec les aristotéliciens et les partisans de la nature humaine, pour lui, la psychologie était une méthode

scientifique. Dans l'opposition des deux théories, il démontrait que tout venait du social, et surtout pas de la nature humaine instinctuelle. Et moi je ne captais pas sa démarche.

Pendant les grandes vacances et pour présenter à nouveau l'examen, ma copine Christiane m'avait fait plancher là-dessus. Pour elle c'était facile, et pour moi pas évident du tout. Je récitais ce que j'avais appris par cœur mais en fait, j'étais incapable d'intégrer, je bloquais !

En sortant du lit, je suis totalement épuisé, déséquilibré par cette panique du rêve. Epuisé par tout ce qui remonte à la surface. Je pense à Michel, à ce que je vais partager avec lui, tout à l'heure pendant notre jogging dominical. Mais j'ai soif d'écrire, même si j'arrive en retard à notre rendez-vous. J'ai besoin de transcrire tout ce qui me passe par la tête, laisser libre cours à Ma Pensée, jouir de cette profusion de choses qui remontent.

Françoise, très hypothético déductive, a toujours eu une grande admiration pour ce prof de fac. Au-delà de la sympathie qu'il m'inspirait pour sa grande gentillesse et sa disponibilité, j'étais loin de l'admirer.

Suite à mon rêve, j'en conclus à tort ou à raison : qu'il était contre les théories sur la nature humaine, que sa théorie hypothético déductive, malgré tous mes efforts, je ne pouvais qu'en faire l'impasse, et enfin, que c'étaient mes premiers vrais cours en psychologie ! Pour démarrer ça commençait à être super difficile. En prime, je gérais une grande panique. Dans quoi étais-je en train de m'embarquer, pour aller où dans mes études ? Cela résume bien ma façon de fonctionner à l'époque, avec une immaturité évidente de la Pensée. De toute évidence, j'avais intégré dans ma structuration de personnalité de ne pas penser par moi-même pour m'adapter à mon père. J'avais bien introjecté l'injonction : "*Ne pense pas*" qui m'empêchait de trouver la logique en toutes choses. J'appréciais par la fonction Sentiment [voir ci-après] et ses valeurs. Mais ça je l'ai découvert bien des années plus tard, avec Jung justement - grâce à sa théorie sur les "Types psychologiques". Cela m'explique pourquoi en maths, je n'ai pas pu accrocher. Tant que je pouvais appliquer bêtement des formules apprises par cœur – *Sentiment ?* - je pouvais m'en sortir. Mais dès qu'il fallait appliquer un raisonnement hypothético déductif, j'en devenais incapable, à cause de mon "*Ne pense pas".*

A la maison, seul mon père avait ce droit là : celui de Penser pour lui et pour les autres. Ce droit qu'il imposait et que j'acceptais : mais avais-je eu un autre choix ? Je relève au passage que le nombre 85 de mon rêve est l'âge de mon père. Et que le R85 est l'intitulé du test de raisonnement que je propose aux candidats dans les recrutements.

Dans ses maladresses, ma mère était facilement cataloguée de "*tonta"* (idiote*),* d'analphabète. Mon père Pensait aussi pour elle. Comme j'aimais beaucoup ma mère, j'avais dû m'identifier à elle dans cette "incapacitation" (incapacité à), renforcée au fil des jours dans mon éducation, de manière plus ou moins tyrannique.

Aujourd'hui, j'établis un lien, un peu à l'identique, dans le processus entre Juliette et Françoise. Au grand dam de sa mère, Juliette n'a jamais aimé les maths. Mais était-elle vraiment encouragée à réfléchir - par elle-même ?

En réalisant d'un coup que Françoise "Pense" pour Juliette, je me sens pris dans une chape de plomb. Françoise lui dicte en permanence ce qu'elle doit faire, ce qu'elle "sait" être bon pour elle. Est-ce pour elle, Françoise ? Ou pour elle, Juliette ? Ou pour toutes les deux ?

Oui, c'est une réalité ! Françoise Pense pour nous tous. En vertu des pouvoirs que nous lui avons "conférés", elle est le sujet pensant de la maison. Et comme un bourdonnement de mouche qui s'essouffle, dans ma bouche ou dans celle de Juliette, il n'est pas rare d'entendre *"Je ne sais pas".* Solution de facilité pour ne pas ferrailler, discutailler, et se confronter à la logique de Françoise ?

Comme les chats, implacablement, elle retombe sur ses pattes ! Elle a toujours le dernier mot. Logique, qui au fil des ans devient ainsi force de loi et de pouvoir, renforcé par notre scénario d'adaptabilité *"Je ne sais pas".*

Mais avait-on les moyens de faire autrement ? Tant que la Pensée se trouve reléguée au fin fond de notre inconscient dans notre zone d'ombre, que nous ne prenons pas conscience de sa valeur et que nous n'osons pas lui donner sa juste place, notre Pensée sommeille. N'est-il pas urgent de la confronter en lui donnant force de vie - pour s'opposer à la force de loi instaurée de fait dans notre milieu familial, celui de mes parents et celui que j'ai construit avec Françoise ?

La théorie jungienne sur les Types Psychologiques

Je trouve géniale la théorie jungienne sur les Types Psychologiques.

Dans la collection Formation Permanente en Sciences Humaines – " Les types de personnalité" - Geneviève Cailloux et Pierre Cauvin (page 9) écrivent :

- *"L'approche de Jung est une vision dynamique car entièrement fondée sur la* ***loi des polarités*** *inhérentes à la nature humaine. Cette polarité est à l'origine de nos tensions, de nos déchirements ; mais elle est aussi la source de notre dynamisme, de notre volonté de progrès et de notre vie même. "La vie est dans le mouvement", ...et il n'y a pas de mouvement sans passage, sans changement d'état, sans qu'il y ait deux pôles d'opposés… Jung a mis en lumière l'existence de différents types de structures mentales, nommées attitudes et fonctions…*

L'indicateur typologique de Myers-Briggs (MBTI) est la mise en œuvre opérationnelle de la pensée de Jung sur le fonctionnement de l'esprit humain par deux Américaines, la mère et la fille, Katharine Briggs et Isabel Briggs Myers."

Cet indicateur de personnalité agit comme une boussole avec ses quatre points cardinaux. Il définit quatre fonctions essentielles réparties sur deux axes (où s'anime la loi des polarités) en forme de croix dite - "Croix des fonctions" :

- l'axe des perceptions aux fonctions Sensation et Intuition ;
- l'axe des jugements aux fonctions Pensée et Sentiment.

Ces 4 fonctions se retrouvent dans des scénarios d'introversion ou d'extraversion selon la nature humaine.

En ce qui me concerne, ma fonction dominante, celle que j'utilise instinctivement en premier, est le Sentiment extraverti (mon pôle nord).

Ma fonction auxiliaire qui vient épauler ou renforcer la dominante en deuxième position, est l'Intuition introvertie (Ouest).

Ces deux fonctions représentent mon approche spontanée et consciente des situations, la partie visible de mon iceberg.

Ma fonction tertiaire, en troisième, est la Sensation extravertie (Est). Ma fonction inférieure en quatrième et dernière position, est la Pensée introvertie (Sud).

Ces deux dernières fonctions, Sensation et Pensée, se situent dans ma zone d'ombre (partie inconsciente de ma personnalité, face invisible).

Ainsi, il est donné la possibilité à chaque individu qui le désire, d'établir sa croix des fonctions et ses pôles d'opposés, ou de se la faire construire par un spécialiste initié. Cet indicateur de personnalité est riche d'enseignements. Il permet à tout un chacun de donner un sens à la psyché, de pouvoir définir de façon plus concrète les fondements de l'âme humaine. Dans mon couple d'opposés au sein de l'axe des jugements de ma psyché, le Sentiment extraverti s'est opposé et a dominé ma fonction Pensée introvertie. Permettre d'approcher

l’âme, autrement que par les dogmes, ou par les définitions oh combien abstraites des dictionnaires, s'avère enrichissant, pour peut-être un jour se laisser apprivoiser par Elle, dans ce qu’Elle nous indique, dans le comment Elle oriente notre vie.

Ma fonction inférieure est la Pensée ; chez Juliette également. Chez Françoise, elle est sa deuxième fonction. Elle est la fonction dominante chez mon père !

Paradoxalement, à travers ce dernier rêve, je prends toute la mesure de la force de ma Pensée, de la logique qui est en moi et des pièges de mon scénario de vie. Ils s'expriment dans le *"Je ne sais pas"* à travers des bouffées d’incapacitation. L'incapacitation est la méconnaissance d'un savoir, savoir être, ou savoir faire - pour penser, sentir et agir autrement - en toute connaissance de cause.

Je suis prisonnier de deux *"Je ne sais pas"* : un, quand je n’ai pas envie de faire d’effort. Sciemment, je ne veux pas me donner les moyens de réfléchir. Je le décide de façon autonome, en toute connaissance de cause. Et l'autre, dicté par mon scénario de vie où je me retrouve coincé, par : un, Fais des Efforts, qui m’épuise sans pour autant me faire réussir, et un Dépêche-toi qui me bouscule, et je me sur-adapte aux autres dans un stress qui m’empêche de réfléchir. Ce "Je ne sais pas" m’interdit de penser, car ça va trop vite ! Et moi, tel un automate, je réponds : "Je ne sais pas, c’est trop dur, quoi que je fasse, je n’y arriverai jamais !" Ils me disent que je n’ai pas de raison et pas de logique en réponse à des messages contraignants intégrés dans ma petite enfance.

Aujourd’hui, c’est la fête des mères. Je suis heureux de l’avoir honorée publiquement. Dans cet acte symbolique qui m’a donné la foi, je l’ai réhabilitée. Je me suis "*Pansé"* avec elle.

Cet après-midi, avec Xavier, j'ai déposé trois roses du jardin sur sa tombe. La quatrième, pour combler, *"panser son manque",* je l’ai gardée dans mon cœur.

Mon complexe intellectuel

Mardi 9 juin

Dans le cadre du groupe de formation des psychothérapeutes, journée didactique avec Jordan.

J'aime toujours autant ses apports théoriques. Ils sont le témoin de ma pensée. Dans la permission de réfléchir et de raisonner par moi-même, je respire un sentiment de liberté. Dans mes capacités d'analyse, de synthèse et de conceptualisation, je me sens rayonner.

Quand je m'offre cette habilitation, je me libère de mon complexe intellectuel.

Samedi 20 juin

Hier 23 h : retour de Bordeaux.

Depuis quelques jours, observateur et assistant d'un jury de promotion de cadres supérieurs dont le statut est supérieur au mien, je stresse. Pour la première fois, des épreuves nouvelles sont expérimentées. Je crains de ne pas y arriver, tant ce dossier m'apparaît compliqué : sur la nature des épreuves, mon souci d'objectivité dans les corrections et pour l'évaluation, dont les marges interprétatives sont trop larges à mon goût.

Je suis repris par mon foutu complexe intellectuel.

Pour Françoise, face à mes interrogations sur ce dossier, il ne s'agit nullement d'un complexe intellectuel, mais social. Elle fait référence à ma période d'adolescence élève au Grand Lycée, où pour elle le fils de l'ouvrier anarchiste se sentait humilié au milieu de tous ces fils de bourgeois. Il ressentait la différence des classes. Pourtant, il me semblait ne pas avoir été envieux de leurs conditions sociales. J'éprouvais plutôt une forme de honte, comme si ma présence cautionnait une idéologie politique de droite ou d'extrême droite qui n'était pas la mienne. Pourquoi étais-je là ?

Françoise, en me rappelant mon complexe social dans ce contexte, me fait réfléchir. L'aurais-je hérité de mon père ?

J'en étais resté au complexe intellectuel de ne pas savoir suffisamment, de manquer d'expérience et de savoir-faire. Il se traduit aujourd'hui dans le stress, pour diagnostiquer des compétences à un niveau supérieur au mien.

Cependant, dans cette période, j'ai dû effectivement éprouver ces deux complexes ; mais quel était celui qui agissait le plus sur l'autre ?

Au lycée, j'étais avant tout conscient de mes faiblesses intellectuelles, ou mieux, de mon inappétence à étudier : primo, avec régularité, j'en étais incapable ; secundo, rêvassant, je jouais avec le temps avant de me mettre à bosser et tertio, je laissais libre cours à mes sentiments pour Alba.

Affection qui occupait beaucoup d'espace à ce moment-là.

Finalement, élève très moyen, je me laissais bercer par cet élan nouveau porteur de rêves et d'émois. Suspendu à l'heure de la sortie pour aller rejoindre l'élue de mon cœur - et faire ensemble un bout de chemin.

Si je travaillais, c'était pour faire plaisir à Alba qui réussissait brillamment - pour deux, et pour calmer les craintes justifiées de mes parents. Ils avaient le modèle de ma sœur Dahlie qui s'en sortait royalement.

Pendant cette période j'ai été follement, passionnément amoureux d'Alba mon anima[1]. Cet amour me détachait de ma mère, devenue, dès lors, Héra la persécutrice[2]. Elle surveillait de très près cette relation sentimentale. Elancé dans la jungle des amours à cœur perdu, bille en tête, poussé par mon anima tout printanier. J'aimerais tant revivre ces élans de passion platonique. Ils venaient littéralement anesthésier à la fois le complexe intellectuel, et le complexe social.

Une névrose de classe m'a longtemps poursuivi. Combien de fois, en vacances en bord de mer, à la montagne ou tout simplement dans un hôtel un peu huppé, me suis-je senti honteux. Etais-je en train de m'éloigner de ma classe ouvrière d'origine et de ses valeurs qui la rendaient fière ? Avais-je le droit d'afficher cette aisance devenue bourgeoise ? Même si j'avais beau me dire que je ne devais rien à personne, la gêne était récurrente. Si, quelque part je le devais à mes parents, à leur omniprésence pour que l'on s'en sorte dans la vie. A mon tempérament de gagnant aussi, et à ma joie de vivre. Lors de mes deux épisodes dépressifs, période noire de ma vie, mon caractère a su prendre le dessus.

[1] "L'anima exprime le désir projeté sur la personne d'une femme, ("chaque homme porte en lui une femme". C.G. Jung "L'homme et ses symboles", Robert Laffont, 1964 p 31)."

[2] Héra déesse du Mariage était une femme jalouse qui persécutait souvent les maîtresses de Zeus et leurs enfants.

Les dernières volontés de mon père

Dimanche 21 juin

Ce matin, j'ai déménagé le piano de l'appartement de mes parents. Cet instrument symbolisait leurs sacrifices pour nos études. Sensibles au poids de l'éducation dans l'insertion sociale, la réussite de leurs enfants leur tenait à cœur. Lors du partage de leurs biens, c'était la seule chose que j'avais demandée. Désormais, il est dans ma maison.

L'après-midi, avant de rendre les clés, j'y suis retourné. Démonter les étagères du cellier, débarrasser le balcon des pots de fleurs pour un dernier nettoyage. En m'appropriant ces derniers instants, je voulais boucler par moi-même, tout seul. Enterrement définitif et à jamais de ce qui a été. Il m'appartenait de le faire.

Etait-ce pour plus de disponibilité dans mon esprit, pour avancer vers la Grande Mère symbolique, mythique ou universelle ?[1]

Le soir, je lis la suite de Jung "Métamorphoses de l'âme et ses symboles". Petit à petit, malgré la difficulté intellectuelle de décodage du bouquin, je me remémore des situations vécues. Par exemple : retour de la libido (une énergie) vers la mère, la mère symbolique. Il y a un peu plus d'un an, je me revois chez mon père. D'ailleurs il m'attend, il est derrière la porte, alors que je passe à l'improviste. Il me fait une demande singulière. Ce jour-là, je le trouve particulièrement surexcité, anxieux, dans une fébrilité, une agitation gestuelle et verbale inhabituelle. Maman vient de sortir pour faire les courses. Je suis surpris et saisi par cette énergie qui anime Papa. Il n'est plus question qu'il se fasse incinérer. Il veut rejoindre sa mère, et pour cela il me demande de transférer le cercueil de la grand-mère Ana, l'Abuela sa mère, dans le caveau familial qui est en construction. Il veut modifier ses dernières volontés. Il me les dicte. Scrupuleusement, j'en ai écrit un double exemplaire : un pour son association crématoire, l'autre pour nous, la famille. A la hâte, il signe, et le voilà visiblement soulagé, rassuré, en paix. Tout en lui reprend le cours normal des choses.

---

[1] D'après Carl Gustav Jung, tous les inconscients individuels s'enracinent dans un inconscient collectif qui leur est commun. Cet inconscient enferme des représentations symboliques, qui sont des modèles de comportement. Ils sont inhérents à la nature humaine, corollaires psychiques des instincts biologiques, que Jung dénomme archétypes. Ils sont caractérisés fondamentalement par le fait qu'ils unissent un symbole avec une émotion.
L'archétype est une image primordiale renfermant un thème universel, commun à toutes les cultures humaines. Il apparaît dans les mythes, mais aussi dans les rêves.

Ce qu'il n'a jamais su, c'est que ce jour-là quand je passe le voir, je revenais des obsèques du père de mon amie Monique *(cf. Les cahiers de Monique),* lui-même réfugié espagnol. Comme Papa, il avait tout mis en œuvre pour se faire incinérer. Il avait changé d'avis, un mois avant son décès, pour être installé dans le caveau familial, qu'il faisait construire. Il voulait se retrouver auprès de sa mère.

La synchronicité est troublante.

Papa "sait" que je vais passer. Il m'attend derrière la porte, alors que tout juste dix minutes auparavant, j'étais au cimetière, pas loin de chez lui. Et je passe le voir, *par hasard*. *Derrière la porte*, initialisé par mon père, j'avais senti son besoin de s'en retourner vers la Grande Mère, figure archétypique de l'inconscient collectif, en vue d'une renaissance. Mon père se préparait-il à Mourir pour Renaître dans le Cœur de Sa Mère ?

Juliette me soucie, Françoise aussi.

Vendredi 26 juin

Cette nuit, je n'ai pas bien dormi. Juliette me préoccupe. Si elle déprimait à nouveau, je songeais prendre seul un appartement avec les enfants, et quitter Françoise.

Juliette manifeste des comportements qui nous interpellent. Elle dépense beaucoup. Ses économies fondent à vue d'œil. Inquiétude accentuée, en particulier depuis hier au soir, quand après la fête de l'école, Françoise m'a dit :

- Juliette ne va pas bien.

- Je le sens depuis hier, lui dis-je, quand elle est venue me voir au travail après être allée au ciné ; je l'ai sentie désemparée.

Françoise pressent la drogue par rapport à ses dépenses inconsidérées. Moi non, j'ai peur qu'elle ait à nouveau des troubles psychologiques. Je préfère ne pas trop y penser, et m'en remettre au travail effectué par notre fille auprès de sa psychothérapeute.

A 5h 30, Françoise se lève en sursaut. : "Juliette fait du bruit dans sa chambre! " Vérification faite, elle dort profondément. Mais Françoise lui ferme la fenêtre, s'agite, tourne et retourne après s'être recouchée.

J'ai besoin de me relaxer. J'appelle en image mon Vieux Sage, mon Guide Intérieur, pour mettre de l'ordre dans ma psyché. Jusqu'à l'âge de dix ans j'ai le goût d'apprendre, je le perds dès la puberté à l'adolescence, puis à la fac, pour le retrouver vers les trente ans. Apprendre : quelle joie, quel bonheur. Mais au passage je constate que Je Suis *"à prendre",* puisque faisant toujours en fonction des autres.

Alors que mon moi me signifie : *"apprendre !"* Aujourd'hui, je veux m'apprendre, me prendre, me comprendre, m'entreprendre.

En auto relaxation sophro, quand le Vieux Sage me remet la caissette, pour y dérouler le parchemin en réponse à la question que je lui ai posée : *"Qui suis-je ?"*, celui-ci est vierge. Le Vieux Sage me dit alors *: "C'est à toi seul de le remplir, d'écrire le Parchemin !"*

J'ai commencé par décrire mon tourbillon de pensées vite, sans réfléchir : "*Santé, mettre mon cœur en fête, cohérence interne, apprendre les choses de la vie."*

En le regardant fixement dans les yeux, je lui dis : *"Ça y est" :*

- *"Santé"* : pour Juliette, Xavier, pour nous tous.
- *"Mettre mon cœur à la fête" :* recommencer mes rites, les sardanes, revoir une corrida, les partages d'intimité.

◆ *Reprendre régulièrement les* sardanes dans le groupe de sardanistes. Dans cette ronde, j'ai plaisir à compter les points en dansant. Car il faut ensuite les répartir dans les pas de danse de cette chaîne d'union. Elle est un hymne au soleil.
◆ *Revoir une corrida ?* Aurais-je à nouveau l'engouement de ma jeunesse pour ce spectacle qui me rappelle l'Espagne ? Bien loin d'être un aficionado, je reconnais la cruauté de la scène. Mais en son temps, j'avais su m'en extraire, la dépasser pour y voir de l'art à l'état pur. A travers tous ces jeux d'ombre et de lumière, il se manifeste dans une confrontation à de grands symboles universels, tels le taureau, archétype des instincts primaires, le ruedo (le cercle), le centre.
◆ *Renouer avec ces partages intimistes* auprès de mes ami(e)s, c'est "*à prendre",* car depuis quelques mois, je les délaisse. Dans un partage d'intimité, un cadre de convivialité est posé, à l'intérieur duquel chacun peut se vivre dans son espace de liberté. Il permet d'échanger en toute confidentialité avec des personnes aimées, dans une relation de confiance et d'authenticité. Chacun est accepté pour ce qu'il Est, comme il Est, sans aucun préjugé, dans le respect le plus total de ses croyances ou de ses valeurs.
- *"Cohérence interne"* intrafamiliale *:* avec Françoise, dont les relations se dégradent avec sa fille, jour après jour ? Entre elles c'est la guerre, hormis quelques moments d'accalmie, quand Juliette déprime. Mais dès qu'elle va mieux, comme en ce début d'année avant le décès de ma mère, c'est reparti de plus belle. Une âpre compétition s'installe : qui va prendre le dessus ?

Oui, jusqu'où et jusqu'à quand puis-je leur donner l'impression que je cautionne leur conflit permanent, en essayant d'arranger les choses, en vue d'un consensus et d'une harmonie ? C'est la raison pour laquelle j'ai envie de prendre un appartement. Les enfants auront un autre espace de liberté. Et j'y verrai un peu plus clair dans cette pathologie familiale, dont de toute évidence, Juliette est le porteur du symptôme.
- *"Apprendre les choses de la vie"* : plus que jamais me reconnaître dans cette démarche "*spirituelle*". Aujourd'hui, j'apprends à oser la nommer.

Le Vieux Sage me quitte. Seul dans mes pensées, je me rendors totalement apaisé.

Que dois-je comprendre ?

Lundi 29 juin

Hier, toute la journée, il y a eu l'Aplec, le traditionnel rassemblement de sardanistes. Ma mère, fidèle à ces rendez-vous, y laissait vibrer son âme catalane. Pas facile de gérer son absence physique, mais la Yaya était en chacun de nous : Dahlie, Maribel, Juliette.

A midi, à la M.A.P., enfants et petits enfants, se sont retrouvés autour d'une grande table pour manger avec Papa. Difficile de le voir seul sur son fauteuil roulant, totalement dépendant de la structure qui l'accueille. Et pourtant, dans les échanges, il s'est montré très présent avec nous. C'était plaisir à voir. Dahlie souffre de voir papa diminué. Prenant beaucoup sur elle, rien ne transparaît. Notre père a exprimé son besoin de se reposer pour la sieste, nous avons décidé de faire une promenade, avant la reprise des sardanes.

Une grande complicité nous a réuni. Elle semble vouloir conjurer le sort du manque de Maman et de la situation de Papa : les cousines heureuses, Dahlie, bras dessus, bras dessous, sourit et rayonne en cette belle journée d'été. Dans cette fraternité retrouvée, je me suis senti heureux. Joyeux aussi, pour le nombre de sardanes que nous avons fait danser à notre mère, les uns et les autres, en souvenir. Ravi d'avoir autant parlé d'Elle. Comme si Maman avait passé la journée en notre compagnie et elle y avait retrouvé tous ses amis : dans ma réalité, j'avais fini par le croire.

Aussi, sans hésiter, nous nous sommes inscrits pour un week-end de septembre en couple à Barcelone, avec le groupe de sardanistes. Une ville culte, la référence de Maman : sa jeunesse, ses amours. Nous irons lui rendre visite là-bas, pour continuer à la sentir vivre.

Jeudi 9 juillet

Ce matin, fatigué par deux soirées à veiller pour le foot, je suis aspiré dans le "collectif" de la Coupe du Monde. C'est inhabituel chez moi, mais le jeu en vaut la chandelle. Je vibre avec les Bleus.

D'autre part, avec deux jours d'avance, j'ai bouclé mon travail sur le recrutement des jeunes en contrat de qualification : autant de temps gagné pour placer mes énergies ailleurs.

Papa est hospitalisé depuis mardi. Une anémie que l'on diminue par une transfusion. Nous avons la garantie de son docteur B., il ne subira aucun acharnement thérapeutique, et il ne sera pas utilisé dans un protocole d'étude. Il sort en principe aujourd'hui, à 15 heures.

Mon amie Monique me téléphone vers 11h45. Nous parlons de ma mère :

- Maman est décédée, je n'ai pas voulu t'envahir avec ça ; c'est la raison pour laquelle je ne t'en ai pas parlé.

- Mais j'étais au courant !

Elle m'explique avoir préféré laisser passer un peu de temps, avant de m'appeler. Je me sens profondément affecté, et pour cause. Ce qu'elle me raconte est surprenant ! En vacances du côté de Revel, elle décide inopinément, le 1er mai, d'acheter le journal local, elle qui ne l'achète jamais. Chez le buraliste, elle réalise que c'est un jour férié, et donc qu'il n'y a pas de journaux. Mais il en reste un, celui du 30 avril. Elle le prend. Le commerçant lui fait remarquer que c'est le journal de la veille. Elle l'achète quand même. Sur le trottoir, elle ouvre directement la page des avis de décès. Elle tombe pile sur l'annonce des obsèques de ma mère. C'est vraiment troublant. Nous sommes le 1er mai. Je me revois en train de préparer le texte pour Maman. Cet acte d'écrire me relie à Monique le jour de l'enterrement de son propre père, quelques mois auparavant. La veille de son enterrement, Monique m'avait téléphoné. Dans un partage d'intimité bouleversant, elle m'avait raconté les derniers instants passés à ses côtés. Son père à la dernière seconde, dans son dernier souffle, lui avait offert une larme. C'était "cadeau d'adieu pour la vie" m'avait-elle dit ; et régulièrement cette larme vient l'inonder d'un bonheur immense. Tout naturellement, le lendemain, j'avais assisté à l'hommage public rendu par sa petite fille et par Monique elle-même, pour le grand-père et le père, au travers d'un texte écrit avec l'intelligence du Cœur. J'y avais trouvé une grande beauté, de l'élégance, de la finesse, et surtout cette sensibilité qui transcende les choses dans un espace intemporel, où le religieux prend tout son véritable sens, dans l'essence des êtres. Après avoir serré fortement Monique dans les bras, je m'étais dit que, peut-être un jour pour mes proches, j'aimerais être capable d'en faire autant. Je lui relate aussi que juste au moment des obsèques civiles de son père à elle, Papa avait changé d'avis, au sujet de l'incinération. D'ailleurs il m'attendait, il était derrière la porte, alors que je passais à l'improviste.

Ce lien spirituel avec Monique m'avait aidé à forger ma paix intérieure, lors de la disparition de ma mère. A partir de ces rapprochements, chacun peut plaquer, projeter des signes, des symboles, des affects, nier, rationaliser.

A chacun d'y trouver sa réponse, l'essentiel (les sens… ciel) est là !

La semaine dernière, mardi 30 juin date anniversaire de Juliette, nous avons été reçus par Catherine S. psychiatre et psychanalyste de notre fille : "Juliette est guérie depuis deux mois. C'est avec vous, Madame, qu'elle semble rencontrer le plus de difficultés." Françoise parle, explique, se positionne, clarifie. Je me sens totalement rassuré sur Juliette. Pour moi, une chose compte, Juliette est guérie. Il faut que Françoise l'entende, et que leurs relations se modifient en conséquence. Huit jours après, je constate que le regard se modifie. Les relations fille mère se sont nettement améliorées. Juliette est beaucoup plus sereine, elle développe des attitudes positives. L'effet Pygmalion est remarquable * (cf. table des matières – Y a-t-il une femme qui m'anime ?)

Il me tarde d'être en vacances le 18 juillet sur le bassin d'Arcachon. J'envisage des scénarios possibles par rapport à mon père, s'il venait à décéder. Dans tous les cas, nous aurons les deux voitures. Françoise veut se reposer quelques jours seule, à la maison. Epuisée, elle manque de sommeil. Je pense qu'elle frise la déprime. Je lui donne mon sentiment et mes craintes sur sa nervosité et sa fatigue, dans l'espoir qu'elle veuille bien souffler un peu. Elle refuse de se mettre en arrêt de travail quelques jours. Elle ne veut rien entendre, c'est classique. Et pourtant, jour après jour, je suis confronté à son jeu psychologique récurrent : "Je suis éreintée, je n'en peux plus". Mais rien ne se passe pour aller mieux. Lorsque j'arrive à la maison en pleine forme, dans l'heure qui suit, je me sens à mon tour fatigué. Ai-je une propension à éponger cette lassitude ambiante, et la sienne en particulier ?

Je commence à redouter cette ambiance. Aussi, avant de rentrer, j'instaure un sas de décompression entre le travail et la maison. Dès que j'arrive, pour éviter d'être happé par l'épuisement de Françoise, je repars aussitôt promener le chien. Lui, il a vite compris. Avant même que je ne le voie, il m'attend déjà au portail.

J'ai terminé laborieusement *"Métamorphoses de l'âme et ses symboles".*

Dialogues intérieurs

Vendredi 10 juillet

Cette nuit, sur des images du passé qui se "*re-présentent"* dans mon esprit, des sensations s'installent. Je trouve cela fort agréable et relaxant.

A partir de mon indicateur de personnalité[1], il me vient l'idée de me détacher de ma Pensée introvertie - fonction inférieure, qui se manifeste dans les images mentalisées -, pour activer ma 3ème fonction, la Sensation extravertie.

Mon corps et mon cœur se trouvent à la fête. Cela donne : "Je Sais, Je Sens, que Je Suis - Sain*"*. J'associe sur le SON du mot SAIN. Dans le langage des oiseaux, le chant des mots des alchimistes du Moyen Age, j'entends :

- *Sain de corps et d'esprit.*
- *"Scind" de scinder en deux parties égales qui se retrouvent en une.*
- *Sein maternel, origines.*
- *Cinq - quintessence, le soi.*
- *Saint - l'esprit.*
- *Ceint d'une mission…*

Dans ces dialogues à la pêche des sensations : le *"Je Sais"* ne m'apporte rien, et dans ma zone d'ombre (inconsciente), le *"Je Suis*" devient zone claire, en pleine lumière (conscience).

Dans ce cheminement, l'ombre de l'inconscient émerge à la conscience. Une façon de travailler les "élastiques", de les étirer pour tenter d'extirper l'enfoui en nous, pour le meilleur ou pour le pire. L'élastique est une force de réminiscence affective et comportementale, un retour en arrière. Il fait qu'un ancien sentiment, familier pendant l'enfance, est exprimé de façon inappropriée - ici et maintenant. En d'autres termes, une situation actuelle ressuscite une situation ancienne, et si cette dernière a été mal vécue dans le passé, elle perturbe le comportement d'aujourd'hui.

Cet exercice m'invite à reprendre les images souvenirs du stadium - où je Fais des Efforts dans le sport. Elles me remettent en contact avec les deux valeurs chères à la structure de ma personnalité : la santé et le travail avant tout ! Images qui s'animent et se colorent (comme si hier était aujourd'hui), à travers des souvenirs d'enfance où mon père nous enseignait la gym. Ce stadium réapparaissait de manière récurrente dans mon esprit. Il m'intimait l'ordre de me contraindre à faire des efforts pour me sentir *Sain* de corps, dans

[1] cf. Table des matières - A l'épreuve des tests

l’espoir d’être *Sain d’esprit*, comme quand j’étais petit et ado. Etant *scindé*, j'avais du mal à en faire la *Synt*hèse.

C’est, peut-être, une des raisons pour laquelle, quand j’arrive à la maison le soir, je n'ai aucune envie de me forcer, face à Françoise qui joue en permanence un jeu psychologique mal*sain* "*éreintée"*. Elle me fait entendre dans un non-dit : *"Agis, Fais des Efforts, vois-tu comme je suis fatiguée ?"* titillant ainsi mon Fais Plaisir/Sauveur. Insidieuse, une résistance en alerte s’interpose. Ce soir j'écoute ma flemme. Je lui dis carrément non, pour enlever les fils rouillés des étendoirs. Je fais de mon mieux pour en douceur "*pAnser à moi"*.

Si je me laisse aller pour lui Faire Plaisir, je vais prendre en charge non seulement Sa fatigue - *comme une pile sous tension Françoise a besoin de se décharger* – mais je cours le risque de raviver la mienne. Ma lassitude, cette profonde tristesse existentielle nichée dans mon scénario de vie, qui du coup, par l’effet de l’élastique, va se réactualiser dans l’instant présent.

Si je me détache de ma contrainte interne *(ce petit vélo dans mon scénario*), de pédaler avec efforts pour faire plaisir, me dépêcher, exister, me sentir important, je réalise que je SUIS en mesure de mieux accepter les "ordres" et les directives. Ou du moins de les entendre, pour me donner les moyens de les accepter ou de les refuser, de façon autonome en conscience claire. Je viens d’avoir un profond soupir d’aise. Suis-je sur la bonne voie ?

Sur la tombe de ma mère

Mardi 14 juillet

Il fait beau avec des passages nuageux. Tout est calme.

Adossé à la tombe de ma mère, j'acte ma présence. Je viens tout naturellement converser avec elle. J'écris comme ça vient sur mon micro portable. Loin d'être triste, je veux déposer. Une volonté farouche m'engage dans un renouveau existentiel. Lors de ses obsèques, le désir m'avait traversé de lui prêter serment pour me relier, pieds et poings, à ses valeurs de fidélité dans le couple. J'avais quand même hésité, car j'avais pressenti que cet engagement pouvait m'enfermer, ou se rompre.

Je lui ouvre mon cœur.

"Maman."

"Aujourd'hui, je retrouve une liberté de penser, d'agir, de sentir et de vivre au gré de mes envies et de mes propres valeurs. Me conformer aux tiennes aurait été une régression vers la mère, une attache sans retour au passé, une résistance au présent.

Ce jour à quelques heures près, je célèbre mon anniversaire à tes côtés. Au moment de ma naissance, tu désirais faire la fête. Auprès des invités, tu semblais prête à descendre sur la place, pour entendre les flonflons, les rires, les pétards et la musique du bal, où tes pieds auraient trépigné d'impatience dans l'envie de virevolter. Ta sagesse t'a fait rester à la maison pour me mettre au monde à 23h en plein feu d'artifice ; un garçon, un républicain comme le clamait Mémé. Toutes ces belles années de vie partagée, de souvenirs plein la tête, d'émotions, d'expériences, d'exemples, de tas de choses apprises ensemble.

Tes petits enfants sont très près de toi, tu les as marqués ! Françoise aussi. Xavier serait venu cet après-midi. Mais je préfère être seul pour communier avec toi.

Papa se laisse partir. Il veut te rejoindre, et être auprès de sa mère. Je ne sais pas quand, mais ça peut être maintenant, dans trois mois, ou plus. Il se languit de toi. C'est toi qui lui apportais l'énergie ; elle le protégeait d'une déprime en toile de fond. D'ailleurs, trois semaines après ton départ, devant Dahlie, Jérôme, Maribel et moi, il a reconnu qu'il faisait le "remajon" face à toi ! Le cake dirons-nous, mais que c'était toi en fait qui le portais et le soutenais à bout de bras. Il ne souffre pas, mais il se morfond. Il est dans le manque de toi. C'est sûrement le plus bel hommage d'amour qu'il puisse t'apporter dans l'éternité.

Mes relations à la maison avec Françoise sont loin d'être faciles. Tu le savais, mais par pudeur ou par peur, tu n'as jamais abordé directement la question. Cependant, dans tes

propos, de temps en autre il y avait des transactions cachées, des sous-entendus vecteurs d'alliance, étendards que tu hissais entre elle et toi, pour mieux me cadrer et me ramener à tes valeurs : "La tens que estimar, la Françoise, per a mi és un tresor, estimeu-se força, la Françoise per mi ... " (Tu dois l'aimer, Françoise ; pour moi c'est un trésor, aimez-vous fort, Françoise pour moi…). *Parfois, cet acharnement à la brandir ainsi dans ton cœur et dans tes mots, me paraissait suspect : j'y voyais des identifications, des souhaits inconscients d'être à sa place en retrouvant ton fils. Il est vrai que souvent, tu en mettais de telles couches sur Françoise, que ça faisait trop ! Mais que veux-tu, c'était probablement ta façon de penser que plus on en mettait, plus il en resterait quelque chose.*

Je suis toujours dans la psychologie. Mon professeur de base c'est toi. Et ma foi, si Juliette met à l'épreuve son projet de se lancer dans cette voie, à travers ta petite-fille tu pourras continuer à exercer. Justement la psy m'amène à comprendre que si je te promets d'arrêter mes transgressions affectives pour me consacrer uniquement à Françoise, je vais répondre à ton souhait le plus cher que je refuse à faire mien. Car il y a des chances que je malmène mon âme pour me sacrifier à tes valeurs chrétiennes, qui ne sont plus tout à fait les miennes.

Par ailleurs, après ton départ, j'ai eu envie de lire Jung "Métamorphoses de l'âme et ses symboles". Je n'ai pas compris beaucoup de choses du livre ; mais j'ai entendu une musique qui dit à peu près ceci. "L'homme aspire à retrouver sa mère symbolique, mythique, universelle" *et à toi toute seule, tu représentes tout ça à la fois.* "La mort est une régression dans cette enveloppe maternante, que chacun aspire à retrouver". *Or, bien que très attaché à toi, je n'ai nul désir de régresser, ni de me laisser enfermer dans un passé. Je croyais au début que cette régression vers la mère allait quelque part purifier mon âme, comme dans un vœu de chasteté pour les prêtres, et que cela me donnerait la force pour mieux comprendre Françoise, mieux l'approcher, mieux l'aimer. Deux mois et demi après ton départ, je vois les choses se présenter d'une autre façon.*

Comme je l'espérais, me centrer uniquement sur Françoise n'apporte rien de plus à mon âme. Les conflits, dont je suis le témoin entre elle et Juliette, me font prendre la mesure du danger de me laisser enfermer par son cadre de référence. Pour ma nature d'homme rêvant de grands espaces de liberté et de voyages sans fin au fond de la psyché, à mon goût, sa vision du monde est trop étriquée. Vivoter et rester cantonné dans le champ de la conscience et de la raison ne coïncide plus du tout, avec ce que je suis, et ce à quoi j'aspire. J'ai besoin de nouveautés, de sensations, de confrontations, d'expériences, de partages sincères et authentiques. Mes échanges avec Françoise sont impossibles. Nous sommes à la fois juge et partie, et de part et d'autre, ils activent trop de blessures narcissiques. Il m'arrive d'être tenté de la mettre à nue pour qu'elle craque, en la confrontant à notre réalité de couple. Outre sa souffrance, ma crainte est de l'enfermer encore plus dans son cadre, d'exacerber la rigidité de ses valeurs limitées à la conscience pure et dure, la rationalisation, la projection, le déplacement[1].

Aujourd'hui, je décide de renaître et de prendre le risque de m'éloigner d'elle. Le coup de téléphone de Juliette avec Mamie, hier au soir, renforce mes hypothèses sur le déclenchement de ma dépression et de celle de Juliette.

Toi Maman, tu as été le bon rempart contre la déprime de Papa. Dahlie par contre l'a prise de plein fouet, car elle n'a jamais pu se situer entre toi et Lui. Moi, j'ai porté son mal être sur la place publique, par peur de le dépasser alors qu'il exigeait que je me surpasse, mais jamais au-dessus de lui. J'ai transféré cela, par amour, sur Françoise, en acceptant de déclencher ma "folie", au moment où son père se préparait à partir. J'ai épousé en Françoise le modèle de Papa, et sa dépression avec. Il est vrai que tout cela peut apparaître simpliste,

[1] Le sentiment d'agressivité est déplacé sur quelqu'un d'autre ou sur un objet.

de l'expliquer comme ça, et pourtant ! Je compose avec Françoise, non dans l'envie de tout détruire, de blesser, meurtrir, faire souffrir. Mais je ne sacrifierai pas mon âme aux valeurs qui te sont chères à seule fin de te faire plaisir, Maman.

Juliette a eu le sentiment que Mamie jouait à "Défauts" en permanence avec elle, dans ses critiques acerbes. Qu'elle avait du mal à entendre parler de sa guérison, et que Mamie se comportait comme sa mère. Je ne peux m'empêcher de penser aux pratiques thérapeutiques, qui pour soigner la petite-fille, doivent, avant, traiter la grand-mère. C'est ça que j'appelle la transmission culturelle des pathologies. Juliette ne veut pas se laisser faire, et livre combat. C'est en quelque sorte la même chose pour moi et pour mes enfants, surtout.

Depuis toutes ces années, si j'en ai douté, je sais maintenant que j'existe, que je suis unique, important, en conformité avec ce que je suis et ce que j'aspire à devenir. Françoise n'a plus la même emprise là-dessus, alors que je l'ai acceptée pendant 25 ans. Je ne peux tolérer qu'elle s'impose de la sorte à nos enfants. Là, je me sens prêt à prendre toutes mes responsabilités, et à y faire face.

Parce que je me livre avec un esprit aux antipodes de tes valeurs, tu dois me prendre pour un "ximple" (un fadasse). Si j'avais tout faux, j'aurais encore le temps d'y revenir pour les faire miennes. Aujourd'hui, en ce 14 juillet, j'ai décidé de vivre, de jouir de la vie, de me sentir libre, de mes sens, de mon corps, de mon cœur. Je suis venu célébrer mon anniversaire à tes côtés.

Je voulais ôter toute ambiguïté entre toi et moi. Mais dans cet au-delà, peut-être sais-tu, déjà, tout cela ?

Je t'embrasse Maman."

Papa prépare son grand voyage

Le compte à rebours

Mardi 7 juillet

Papa est transporté à l'hôpital. Je passe à la M.A.P. prendre ses affaires, puis je vais lui rendre visite. Pour éviter qu'il ne bascule, je veille à ce qu'on lui mette les barrières de protection du lit au tour du lit. Je demande aux infirmières de bien vouloir changer sa couche. Tout parfumé, il se repose, confortablement installé.

Mercredi 8 juillet

Au bureau du personnel soignant, je donne le numéro de téléphone de Dahlie, au cas où, si urgence. Ce n'est pas nécessaire, me dit l'infirmière, il sort demain.

Jeudi 9 juillet

Je téléphone à la M.A.P. l'après-midi. Tiens ! Papa n'est pas là. Je m'empresse d'aller à l'hôpital. Non, il ne sort pas encore. J'appelle à la hâte le docteur B. médecin de famille.

Je suis partagé, entre mon soulagement de voir Papa reposé, grâce à la transfusion sanguine qui visiblement lui fait le plus grand bien, et ma crainte qu'il y ait acharnement thérapeutique ! Et surtout ! Que Papa ne soit pas "utilisé" dans un quelconque protocole expérimental. Je veux qu'il soit en paix, chouchouté, et surtout qu'il ne souffre pas.

Vendredi 10 juillet

Je vais lui rendre visite, mais le départ des vacanciers, plus le long week-end, me confronte à une rocade embouteillée. Découragé, je bifurque à la première bretelle pour rentrer à la maison.

Samedi 11 juillet

Je suis heureux d'aller à la rencontre de mon père. Il se souvient que ces jours-ci, c'est mon anniversaire. Je le lui confirme : c'est mardi 14, (la veille le 13, c'est celui de Xavier). Il a tout expliqué à la Yaya, et "Elle sait ce qu'il faut faire". Ça me surprend toujours ses réparties, où l'absente est toujours là, presque en chair et en os. Manifestement Maman n'est pas partie. Il est en lien avec elle, dans un canal de communication dont je n'ai pas l'accès.

Je suis rassuré de le voir ainsi dans son lit, "tout beau", tout propre. Contrairement à la M.A.P., il en profite. On ne l'oblige pas à se lever, ce qui le rend grognon, car ses articulations le font gémir chaque fois qu'on le bouge. Il est apaisé, bien rasé, frais, il sent bon. Souriant dans son cocon, il me dit au revoir. Il a envie de dormir. Je le sens détendu.

Je pars, le cœur à la fête.

Dimanche 12 juillet

Xavier m'accompagne, la complicité avec son grand-père est évidente. Quand son petit-fils lui fait la bise, son regard s'éclaire.

Un quart d'heure après, nous repartons. Allongé, Papa éprouve manifestement un grand plaisir à somnoler.

Lundi 13 juillet

Papa revient à la M.A.P. Il me voit, m'écoute, mais il est quelque part ailleurs. Je lui parle de la Coupe du monde de foot, du Tour de France qui démarre. Il suit la conversation, et me parle avec une voix hésitante. Les sons ont du mal à sortir.

J'assiste à son repas que lui donne une aide soignante, puis je range ses affaires. Je branche la télé. Lui qui d'habitude a bon appétit, il mange contraint et forcé.

Mardi 14 juillet

Après m'être rendu sur la tombe de Maman, où je dialogue "*en tête-à-tête avec elle"* en écrivant sur mon micro portable, je passe le voir avec Xavier.

Nous regardons la télé. Mon père est de nouveau dans un Ailleurs. Sa respiration, 48 inspirations à la minute, alarme Xavier. Papa a du mal à ouvrir les yeux.

Juste avant qu'on ne lui donne le repas, pour que Xavier n'entende pas gémir son grand-père que l'on va bouger dans le lit pour tenter de l'asseoir, je préfère partir. Je sens qu'il s'en va lentement. Mais dans combien de temps va-t-il nous quitter ?

J'alerte Dahlie et Jérôme.

Mercredi 15 juillet

Nous avons loué une maison sur le bassin d'Arcachon. J'ai hâte d'y amener les enfants. Epuisée, Françoise nous rejoindra dans quelques jours.

Je me sens très tendu, inquiet, pris dans un tourbillon : le lien avec Papa qui s'en va, que je cherche à retenir sans savoir comment m'y prendre, et les enfants que je veux éloigner pour les préserver d'un deuxième choc affectif. Aussi, je prépare fébrilement ce départ :

Gisèle, la voisine de mes parents, assurera le relais auprès de Papa. A 16h je me rends à la M.A.P. avec elle. J'y dépose un courrier pour qu'elle puisse accéder à la chambre. Gisèle, viendra collecter le linge et lui rendre visite. Je remets à l'accueil toutes les coordonnées téléphoniques pour qu'ils puissent joindre la famille en cas d'urgence.

Papa ne va pas fort. Il a du mal à ouvrir les yeux, un peu agacé d'être dérangé et d'avoir à faire des efforts pour être présent. Toujours dans cet Ailleurs, il est ensommeillé. De plus, il a de la fièvre. J'en parle à son infirmière. Jérôme passe en fin d'après-midi, et me valide mon impression de la veille.

Jeudi 16 juillet après-midi

Vers 15h j'appelle son docteur. Il me confirme que Papa est en phase terminale : "Il peut partir maintenant ou dans un mois ou deux, on ne sait."

Vite, je joins Jérôme au travail, et nous nous retrouvons à son chevet. Nous sommes de part et d'autre au bord de son lit. Papa fait de sacrés efforts pour revenir dans un champ de conscience, il nous reconnaît. Sa respiration haletante rythme cette volonté d'être avec nous. Chaque fois que nous nous adressons à lui, il nous entend. Il acquiesce quand je lui dis :
- "Germain A. vient d'être grand-père, et ton ami de toujours José, du coup, devient arrière-grand-père… demain matin, j'accompagne les enfants sur le bassin d'Arcachon, mais je peux revenir immédiatement en cas de besoin ou si tu le veux… Françoise reste quelques jours à la maison jusqu'à la semaine prochaine."

Sous la chemise, je lui caresse doucement la poitrine. J'ai le sentiment que cela lui fait du bien. En lui parlant, tout au bonheur de le toucher, je m'imprègne de cette vie qui flotte, sans avoir conscience qu'elle m'échappe et me glisse entre les doigts. Elle s'en va sur la pointe des pieds.

L'aide soignante apporte son repas. Refusant de s'alimenter, il serre les dents. Nous n'insistons pas. Il est calme, serein, apaisé, tranquille, dans cet Ailleurs toujours si mystérieux. Son visage est reposé.

Je demande à son infirmière qu'on le laisse tranquille. Surtout qu'on ne le laisse pas souffrir. Qu'il reste en paix comme il le souhaite. Le message est entendu, reconnu, ce qui quelque part m'apaise à mon tour.

Quand nous le quittons, nous l'embrassons avec tendresse sur le front. Dans le couloir, nous savons qu'il n'ira pas loin, et même qu'il le souhaite.

Sur le parking, j'informe Jérôme que, demain matin, je repasserai le voir. En dépit de mon souci majeur d'éloigner au plus vite les enfants pour les mettre à l'abri à Piraillan, il m'est impossible de partir sans l'embrasser. Une force me l'intime.

Hier mercredi, quand j'ai décidé de partir ce vendredi matin, au cas où papa viendrait à décéder, je m'étais assuré, auprès de Juliette, qu'elle garderait Xavier à la maison de vacances pour trois à quatre jours maxi. Elle m'avait spontanément donné son accord. Mais sans le lui dire, et dans ma façon d'agir, elle avait pressenti l'éminence du départ de son grand-père. Elle avait compris que vendredi, je ne ferai que les déposer, pour m'en retourner aussitôt. Pour elle, il s'agissait d'un compte à rebours.

Ce soir, à la maison, Françoise m'interpelle : "Tu ne te rases pas le crâne comme tu l'avais décidé ?" Il m'est impossible de le faire. Je veux embrasser mon père demain matin avant le départ. Au cas où ce serait la dernière fois que je le voie ou qu'il me voit, craignant tout simplement qu'il ne me reconnaisse pas, je ne veux pas y aller le crâne rasé.

En préparant les bagages, je suis tendu et agacé. J'ai du mal à mettre de la distance, entre lui et moi, tiraillé entre le besoin d'éloigner les enfants du traumatisme affectif

incontournable, et d'être sous cette pression affective d'un départ sans retour… mais pour quand ?

En partant avec les enfants

Vendredi 17 juillet

8h20 : la voiture est chargée. Et oui, Juliette se fait toujours attendre. C'est enfin le départ. Nous quittons la maison pour la M.A.P.

Chacun veut embrasser le grand-père. Xavier et Juliette s'apprêtent à m'accompagner dans la chambre. Mais à l'accueil, on nous fait signe d'attendre. Le personnel semble désorienté : "L'infirmière va vous expliquer !"Trois personnes dans le box de l'accueil téléphonent. Toutes sont agitées, nerveuses. Il s'agit bien de Papa, quelques minutes auparavant, elles viennent de constater son décès.

Juliette s'effondre en pleurs : "C'est de ma faute si on ne l'a pas vu une dernière fois !" Xavier, silencieux, est affligé. Sonné, je vais de l'un à l'autre : déculpabiliser Juliette, faire un petit câlin à Xavier. Je sais qu'il faut que je sorte rapidement les enfants d'ici.

Je demande le téléphone : "Françoise ? Papa est parti. Viens vite récupérer les enfants. Il nous faut les sortir de là !"

Puis j'appelle Mamie, toujours fidèle et disponible dans les moments critiques. J'essaie de la ménager. Elle n'a pas encore fait le deuil de Maman ; elles étaient très complices. Elle vient par le train cet après-midi.

Je joins Jérôme et la Nuria du Comité, pour informer ses amis exilés.

A mon grand soulagement, Françoise arrive dans les dix minutes.

Nous repartons à la maison. Xavier dans la voiture de sa mère. Et dans la mienne, tant bien que mal, j'essaie de réconforter Juliette. Elle s'en veut toujours pour nous avoir mis en retard. Je lui explique qu'au moment du décès, nous n'avions aucun intérêt à nous trouver là. En chacun de nous cela aurait créé un sérieux traumatisme. J'arrive à l'apaiser un petit peu, et même à la faire rire. Et oui, force est de constater qu'il y a en chacun de nous une énergie inhabituelle, qui se mobilise dans ces moments-là. Puis, machinalement, une impression de déjà vu se met en place. Les enfants restent à la maison. Je prends les papiers pour les services de l'Etat Civil : ça s'impose à nous ! Quelque part nous sommes rodés.

De retour à la M.A.P., avec Françoise, nous sommes perplexes. Tributaires du médecin légiste, il nous est difficile de savoir quand nous pourrons organiser les obsèques.

Jérôme nous rejoint aux Pompes Funèbres. Fort heureusement, tout se prépare pour demain, samedi, à 13h30. Il nous tient à cœur d'engager les mêmes prestations que pour Maman.

Je dépose Françoise au travail, regagne la maison, donne quelques coups de téléphone : le bureau, l'Espagne, Albirín ma cousine germaine.

Puis, pour les détendre, j'amène Xavier et Juliette au Mac Do. Je n'ai pas faim, mais les enfants sont ravis. Ils savent que c'est une sortie exceptionnelle que je leur offre.

Les choses s'enchaînent automatiquement. C'est la Vie qui reprend vite le dessus, tant mieux : Xavier chez sa nourrice, retrait de liquidités, passer prendre Françoise à son travail pour l'amener chez l'esthéticienne, regarder le Tour de France pour s'évader un peu, aller chercher Mamie à la gare. Enfin, avec Françoise et Juliette, retrouver Dahlie, Jérôme et Maribel pour commander les fleurs au même magasin, comme pour ma mère, le 30 avril.

Ce matin, avant son départ définitif, j'avais formulé le souhait de faire entendre à Papa deux chants de la Révolution espagnole : *"Hijos del Pueblo" et "A las Barricadas"* (Enfants du peuple et aux Barricades). Maribel s'est chargée d'en faire le montage. A 18h, quand nous nous retrouvons pour choisir les fleurs, elle me remet la cassette. Pour éviter les longueurs, elle a choisi deux extraits particulièrement chantants.

Il me reste le plus dur. Pour que Papa se reconnaisse, comment vais-je harmoniser ces chants avec un texte court et me sentir en totale communion avec lui ? Pour composer ces quelques phrases en écho à ces deux chants, je les tourne et retourne longuement dans ma tête. Je trouve enfin le texte définitif. J'éprouve alors le besoin compulsif de me le passer et repasser, je ne sais combien de fois. Je veux sentir vibrer la note juste au plus profond de mon Être, je tiens à LA lui faire entendre. Car j'espère qu'elle pourra se prolonger indéfiniment, à travers ces deux chants.

Chants et contre-chants devenus pour moi un hymne à "*la gloire de mon père",* dans le respect absolu de la passion de toute une vie : son combat pour la liberté d'un peuple, le sien, le peuple espagnol. Mais aussi un combat pour la liberté des peuples, contre l'oppression et le fascisme, tel que Papa le voyait, à partir de son expérience anarcho-syndicaliste et libertaire, de la guerre d'Espagne.

Ma sœur aînée Marinette avec Papa ?

Vendredi 17 juillet en soirée
Ma sœur Marina, surnommée Marinette

1940. Après s'être enfuies d'Espagne par la montagne, ma mère et ma sœur aînée étaient venues rejoindre en France mon père réfugié politique. Depuis leur arrivée, sans papiers, elles vivent en clandestines. Elles se tiennent cachées dans la journée, et ne sortent qu'à la nuit tombée pour ne pas être repérées par les gendarmes.

Ayant contracté une maladie infantile, Marinette est hospitalisée le 6 juin 1941, à la date anniversaire de ses cinq ans. Juste avant son départ, ma mère lui avait coupé une mèche de cheveux : était-ce prémonitoire ? Car Marina est morte quelques jours après, le 19 juin. Ma mère à cinquante kilomètres de là, elle ne peut, ni se déplacer pour aller la voir, ni assister aux obsèques, ni connaître l'emplacement où elle est enterrée dans une fosse commune.

Dans ma 6ème année, ma grand-mère paternelle l'Abuela, venue depuis peu d'Espagne, offre à ma mère la photo grand format du portrait de ma sœur aînée, portrait agrandi et colorisé dans un cadre en verre par le cousin Fordell. Pour ma mère, ce tableau devient la sépulture de sa fille. Elle veille à lui trouver une place de choix abondamment fleurie, dans les différents appartements où la famille vit. Quand Maman décède, la mèche de cheveux devenue par la force du Temps une précieuse relique, est collée par les soins de Françoise au dos du cadre. Tout naturellement, ce portrait tableau vient sacraliser la chambre de Papa à la M.A.P.

Ce soir, nous avons beaucoup de mal à nous endormir. A 1h du matin, Françoise me soumet ce qui lui trotte dans la tête : "Cet après-midi, au moment du choix des fleurs, je n'ai pas osé l'évoquer. Mon idée est d'enterrer ta sœur aînée. Pourquoi le cadre, avec la mèche de cheveux de Marinette, n'iraient-ils pas dans le caveau de tes parents ?" Je trouve cette idée géniale de trouver enfin une tombe à ma sœur aînée. Françoise pense à mes parents, et à ma mère en particulier. Moi je pense à Dahlie. Car c'est à la fois enterrer notre sœur, et donner une sépulture à Marinette. Qu'elle soit enfin enterrée, au sens propre et au sens figuré.

Sur le plan symbolique et psychologique, il faut y voir là un fabuleux ménage au sein de notre famille. L'occasion unique de reconsidérer des scénarios de vie ; celui de Dahlie ma "chère sœur de chair", le mien aussi, mais également celui de Maribel car en cascade, tout en découle.

Mes parents ne voulant qu'un seul enfant, si nous existions Dahlie et moi, nous le devions à Marina morte pour ses 5 ans. Vu sous cet angle, nous devrions la remercier.

Naturellement, elle a toujours vécu dans le souvenir de nos parents, avec toute l'idéalisation, les projections et les espoirs qu'ils avaient fondés sur elle, avant sa mort et après sa mort. Nous étions devenus avec Dahlie - sans nous le dire vraiment, mais les non-dits sont plus éloquents qu'on ne le pense - des objets de réparation, des amours substitutifs, des amours de remplacement.

Cela n'obérait en rien l'amour de nos parents à notre égard. Contraints et forcés, nous avions appris à vivre avec, à composer dans la réalité du passé qui s'imposait à nous. Mais nous étions toujours dans l'Après, à courir, à Faire des Efforts pour gagner notre place, confrontés à une ombre oh combien encombrante, et contre laquelle nous étions impuissants.

A la naissance de ma nièce, *"l'enfant pour mes parents"* - dixit Dahlie - ce prénom de ma nièce vient quelque part se confondre avec celui de ma sœur aînée : Marina, Maribel. Pour Dahlie était-il important (sans qu'elle le sache probablement) que son enfant puisse *"remplacer ou faire revivre"* Marinette dans le coeur de nos parents ?

Pendant que nous évaluons l'opportunité d'enterrer Marina avec Papa, je perçois déjà l'opposition de Maribel à ce projet. Mais comment faire approuver cette idée auprès de Jérôme en premier, puis de Dahlie ?

L'hommage à Papa

Samedi 18 juillet

Je me lève de bonne heure. C'est le jour de cet autre départ sans retour. Je "mûris" le texte avant l'introduction des deux extraits musicaux lors les obsèques. Mon côté perfectionniste se donne à fond, il m'interdit de rédiger ce texte que je veux connaître par coeur. J'ai tout en tête, les mots je les tiens, car je les sens en moi.

Cet hommage à Papa, je le veux très court, mais oh combien symbolique. A la fois réunir Papa et Maman pour leur soixante troisième anniversaire de mariage, et saluer la mémoire "del companero anarquista" *(du camarade anarchiste)*. Mais je ne veux, ni rentrer dans le syndicalisme, ni m'approprier "sus ideas" *(ses idées).* Pour sa passion de toute une vie de militant, je veux simplement rendre un hommage respectueux au père et au grand-père. Mais je me veux, aussi, extérieur à sa passion idéologique. La lui reconnaître certes - comme par exemple la mienne en psychanalyse - mais en aucun cas laisser croire que je la récupère.

Comme tous les samedis matins, je fais mon marché à Colombes. Mais aujourd'hui, j'ai particulièrement besoin de réconfort, de mains tendues. A Michel le boucher, ainsi qu'à Raymond le poissonnier, j'ai besoin de leur dire que cet après-midi j'enterre Papa. J'en parle à Bernard, le bouquiniste, et à mon amie Dominique. Je ne cherche pas leur compassion. Juste prendre un peu de leur chaleur que je sais acquise, amicale, sincère, pudique. Sur le retour, en voiture, je pleure. Je lâche ce trop plein au niveau du plexus (solaire, symbole du père) qui enserre ma douleur. En rentrant à la maison, je pleure encore. Mes larmes libèrent un barrage qui se voulait être fort. Donnant une forme de liberté permissive à mon âme, le flot me délivre et me rend presque euphorique. Comme je l'avais souhaité, je me sens maintenant serein pour accompagner Papa.

A 10h, nous déposons pour la journée Xavier chez sa Nounou. Comme convenu, nous allons à la M.A.P. chercher le portrait de Marinette. Juliette nous accompagne. Dans la voiture, sur le parking, je reste auprès d'elle, pendant que Françoise monte seule dans la chambre. Chapeau Françoise ! Papa qui disait de toi avec fierté et reconnaissance au personnel de l'hôpital, il y a quelques jours : "Vous savez, c'est ma belle fille qui me lave le linge". J'ai failli écrire *"ma fille"* car je n'ai aucun doute là dessus. Pour Papa, sa belle fille a depuis longtemps représenté quelque part sa propre fille, pour compenser son manque de Dahlie, qu'il voit très peu. Pour tenter de dépasser son mal être existentiel, Dahlie avait éprouvé le besoin de mettre de la distance entre elle et nos parents, ainsi qu'avec son "petit frère", elle ne m'a jamais vu grandir.

Le cadre de Marinette sous le bras, Françoise revient, heureuse et fière d'être allée dans la chambre de Papa. Cette démarche l'aide-t-elle à faire le deuil de son propre père, décédé il y a 28 ans ? Car cette souffrance fortement refoulée la prive - toujours et encore, de pouvoir parler de leur grand-père maternel à nos enfants.

A 10h30, rendez-vous aux Pompes Funèbres pour rejoindre Jérôme, Dahlie et Maribel, au salon Chopin, comme pour Maman. Le cadre de Marinette est resté dans la malle de la voiture, car dans mon idée, il sera déposé dans le caveau. Je pourrai en parler tranquillement après la mise en bière.

Papa est tout beau dans ce salon funéraire. En soulevant le linceul couleur champagne, je regarde comment il est habillé. C'est bien. Ils lui ont mis son costume gris Prince de Galles, sa chemise, sa cravate, ses chaussures noires : ça va, il est élégant et très chic pour aller rejoindre Maman. J'ai besoin de lui parler. Lui dire justement qu'il va aller la rejoindre, même s'il le sait déjà. Et que je suis très fier de lui pour tout ce qu'il nous a appris, tout ce qu'il a mis en œuvre pour nous permettre de réussir nos vies.

Ces dix dernières années, nous avions réussi à écouter nos pensées. Nos échanges étaient empreints de tendresse, de reconnaissance et de respect pour ce que nous étions devenus l'un l'autre, chacun de son côté. Lui dans sa passion libertaire, moi dans la psy profonde branchée sur des énergies de l'inconscient collectif, dont le symbolisme ouvrait toutes grandes les portes de la spiritualité. Sur ma vision de la Vie après la Vie, il m'écoutait sans me contredire. Parfois je me disais : "T'es un peu gonflé d'aller si loin". Dans nos têtes à tête, nous nous entretenions ainsi, quand il nous rendait visite avec ma mère juste une paire d'heures certains dimanches après-midi.

Aujourd'hui, j'ai plaisir à prolonger cette complicité intime devenue la nôtre.

Devant Papa, j'expose à Jérôme l'idée de Françoise, que Marinette puisse avoir une sépulture pour être enfin enterrée : "Comment d'après toi, Dahlie prendrait-elle la chose ?" Je le vois réfléchir quelques secondes et je crois qu'il en mesure toute la portée psychologique.

A l'extérieur du salon, nous nous dirigeons vers ma sœur. Il y a Françoise, Dahlie, Maribel et Juliette. A pattes de velours Jérôme avance l'idée. Voyant Dahlie adhérer, je renforce doucement. Comme prévu, Maribel résiste. Elle fond en larmes. Défensive, elle tente de s'opposer à quelque chose de lourd qui apparemment l'affecte. Pourquoi invoque-t-elle Fordell, le cousin artiste peintre qui a composé et colorisé la photo agrandie dans le cadre ? Mais c'est à ma soeur Dahlie que je m'adresse. Et elle acquiesce. Mieux, pour qu'il ne s'altère pas, Jérôme et Dahlie jugent opportun de mettre le cadre dans le cercueil de mon père. Je tiens à le faire avec Dahlie tous les deux seuls.

Alors, tout content, je pars le chercher dans la malle de la voiture. Puis, de part et d'autre du cercueil, chacun tenant le cadre avec la mèche collée au dos, nous le déposons ensemble sur la poitrine de Papa. Tendrement, je prends Dalhie par les épaules. Je lui parle de l'impact psychologique que je vois dans cet acte. Et là, au pied du cercueil, un "élastique" (un souvenir) lui revient en mémoire. Il émerge de très loin. Suspendu à ses lèvres, je retiens mon souffle. Dahlie entend à nouveau ma mère en colère, disant à Mémé, la propriétaire de la villa chez qui nous habitions : "J'ai eu trois enfants. L'aînée était très mignonne, un ange. Le petit, vous le savez… Mais elle, elle me fait les bêtises pour les trois ! " Elle fait état d'un souvenir où elle a cinq ans. Elle joue dans le jardin, en sautant du haut de la comporte remplie d'eau sur le sol. Le 6 juin est la date anniversaire de la naissance de Marina, et également le jour où elle a été hospitalisée.

Tout en me racontant, Dahlie respire profondément. Exhalant un grand soupir de soulagement, tout son visage s'éclaire. Visiblement, elle se libère d'un ancrage enraciné au fin fond d'elle-même. Quelque chose de profondément lourd, de tellement difficile à porter ! De toute évidence, il est clair que toute sa vie durant, ce poids l'a faite se cogner contre un mur morbide. En dépit de tous ses efforts pour survivre, elle était emmurée, emprisonnée. Saisi par

la magie de l'instant, j'assiste à La Révélation subite d'une prise de conscience, du comment je compose, de toujours jusqu'à ce jour, avec ma propre existence. A ce moment précis, nous commençons à identifier l'un l'autre, un Esprit angélique oh combien envahissant et traumatisant. Depuis toujours, sans le savoir, une Ombre nous a mené la vie dure : le Fantôme de notre sœur aînée. Mais comment apprendre à s'en libérer ? Et surtout, comment ne pas impliquer Papa et Maman dans ce processus, dont ils sont aux antipodes d'imaginer l'impact affectif que cela a eu sur nous ? Comment préserver intact l'amour qu'ils nous ont témoigné, et l'amour que nous leur portons ? Comment composer avec cette prise de conscience dans ces moments critiques, où notre affectivité est fortement ébranlée par leurs départs sans retour ? Les réponses à ces questions viendront plus tard. A chacun de les trouver. Oui, plus tard ! Nous avons, l'un l'autre, toute la Vie pour ça, n'est-ce pas ? Pour que "*naisse"* pas à pas la réalité de ce que nous sommes, dans nos êtres en devenir. Car pour l'heure, Papa est là devant nous, prêt à partir pour un grand voyage. Il emporte sur son cœur Marinette, notre sœur aînée devenue, enfin, une réalité.

Je me sens tout amour dans ce salon Chopin. Après la mise en bière, nous partons nous restaurer à la maison. Mamie, promue chef de clan s'affaire, dresse une table. "C'est une bonne enterrée" me suis-je exclamé. Je voulais dire entrée, et le lapsus est en ces circonstances particulièrement révélateur. Tomate, saucisson, suivie d'une purée, des steaks qui nous bétonnent pour l'après-midi, avec les desserts par-dessus. Et oui, la réalité est bien là aussi, celle qui nous permet d'y trouver nos ressources quotidiennes de vie.

Puis arrivent les derniers préparatifs pour les obsèques. Prendre au passage Gisèle, la voisine de mes parents, qui tient absolument à être des nôtres. Au salon Chopin, les gerbes de fleurs font un joli parterre. Mince ! On s'affole. Il manque le bouquet des petits enfants pour l'Abuelo. Vite ! Le temps presse. Coup de téléphone chez la fleuriste. Un oubli dans la livraison. Jérôme et les petites filles partent en trombe. Je surveille, mine de rien, la montre. Ouf ! Dix minutes après, tout est en ordre. Dans de telles circonstances, il y a des stress dont on se passerait bien volontiers.

En début d'après-midi, il fait particulièrement beau.

Au volant de ma voiture, je fais en sorte de me glisser juste après le fourgon. Je me précipite un peu. Françoise a du mal à comprendre pourquoi je ne laisse pas la place à Dahlie et Jérôme. Plus tard, je tenterai de lui expliquer, mais je sais que cela ne sera pas chose aisée. Pour l'instant, j'agis d'instinct. Je me veux derrière Papa. J'en ressens le besoin. Je revendique un lien dont je suis le seul dépositaire et qui m'appartient. Sentiment étrange, curieux, difficile à définir. Au-delà de la tristesse, je me sens grave, investi dans la mission de l'accompagner jusqu'au bout, solennellement. Pour ce qu'il a été et ce qu'il a fait de son vivant, je lui dois des égards. Tout en conduisant, je me sens relié à Lui. Dans les reflets lumineux, de jolis bouquets de fleurs ornent le fourgon juste devant moi, un ailleurs du passé se re-présente. Comme sur une pellicule, une foule de souvenirs défilent dans ma tête. Belles et colorées, il me semble pouvoir fixer ces gerbes d'images et les graver en moi à tout jamais. Dans cette douce sensation à la fois câline et féminine, tout devient sublime dans le sentiment d'avoir accompli tant de belles choses, ensemble. Je me veux derrière lui pour l'écouter parler de sa voix timbrée dans ses classiques favoris, reconstruisant le monde par sa vision libertaire de l'humanité. Juste pour la dernière fois, je veux jouir égoïstement de cet instant présent qui conduit à l'ultime, et laisse place à la mémoire : celle du cœur, dont maintenant j'en mesure l'importance. Derniers moments, où tout près il vit en moi, en nous, ses enfants et ses proches. Cet être cher et de chair encore, que l'on accompagne une dernière fois dans ces rues et ces allées qui lui sont si familières. Ces derniers instants symbolisent tant d'années passées ensemble, dans les bons moments, comme dans les moins bons. Le suivre une dernière fois, je le vis comme un honneur d'être à cette place, lui qui a guidé mes premiers pas.

Tout à coup, un fond de peur me gagne : saurais-je être à "*ma place",* à la hauteur de ce que j'ai fortement désiré pour Lui, quand je lui dirai Adieu ? J'ai besoin d'être rassuré. Doucement, je m'entends demander à Françoise :

- Pourrais-je te prendre la main pendant l'hommage que je Lui rendrai ?
- Mais oui, bien sûr.

Je me sens retrouver de la force et du courage.

Au cimetière, les collègues sont là. Ils sont ma deuxième famille, et naturellement je me dirige vers eux : Claudette, Jean-Jacques, Mado, Marcel et Gérard. J'embrasse mes amis.

Sabor, le responsable du syndicat espagnol où mon père a milité depuis l'âge de 15 ans, me demande s'il peut s'exprimer publiquement : "Oui, oui, tu commences, et je terminerai."

Quand le fourgon arrive, j'ai besoin d'être actif. Je donne des consignes pour installer les tréteaux, la bière, le lecteur de cassettes. Dans son discours, Sabor est éloquent, ça sonne juste : affectif, sensible, respectueux. Ça me touche au plus profond, et je lui en suis sincèrement reconnaissant. Après son intervention, je prends Françoise par la main. Quand je la serre fortement, mon bras droit tremble. Comme pour Maman, je m'approche du cercueil du côté de la tête de Papa. Rassemblant tous mes esprits, j'engage les mots du cœur, de l'âme, et de l'adieu.

"Le 20 juillet 1935, un an approximativement, jour pour jour, avant le déclenchement de la guerre d'Espagne, Francisco SERRATS, boulanger à Barcelone, épousait Antonia RIERA, tisseuse dans le travail de la soie.

Dans deux jours, le 20 juillet, Papa et Maman, l'Abuelo et la Yaya, vont pouvoir par la force des choses de la vie, se retrouver à titre posthume pour célébrer, en quelque sorte, leur 63ème anniversaire de mariage, comme il semblait que Papa le souhaitait.

Au-delà de l'amour filial, nous voulons rendre hommage à notre père et à notre grand-père, pour le combat qu'il a conduit toute sa vie, dans la lutte contre le fascisme, rendre hommage au militant, à travers les couleurs rouge et noir de l'anarcho-syndicalisme.

Nous vous invitons à vous associer à nous, pour qu'ensemble nous écoutions deux extraits de deux chants de la Révolution espagnole, pour accompagner Papa et l'Abuelo dans son ultime demeure : Hijos del pueblo, y a las Barricadas, merci (Enfants du peuple et aux Barricades)."

Puis j'actionne le lecteur de cassettes. Les chants me font vibrer d'émotion, un grand frisson me parcourt tout le corps. Pour moi, il n'y a pas de doute : ces chants Papa les entend ! Je suis fier de lui, et satisfait d'avoir osé rendre publique sa passion, son combat, dans ce qu'il a toujours été au fond de lui-même. Heureux que sa passion de toute une vie résonne dans nos oreilles, nous pénètre par la force de ses convictions, pour qu'il puisse se vivre à tout jamais dans son départ sans retour. Avec Maman, je n'ai pas éprouvé les mêmes émotions. Depuis ma tendre enfance, Papa m'a offert son modèle : Sois Fort ! Ainsi, ai-je Appris à composer, mais en cet instant précis, au fond de moi, une voix s'élève *:* "Papa je t'aime !" En écoutant la musique, des larmes viennent me soulager. Elles expriment mon amour filial et toute ma reconnaissance envers Lui, pour m'avoir permis d'Être : être ce que je suis, être en devenir. Mes larmes dans l'ultime lui disent tout simplement : "Je t'aime, je t'aime Papa."

Les choses s'enchaînent. Dahlie suit le cercueil, ainsi que Jérôme. Avec Françoise, je les précède. Je ne ressens plus ce besoin, comme tout à l'heure, d'être derrière Lui. Papa ne m'appartient plus.

Quand IL rejoint Maman, Françoise ne peut s'en approcher. C'est trop douloureux pour elle. Jérôme se retire, et je prends doucement Dahlie en pleurs par les épaules. Nous

restons quelques instants devant la tombe, conscients d'être devenus, en moins de trois mois, orphelins de Papa et de Maman. Ainsi va la vie.

Je remercie les copains, les camarades, les amis. Je salue, embrasse, souris, échange, congratule. Nous faisons tour à tour le plein d'amitié, de reconnaissance, dans ce mélange de sentiments où se bousculent la peur, la tristesse et la joie de retrouver des personnes perdues de vue.

Il fait beau et très chaud.

Je retrouve Lydie, ma fiancée de mes dix ans. Son poutou plein de vie et d'amitié, je l'enserre dans mes bras.

J'attends que tout le monde parte. Comme pour Maman, je vais chercher le caméscope. D'ailleurs c'est la même cassette. Je les veux tous les deux ensemble, sur la même pellicule. Pour que les chants s'enregistrent, je repasse la musique. Je filme la tombe, les fleurs - surtout les gerbes rouges et noires aux couleurs de l'anarcho-syndicalisme, et le bouquet des petits enfants pour l'Abuelo. Je veux garder tout ça ! Pour Xavier, que nous avons protégé de ces deux cérémonies ? Pour plus tard ? Honnêtement, je ne sais pas. Si, je sais, parce que c'est moi qui en ai besoin. J'ai besoin de garder des traces de l'accompli, de marquer une finitude. D'emporter, comme des reliques, les derniers instants de ces départs sans retour. Un acte symbolique, qui va m'aider tout simplement à faire le deuil de deux êtres chers, pour mieux vivre *"sans et avec"* dans la mémoire du cœur.

Toujours au cimetière, nous expliquons à nos cousins Jo et Mélodie notre geste symbolique d'avoir aussi enterré Marinette. Mélodie, qui l'a connue, nous conforte positivement : "Vous avez bien fait."

En rentrant à la maison, nous récupérons Xavier chez sa nourrice. Brièvement, je lui raconte. Comme pour sa Yaya, le film les garde en mémoire.

En fin d'après-midi, pour boucler le départ de Papa, je me charge de liquider le courrier : caisses de retraite, notaire, mutuelle, l'Espagne.

En vacances à Piraillan

Dimanche 19 juillet

Nous voici sur les bords du bassin d'Arcachon. Bien installés dans une cabane de pêcheurs, Juliette y a contribué efficacement.

Françoise nous rejoindra plus tard.

La veille, j'ai rasé mon crâne. Depuis 30 ans, je souhaitais le faire. L'Abuelo, non – Papa, l'a fait dans sa jeunesse. Après les obsèques, je me suis identifié à lui.

Mardi 21 juillet

L'hommage rendu à Papa me poursuit. Les chants et le texte se re-présentent en rêves. Je me réveille très agité.

Rêve.

"Je rêve de Claudia ma petite amie d'enfance, puis je fais un cauchemar où je suis l'esclave d'un grand prince arabe sévère, persécuteur. Je suis son prisonnier ; il a tous les droits sur moi et sur notre groupe. Il nous fait téléphoner pour vendre des produits. Plus nous en vendons, plus nous pouvons attirer la grâce du prince."

Mon père me disait : *"El hombre tiene que superarse"* (L'homme doit se surpasser). Trois jours après son départ, sa devise me poursuit dans les rêves. Cela fait partie de mon scénario de vie qui se compose des "prescriptions" et des "injonctions" de Papa et Maman, des "modèles" qu'ils m'ont appris, que j'ai acceptés, et qui font partie de ma façon de vivre. C'est comme ça aussi que nos parents continuent à vivre, à vivre en nous et pour longtemps, tant que perdure la vie.

Pour une meilleure compréhension des termes employés, je vous propose les précisions suivantes :

- prescriptions : la personne a été soumise dans sa prime enfance à un certain nombre d'influences contradictoires venant des figures d'autorité qui l'ont élevée (en général père, mère ou substitut). L'influence de l'Etat du Moi Parent du père et de la mère constitue les

"prescriptions". Ce sont des ordres, (*Les drivers* Taibi KAHLER)[1] : Sois Fort, Sois Parfait, Dépêche-toi, Fais Plaisir, Fais des Efforts…

- injonctions : l'influence de l'Etat du Moi de l'Enfant des parents s'appelle "injonctions" faites d'interdictions. Quelques exemples : "N'existe pas", "Ne réussis pas", "Ne pense pas", "N'appartiens pas", "Ne fais pas confiance", " Ne ressens pas"… Ces injonctions sont d'autant plus puissantes qu'elles sont décodées, pour la plupart, dans la première enfance avant 7 ans, et à partir de messages non-verbaux (des non-dits).

- modèles : le parent de même sexe fournit ce qu'on appelle le programme le "modèle" : "Voici comment FAIRE". Information intégrée et modélisée par la personne pour donner satisfaction le plus souvent au parent de sexe opposé.

- scénario ou plan de vie : à partir de ces influences contradictoires (prescriptions, injonctions, modèles) l'enfant prend des décisions (de vie ou de survie), ou élabore des croyances plus ou moins conscientes, qui lui permettront d'intégrer au mieux ces influences, et de se définir existentiellement. Vers l'âge de 7 ans, l'enfant établit un "scénario" ou "plan de vie" intégrant les influences et les décisions qui en découlent (schéma de vie préprogrammé).

Mercredi 22 juillet

Françoise arrive en fin d'après-midi. Dès que Juliette l'entend, elle s'enfuit par la fenêtre de sa chambre. Ce comportement ne ressemble vraiment pas à notre fille. Quel contentieux est-elle en train de régler ?

Vendredi 24 juillet

Les rêves du départ de Papa persistent (écrire un texte pour lui rendre hommage). Cette fois, sans savoir quel est le bon, j'ai deux corrigés sous les yeux. Avec Maman, j'étais dans les affects. Là, soucieux d'être rigoureux, précis, je me situe dans la raison, Je reproduis la même situation de leur vivant : les sentiments Maman, le mental Papa. Mais dans ce rêve, l'intellect se double de sensations émotionnelles. Dans le lit, je tourne et vire. Ce sont les fonctions compensatrices de l'inconscient : lorsque le rationnel prime dans le conscient, l'inconscient compense au niveau des affects. Il agit comme une soupape de sécurité, et inversement.

Me relaxant sur le dos, je me calme.

Samedi 25 juillet

Depuis mercredi, Juliette est dans l'opposition systématique avec sa mère, mais aussi en confrontation avec la loi, les limites : moi. Tout est prétexte pour interpréter, râler, s'opposer. Très vite, le soufflet se dégonfle. Juliette devient agréable et discute en adulte responsable. Mais cela ne dure pas.

Avant le repas de midi, poussé à bout, l'idée d'une gifle magistrale pour l'arrêter me démange les doigts. Le visage tendu pour recevoir Sa gifle, elle me provoque. Lui faisant

[1] Cf. Table des matières Je pense à Pierre et à mon père

remarquer qu'elle se met en échec et nous avec, je récuse ce défi. En pleurant, elle claque la porte de sa chambre. Dans un grand calme apparent et une sacrée dose de patience, je fais mouche.

Je rêve ! Peu de temps après, toujours en pleurs, telle une fusée elle ressort, me demandant la carte téléphonique. Dans cette atmosphère irrespirable, le téléphone devient sa seule planche de salut. Elle invite son frère à la suivre. Xavier sollicite l'avis de Françoise, qui acquiesce.

Il est midi passé, et on ne sait jamais si elle veut manger avec nous ou pas ; je rajoute un plat de plus à table. Xavier revient seul. Ma difficulté première est d'être ferme sur les limites, dans le respect que je suis en droit et en devoir d'exiger. Comment manifester à bon escient mon agacement ? Et quoi faire pour l'amener en douceur à changer de registre pour communiquer d'adulte à adulte ? La deuxième difficulté est de veiller à ce que cela ne dégénère pas avec Françoise. Compte tenu de son tempérament, sa mère fait beaucoup d'efforts pour calmer le jeu, sans succès.

Hier soir au cours de la balade, Juliette lui casse du sucre sur le dos : projections, identifications, rationalisations sont les mécanismes les plus fréquents. L'art est d'écouter, se taire, laisser évacuer sa noirceur, son ombre, son énergie négative. Sa construction œdipienne ou la *"liquidation"* de son œdipe passe-t-elle par-là ? Chez mon premier psychanalyste Rolland, je me souviens des séances où je démolissais mon père. Juliette peut le faire à 19 ans, j'en avais 30. N'est-ce pas une chance pour elle et une excellente opportunité ?

A travers sa révolte, j'observe le travail effectué sur tous les stades de construction de sa personnalité, oral, anal, et maintenant œdipien, avec des manifestations narcissiques de jalousie : *"Je te rentre dedans parce que je te déteste"*. Puis redevient tout sucre tout miel pour se faire pardonner. Cela rappelle la jalousie amoureuse avec toutes ses manifestations projectives, dont la parano (se sentir persécuté), cette *"mini folie"* raisonnante. Dans ce début d'enfer, me voilà à bonne école. Tour à tour père de Juliette et de Xavier, mari et amant de Françoise, le thérapeute apprend sur son propre terrain, celui où il y a le plus de risques car IL est miné de partout. Pour l'avoir expérimenté depuis un an, je sais dans ce domaine qu'il est impossible d'être juge et partie pour les proches. Néanmoins, faire taire le psychologue clinicien thérapeute me coûte. Je sais que les non-dits sont plus ravageurs que les dits. Désormais, je les consigne dans les écrits, le journal intime devient mon seul et unique abri.

Samedi en début de soirée

C'est "hard" avec Juliette. "Très hard" ! Il est pointé sur le carnet de sortie instauré par notre fille (et valable pour tous) : *"Retour Juliette 18h"*.

L'heure tourne : 19, 20, 21. A 22h, en voiture avec Françoise, morts d'inquiétude, nous poussons jusqu'à Claouet, scrutant les lieux où elle pourrait se trouver, sans succès. Elle rentre à 23h30, et nous rejoint dans la chambre. Elle s'est perdue et nous demande si nous étions inquiets. Déconfit et soulagé, je le lui confirme.

Dimanche 26 juillet

Enfin, première nuit sans rêver de morts.

En milieu de matinée, Juliette manifeste ces comportements spécifiques où tous les ingrédients sont là : réactivité, opposition, projections contre sa mère (cible privilégiée). Pourtant, avant son arrivée, elle avait reproduit son modèle par des règlements intérieurs digne d'une fée du logis, remarquables en efficacité : cuisine, ménage, rangements. Tout était

parfait. A ce sujet je l'avais complimentée devant les grands-parents du copain de Xavier, David. Elle les avait accueillis pour un goûter en véritable hôtesse de maison.

Ce jour, elle teste notre degré d'indifférence supposé à son égard. Insolente, tous les prétextes sont bons pour critiquer, juger. Avec Françoise, nous tentons d'analyser ces paradoxes : que faire ? Sommes-nous toujours confrontés à sa crise d'adolescence ? Cette forme de logorrhée excessive cache-t-elle autre chose ? Nous décidons de la laisser parler, sans lui donner de grain à moudre. Pour l'heure, "remontée" à mon encontre, elle boude sur un banc au bord du bassin. Françoise va à sa rencontre et désamorce sa colère.

Pendant tout le repas du soir, très logorrhéique, sa fluidité mentale (une multitude d'idées qui s'enchaînent vite) m'inquiète. J'ai toujours du mal à la cadrer et à l'arrêter. Je sens monter un grand malaise. Après la vaisselle dans le salon, exaspéré, je propose que nous allions nous coucher. Ouf, elle accepte. Dans la chambre, la soupape lâche : culpabilité sur l'Abuelo, la Yaya. Elle ne les reverra plus jamais. Dans l'effondrement, cela prend une tournure dramatique. Françoise la calme, la berce. Je me tiens en retrait. Apaisé, à mon tour, je lui dis bonsoir. Nous ne savons plus quelle attitude avoir.

Tout juste le temps de nous coucher, nous trouvons des lettres de Juliette sous l'oreiller. Elle revient nous voir dans la chambre, s'allonge sur le lit, toujours aussi bavarde. Françoise se propose d'aller dormir avec elle. Après s'être calmée, elle accepte sa mère. La sachant à ses côtés je suis rassuré. Je lis la lettre qui m'est adressée. Une heure après, Françoise revient dans notre chambre. Juliette dort enfin. Mais une très forte angoisse me prend au niveau du plexus. Le nœud cède la place à un tube lisse. Je suis sans défense. J'ai beaucoup de mal à dormir, Françoise aussi. Les lettres nous prennent la tête. Juliette va-elle se reposer, un tout petit peu ? Comment allons-nous la récupérer demain matin ? Dans son hyper tonus et ses insomnies, ferait-elle une fièvre maniaque[1] ? Pris dans cette agitation motrice et verbale sans communication réelle, je n'ose y croire. L'heure et la peur du pire n'invitent pas à poser un quelconque diagnostic redouté, car redoutable.

Les lettres de Juliette

Une lettre est destinée à chacun de nous : Xavier, Françoise, et moi.
Françoise veut savoir ce que Juliette nous a écrit. Je refuse de lui montrer la mienne.

"Bassin d'Arcachon le 26 juillet Papa

Nous avons toujours eu de bonnes relations et je m'en félicite d'avoir pu partager avec toi ce que je partage depuis ma naissance. Nous avons eu peu de sujets de discorde, mais ceux-là sont sans appel étant donné que nous sommes tous un peu têtus dans la famille. Donc je t'écris la même chose mot pour mot que ce que j'ai écrit à Maman.

Si j'ai décidé de quitter la maison, c'est pour plusieurs raisons que vous connaissez déjà et non dans le but de vous punir d'être mes parents. En effet, nous avons fait de moi ce que je suis et je ne prétends pas renier l'éducation que j'ai reçue. Mais il y a un moment pour tout, toi tu as coupé le cordon quand tu l'as jugé nécessaire.

Si j'ai choisi la psychologie, c'est parce que c'est une science humaine et comme tu le sais, je m'intéresse à l'humain en général. Peut-être que je ne suis plus la petite fille sage, ni l'adolescente râleuse, ni la gamine d'il y a six mois : c'est inévitable tout le monde change et

[1] La crise maniaque est caractérisée par une phase d'excitation. C'est une agitation "qui n'arrête pas". Il n'y a pas de limites. La personne essaie d'en faire trop et n'arrive à rien mener à terme. Elle ne mange ni ne dort convenablement et ne prend pas soin d'elle-même.

c'est ce qui est formidable. Je ne me contenterai pas d'une vie "rangée" dans notre ville ou ailleurs ; je veux voir, apprendre et connaître les gens de ce monde. Et si Rose Cochon[1] *a un peu déteint sur moi, je finirai toujours à mon port d'attache : ma famille. J'entends profiter de la vie et je considère qu'il n'est jamais trop tard pour aimer et pour pardonner.*

Cependant j'ai trouvé que tu avais changé de comportement envers moi. Tu protèges Maman en ce moment et je le ressens dans notre relation. Mais ce que j'ai du mal à accepter c'est ton attitude fermée de patachon. Tu dis incarner la loi, mais ta famille n'est pas un fief, ce n'est pas parce que tu as maintenant les "responsabilités" - avec Tati comme celles de l'Abuelo - que tu dois te comporter en despote. Ceci dit, Xavier a besoin effectivement d'un sérieux cadrage (étant donné les libertés qu'il se donne chez la nourrice et c'est la sœur baby-sitter qui parle) et je comprends que tu resserres de mon côté aussi pour montrer le bon chemin. Mais n'oublie pas que nous n'avons pas le même âge ! Tu prends très souvent les choses que je dis pour de la provocation alors que c'est simplement l'art de la rhétorique ! (cf. Platon "Le Gorgias"). Mais le plus important c'est que pour moi ta fille, tu es et tu resteras mon père que j'admire en silence.

Ta fille qui t'aime malgré tout
Juliette."

[1] Un conte de sa petite enfance

Une arche dans la tempête[1]

Lundi 27 juillet

Juliette a bien dormi jusqu'à 9h. Elle vient dans notre chambre nous dire bonjour.

Sur la terrasse, je prépare le petit déjeuner. Elle échange avec sa mère. Son débit logorrhéique réapparaît, puis peu à peu se calme.

Le test ce sera à midi. Nous sommes invités chez nos amis Liliane et Robert.

A la moitié du repas, elle est dans la *"norme"* des échanges. Jusque-là en vigilance, je réussis à me détendre. Le déjeuner chez nos amis est un vrai grand moment de bonheur. Le bassin face à nous, l'eau au pied de la terrasse, je respire enfin : une arche dans la tempête. Le repas est délicieux : huîtres, pintade, pommes de terre au four, haricots verts oignons mijotés, fromage, glace vanille sorbet fraise enrobée de chocolat chaud, le tout accompagné de vins excellents. Liliane et Robert nous ont choyés. Plein d'amour à revendre, ils sont adorables. Ils ont compris notre souffrance. Dans cette chaleur humaine qui les caractérise, ils se montrent discrets. Même si nous nous voyons peu, c'est pour tout cela, entre autre, que nous les aimons. Mais il y a des rencontres qui marquent. Quand je pense à eux, ils font partie des personnes qui me ressourcent. Leur amitié nous est chère. Elle est une arche dans la tempête.

Ce soir, tout semble être rentré un peu dans l'ordre.

Avec Françoise, soucieux, nous sommes en permanence aux aguets, le temps que Juliette puisse se récupérer de cet état d'excitabilité difficile à canaliser. Elle reçoit nos signes positifs de reconnaissance. Avec sincérité, nous la réassurons à travers l'amour que nous éprouvons pour elle. Elle réalise aussi *"sa fuite en avant en quelque sorte"* de ce matin et des jours qui précèdent ; elle en parle sereinement.

Auprès de Liliane sa confidente, nous avons appris l'étonnement de Juliette et sa déception qu'on ne lui soit pas rentrée dedans, quand elle s'est "perdue" samedi soir. Elle s'attendait à dérouiller, alors que nous étions soulagés qu'elle pousse la porte enfin, à 23h30 !

Ce soir, nous envisageons de rentrer à la maison au plus tard vendredi prochain, on ne sait jamais. Après cette frayeur, nous sommes sur des charbons ardents, très perplexes quant à ses comportements.

[1] En référence au livre de Elisabeth GOUDGE L'arche dans la tempête.

"Opération souris",
(sourit)

Mardi 28 juillet

"Opération souris", (sourit) à qui ?

Après un exercice de respiration relaxante, je me lève tout doucement sans bruit, tel une petite souris. Françoise dort. J'entrouvre délicatement la porte de la salle de bain éclairée par le soleil du matin. Pas le temps d'arriver sur la cuvette des toilettes : "Ferme la porte ! " claque Françoise. Je m'exécute. Mon crâne, blanc et lisse comme une bille, se reflète dans le miroir qui salue le "moine Elie", entraperçu dans la glace de la salle de bain.

L'ombre d'Elie a froid. Pour rompre la "glace", il se sourit à lui-même. Et, telle une petite souris, se retire sur la pointe des pieds. Trente secondes après, il ouvre à nouveau la porte. Il faut repasser par la chambre pour sortir des WC. Elie petite souris la referme. Souriant, il récupère au passage quelques affaires : le short, lunettes, chaussettes, et le livre - oui, oui - "Bille en tête" d'Alexandre Jardin : "Ne réveille pas les enfants ! " s'exclame à nouveau Françoise. Petite souris…ferme délicatement la porte de la chambre sans bruit….avance pieds nus…les pantoufles à la main. Au passage, Elie embarque le poste, le journal, le stylo, la veste du survêtement… Je m'arrête, suspendu à un fil, mon Être se sourit dans cette "opération souris" du moine Elie. A pas feutrés, je prends le chemin de la sortie vers le jardin. Je m'installe enfin pour écrire à l'encre bleue sur mon grand cahier, avec mon beau Waterman bleu, offert par Françoise pour notre anniversaire de mariage. Il n'est pas l'original, égaré pendant l'animation d'un stage dans le Gers. Son absence m'avait enlevé sa complicité. En ami fidèle, véritable médiateur affectif, sur la feuille blanche à petits carreaux, il concrétisait avec des mots, cette infinité de maux qui m'habitaient : "Un stylo, c'est fait pour être perdu" m'avait glissé, à l'époque, ma psychanalyste. N'empêche, la perte de cet ami m'avait rendu morose. Françoise en avait trouvé un autre à l'identique. Enfin presque, il n'a pas tout à fait le même bleu. Bien sûr, je m'en accommode, mais il m'arrive d'avoir de temps à autre une pensée pour l'autre.

Ce matin, au fond du jardin, à l'abri en train d'écrire, je me ressource en présence de mon nouvel ami.

Françoise vient de se lever. Après avoir ouvert toute grande la porte de la terrasse, elle s'installe dans la cuisine. J'apprécie cette distance qui nous sépare. Est-ce à quoi j'aspire profondément ? Me retirer doucement…sans bruit… en paix… car je cherche la paix... la mienne… à l'écart des autres. Pour être dans le "souris-toi" toi-même…? A l'image de ce petit animal qui voit tout... furète… se retire délicatement... vit à l'intérieur… voilà ma retraite qui

pointe son nez. A quand le monastère, dans cette envie d'être austère… de respirer le temps… suspendu au souffle qui rythme le futur, le passé, le présent, tel le "moine Elie" dans son opération souris (sourit) ?

Je rentre prendre mon petit déjeuner. Françoise s'affaire dans la cuisine. Habités par la même inquiétude concernant l'état de santé de Juliette, surgit dans notre esprit : "Et si nous rentrions à la maison, dès aujourd'hui ?" Impuissants face aux comportements atypiques, nous sommes inquiets. En auto surveillance permanente, nous ne savons plus "*comment faire*" pour ne pas provoquer sa réactivité, son opposition, sur ce que l'on dit, sur ce que l'on fait. Il nous faut à tout prix trouver un moyen de calmer le jeu au plus vite, d'arrêter tout cela. Il y a urgence, Juliette doit retrouver sa psy. Mais comment va-t-elle accepter de quitter ces lieux plus tôt que prévu ? Je prétexte que : "Je ne vais pas bien. Le décès de Papa me pèse. Je me sens perdre les pédales. Je propose de rentrer."

Et contre toute attente, Juliette est soulagée. Dans un cri du cœur, elle me dit : "Moi aussi Papa, je ne me sens pas bien, c'est très bien que nous retournions tous à la maison*"*. Elle donne même son accord pour un rendez-vous avec sa psychanalyste. Le cœur en fête, nous préparons les bagages. Il est clair qu'en arrivant chez nous, tout le monde reprendra ses marques. Et Juliette, enfin consciente de son épuisant état d'excitabilité, va pouvoir être soutenue.

Aux environs de 13h, toute heureuse de rentrer, elle court au téléphone public annoncer à sa tante Dahlie la bonne nouvelle.

Jour après jour, Juliette découvre avec plaisir, sa Tatie. Elle lui téléphone de temps à autre. Le courant passe bien entre elles. Quelques minutes après, Juliette revient toute apeurée, tremblante. Elle a du mal à s'exprimer. Les sanglots étouffent sa voix. Son oncle Jérôme, complètement affolé au bout du fil, lui signifie sa non disponibilité, et pour cause : le SAMU est au même instant chez eux…, tentant de réanimer en urgence ma sœur Dahlie…, qui en cette matinée du mardi 28 juillet…, trois mois jours pour jours après le décès de Maman..., a choisi de mettre fin à ses jours…

Ce que j'écrivais ce matin dans mon journal intime me revient en mémoire. *"Opération souris" "sourit" ...Est-ce à quoi j'aspire profondément ? Me retirer doucement…sans bruit… en paix… car je cherche la paix…. la mienne… à l'écart des autres…. pour être dans le "souris-toi", toi-même…"*

Je suis profondément troublé, tant les choses de la vie s'habillent incidemment de paradoxes. A peu près dans le même temps, à trois cent kilomètres de là, dans le même instant présent, ma sœur se retire sur la pointe des pieds, sans bruit, cherchant probablement cette paix, à l'écart des autres.... "Qui" sait, pour tenter de se sourire, enfin, à elle-même ?

Peu loquaces, cet événement nous laisse sans voix. Nous tournons le dos au Bassin. Les deux voitures se suivent : Xavier avec sa mère, Juliette dans la mienne. Attristés, peinés, à l'affût des réactions de Juliette, nous faisons de notre mieux pour cacher notre anxiété et notre malaise. Choquée par cette nouvelle particulièrement violente prise de plein fouet, atone, épuisée, comme nous tous, elle est quelque part suspendue à une foule de questions sans réponses.

Jérôme a dit : "C'est grave, elle a pris une dose massive de médicaments". Alors, quelles sont les chances pour que Dahlie s'en sorte ? Pourquoi maintenant, tout juste dix jours après avoir enterré Papa ? Pourquoi *"nous"* fait-elle ça aujourd'hui, alors que "*nous"* devions tous, *"nous"* retrouver, *"nous nous"* l'étions promis après les obsèques de notre père à même le cimetière pour le retour des vacances ?

Ce matin, dans *"Opération souris – sourit",* j'étais bien loin de me douter de cette avalanche d'épreuves qui nous attendaient. Apprendre le départ volontaire de Dahlie, juste avant notre retour. Composer avec Xavier, et Juliette …complètement affolée...

A la déstabilisation de Juliette se rajoute maintenant le désespoir face à la tentative de suicide de Dahlie. Sur l'autoroute, nous effectuons des arrêts fréquents, comme si nous voulions retarder notre retour, par la crainte du pire.

Mardi en fin d'après-midi.

Dans l'adversité qui s'acharne, nous nous rendons chez Jérôme et Maribel pour les soutenir, et nous épauler les uns les autres. Besoin vital de nous resserrer en combat d'arrière-garde, pour tenter de préserver ce mini clan familial, qui part dans tous les sens. Au-delà de la tristesse, la peur se lit sur nos visages tétanisés où le froid se glace. Car face à cette nouvelle angoisse de la mort qui plane, toujours et encore cette lourde question récurrente : pourquoi a-t-elle fait ça, maintenant ? Alors que pleins de projets étaient impulsés dès la fin des obsèques de Papa, à même le cimetière, par Dahlie elle-même ; tel leur prochain départ en vacances et les sorties restaurant avec nous, tous ensemble pour Vivre, Vivre enfin.

C'est à n'y plus rien comprendre.

Hélas, Dahlie a "*bien préparé son coup"*. Elle n'en est pas à sa première tentative. Depuis pratiquement vingt ans, Dahlie est suivie - ou plutôt se confie - auprès d'un psychiatre, le docteur D.

Enseignante brillante au collège et au lycée, elle se donne avec sérieux et application pour honorer sa mission, sans compter les heures, ni le surmenage qui va avec. Elle fait partie de ces profs qui ont l'amour de leur métier. Dahlie toujours disponible pour ses élèves, qui le lui rendent bien. Ils travaillent dans une bonne ambiance relationnelle. Elle sait être à leur écoute, et ils n'hésitent pas à lui confier leurs difficultés de leur jeune vie d'adolescents. Son travail lui plaît. Elle se donne à fond, au prix même de sa santé, dont quelque part elle n'a cure. Sauf quand au bout du rouleau, elle doit se reposer par la force des choses. Depuis quelque temps, elle a jeté l'éponge sur son métier d'enseignante pour bénéficier d'une mise à la retraite anticipée. Elle a retrouvé un statut qui ma foi semble la satisfaire, avec des rythmes nouveaux. Dahlie, soulagée, n'a plus à préparer ses cours lorsque les programmes changent. Elle est libérée aussi de la correction des copies, ces devoirs qui l'absorbaient tant. A ses côtés, Maribel sa fille la gratifie dans ses études. Elève brillante, un an d'avance, elle rafle les prix et les bonnes places des concours à l'école ou au lycée. Elle prépare pour septembre la soutenance de son mémoire de DEA (Diplôme d'Etudes Appliquées).

Les départs sans retour de Maman et Papa viennent bousculer les affects de Dahlie. Certes, comme nous tous, mais plus fortement pour elle, sans que l'on s'en aperçoive. Pourtant, la semaine dernière, une phrase lancée à la cantonade intrigue Jérôme et Maribel : "Je croyais que mes problèmes venaient des parents. Maintenant qu'ils ne sont plus là, je réalise que le problème, c'est moi." Puis hier au soir, une perception difficile à définir inquiète mon beau-frère et ma nièce. Quand on côtoie des êtres chers depuis de nombreuses années, il y a des choses qui se sentent, au-delà de ce qui peut être dit, et de ce qui peut être fait. Tout semble normal, en apparence, mais il est des situations où cette apparence devient trompeuse. Hier hélas, sentant que Dahlie leur cache quelque chose, Jérôme et Maribel cherchent à la faire parler. Par leur insistance, elle avoue s'être constituée un stock de médicaments - au cas où, par peur d'en manquer, elle en aurait besoin. Pour de fil en aiguille lui faire avouer - au cas où se présenterait le goût de ne plus vivre. Stupéfaits ! Sans qu'ils ne s'en rendent compte, ils apprennent ainsi, que cette *réserve*, elle l'avait constituée depuis Noël. Poussée dans ses retranchements, Dahlie cède. Elle leur remet "*sa"* provision pharmaceutique. Mais ils sont

bien loin de se douter qu'elle en avait constitué une autre, et que malheureusement l'absorption de cette dernière risquait de lui être fatale.

Dalhie en réanimation est maintenue en vie.

Ce soir, atterrés, en échec, impuissants dans ce mélange de tristesse, de colère, de peur, de fatalisme, nous sombrons dans l'horreur.

A quel "sein" se vouer ?"

Mercredi 29 juillet

A 13h, Juliette rencontre M..., psychiatre. Sa psychothérapeute, absente donne les coordonnées de ce médecin en cas d'urgence, sur son répondeur téléphonique. Le matin, je réussis à le joindre au téléphone, pour lui brosser rapidement les difficultés que nous rencontrons. Françoise est en double écoute : "Tu as été bref, mais efficace dans les informations que tu lui as données". Notre souci majeur est qu'il prenne rapidement la mesure des problèmes, pour aider Juliette dans cet épisode douloureux. Voire même, qu'il la soutienne avec un traitement de confort, s'il le juge opportun.

J'attends dans la voiture, l'entretien dure 1h20. Juliette est enchantée par sa qualité d'écoute : elle lui fait confiance. Elle exprime le désir de faire un travail thérapeutique avec lui. Il ne lui prescrit aucun traitement.

Jeudi 30 juillet

Juliette prend l'initiative de lui téléphoner pour un soutien médicamenteux : elle ne peut pas dormir. Elle est en hyper activité. Il lui accorde un rendez-vous pour demain 11 heures.

Vendredi 31 juillet

Hélas, nous ne réussissons plus à contenir Juliette, qui nous échappe. Nous n'avons aucune prise sur elle, ni par les sentiments, encore moins par la raison. Ce matin, de bonne heure Juliette est partie précipitamment. Nous ne savons où. Tant son excitabilité est grande, nous la sentons se mettre en danger. Elle a son rendez-vous chez le psychiatre.

Pour la préparer petit à petit à l'inéluctable, je l'attends au pied de l'immeuble. Avant la consultation, je tiens à lui dire que dans les jours qui viennent, sa tante va très probablement être "*débranchée"*. Mon souhait est qu'éventuellement elle puisse confronter cela auprès du psy ; qu'il la prépare à cette dure réalité, d'envisager un autre départ. J'arrive à intercepter Juliette. Et là, contre toute attente, j'apprends qu'elle vient de voir sa tante en réanimation aux soins intensifs de l'hôpital. Et j'ai beau lui expliquer, elle est persuadée du contraire. Elle va pouvoir la sauver, car Elle lui a parlé à sa Tati Dahlie. Tati dort. Elle l'a touchée, caressée,

embrassée. Avec tout ce qu'Elle lui a dit, Tati ne peut que s'en sortir et Elle le sait. Dans ce déni, Juliette m'apostrophe : "Tu racontes n'importe quoi. Toi, tu n'y comprends rien !" Et me tournant le dos, elle s'engouffre furieuse dans l'ascenseur pour se rendre à l'étage chez le psy.

Je ne suis pas médecin, mais je reste surpris que M..., médecin psychiatre, ne soit pas plus ferme dans le soutien médicamenteux laissé "*à la carte",* à Juliette. Par ailleurs, il s'en va en congé le soir même. Nous sommes catastrophés ; nous avions fondé tous nos espoirs sur lui. Nous avons le sentiment amer, qu'en plus, ce médecin nous lâche, alors que Juliette a une entière confiance en lui.

Dans la nuit de *vendredi à samedi,* Juliette ne dort pratiquement pas. Il y a des orages. Au petit matin à 5h45, elle déboule dans notre chambre pour nous signifier que : "Abuelo là haut… gronde ! ! !" Pour moi, c'est la panique. J'entends sa dérive, je ressens sa crise. Cela me renvoie des années en arrière dans mes souffrances dépressives. Ma fille est en danger, ma fille plonge, je la perds au fond d'un abîme. Françoise à mes côtés est tout aussi apeurée. Le dialogue n'est plus possible, entre nous, Juliette et les parents. Dois-je appeler le Samu ? Mieux : Isabelle… notre amie psychiatre pas loin de chez nous…, chez qui Juliette fait du baby-sitting…, que j'appelle dans le quart d'heure, …. qui vient dans la minute, … qui calme Juliette, … qui accepte le traitement.

On respire, on souffle un tout petit peu.

Samedi 1er août

Au petit déjeuner, Patrice et Mathilde téléphonent. Ils viennent aux nouvelles.

Pour l'état civil, Patrice mon cousin pédiatre, et Mathilde sa femme, sont les parrains de nos enfants. On leur explique. Ils nous proposent de prendre totalement en charge Juliette en plus de leurs trois jeunes enfants. En début de matinée, je leur amène leur filleule. Vidés, liquéfiés, au bout du rouleau, ils nous soulagent. Ballottés entre… Juliette…Dahlie …Dahlie ….Juliette …?, c'est un Grand Merci pour cette arche dans la tempête. Car, on ne sait plus à quel *sein* se vouer. Je pense fortement à mon père et à ma mère. Ils ne sont plus là pour voir tout ça, tant mieux. Mais il serait tellement agréable de boire *le bon petit lait* - de leur chaude Présence, disparue à jamais.

Heureusement qu'hier matin, Françoise a éloigné Xavier en l'amenant chez Mamie. Devant tous ces événements, où nous flottons dans une irréalité la plus totale, le souci est de le protéger le plus loin possible.

Jour après jours, en déséquilibre permanent, nous tanguons sur le diagnostic de Dalhie. Va-t-elle vivre ou décéder ? D'espoirs en désespoirs, il nous faut attendre que le protocole des dispositions légales puisse se terminer…. pour agir…. "*boucler"* en quelque sorte. Mais les toxines ne sont pas définitivement rejetées par son corps… la réanimation doit continuer…. pour procéder à deux électro-encéphalogrammes plats en 24h. C'est dantesque ! Tous les jours, nous continuons à lui rendre visite. Tour à tour nous lui parlons, l'embrassons. Seul un arrêt cardiaque pourrait arrêter ces dispositions légales.

Attendre…gérer l'attente… et les affects qui s'entassent. Malgré moi, défilent les atermoiements de cette patate chaude… Où va-t-elle ? Qui brûle-t-elle ? Où s'installe-t-elle ?

Qui déprime à la place de qui ?

Dimanche 2 août

Prisonnier d'une histoire

Je sens que si ça continue, je vais sombrer. Le rêve de cette nuit, il faut absolument que je le travaille. Il me fait toucher en moi la nausée, un retour sur mon passé que j'avais enfoui par en dessous, dans les fondations de "ma" maison. J'avais bien bétonné et pourtant, il y a de sérieuses fissures. J'ai peur. Ça risque de s'écrouler sous moi. Je me sens intuitivement descendre, aspiré par le bas.

Rêve

- "Premier temps : je dois retrouver Alba, mon ex fiancée. Elle m'attend, je dois l'épouser, comme si je n'avais pas d'autre choix…c'est comme ça…. elle a son âge actuel…et elle ne me plaît pas…j'ai pas d'attirance particulière…mais dicté par les valeurs ou sentiments appris, je dois aller vers elle, elle m'attend.

- Deuxième temps : la fête du 19 juillet, commémoration de la Révolution espagnole. Cette année, il y a la présence d'une grande chaîne de télévision. Il faut se taire, surtout pas faire de bruit, on enregistre. Je ne trouve pas "ma" place….je prends la veste pliée d'un compañero (camarade) *sur les bras….Je bats en retraite et me retrouve dehors….où l'on mange de la paella. Je veux en manger, il n'y en a plus…*

- Troisième temps : je suis sur mon lieu de travail. Je bosse sur l'ordinateur….Dois-je aller rejoindre Alba ? Alors que je n'en ai pas tellement envie. J'attends ! Cette attente m'est pénible ! Puis je suis embarqué dans la célébration du 19 juillet…"

A moitié éveillé, j'ai la migraine. Je reprends les séquences du rêve. Je me trouve confronté à des associations d'idées, des flashes, des souvenirs, le sentiment désagréable d'une descente en moi, et je peux perdre pied.

"Mon ex fiancée Alba. Elle m'attend, je dois l'épouser."

Lors de mon mariage avec Françoise, je me revois somnambule. Moi, le complexé qui sortait tout juste d'une dépression, comment pouvait-on me marier après cette traversée ? C'était à la fois trop beau et irréaliste, d'où mon état second pendant cette union. Et notre "voyage" de noce en montagne dans cette maison en bord de lac. Je n'ai pas une grande

appétence à faire l'amour. Me sentais-je vraiment concerné ? Pendant cette quinzaine "just married", Dahlie et Jérôme étaient venus nous visiter un jour ou deux. Puis ça a été le tour de ma mère, aussi. Cet épisode enfoui, revisité, me conduit-il dans un puits de nausée qui émerge (ai, mère, je) ? Mon rêve remet-il en scène cette réalité projetée sur Alba ?

*"La fête du 19 juillet commémoration de la révolution espagnole".*J'ai pris *"une veste" sur mon bras* au sens propre et au sens figuré. Prendre une veste au bal à mon époque, c'était essuyer le refus de danser par une fille. Je ne suis pas à ma place dans ce 19 juillet. Ce n'est pas mon vrai moi, j'ai appris à y être.

Je rencontre au fond de mon inconscient un interdit puissant - le "N'appartiens pas" (à un groupe quelconque) - dictat de mon père. Alors qu'il m'attache à la guerre d'Espagne, à ses idées, à son groupe, le seul qu'il me soit permis d'appartenir.

Le 19 juillet, où malgré moi je résiste en prenant des *vestes* à tour de bras (des frustrations), cristallise-t-il cela ?

"La révolution espagnole - présence d'une grande chaîne de télévision"

A la télé, au cinéma, je n'aime pas trop les scènes de violence. A la maternelle j'avais été traumatisé par un film sur la seconde guerre mondiale. Alors que mes camarades trépignaient de joie et applaudissaient, je me revois complètement affolé, terrorisé, envahi par des bouffées de nausée.

Enfant, il m'était interdit de jouer à la guerre. Je me faisais rabrouer par ma mère, quand elle me voyait coiffé du calot de sergent de mon père. En véritable héros, il la jouait et la rejouait sa guerre. Mon père en parlait tout le temps.

La patate chaude

Alors qu'elle sortait de chez sa psy il y a quelques mois, Juliette m'avait interpellé : "Papa, je viens de réaliser à ma 3ème séance de psychanalyse que je fais une dépression à la place de Maman". En écoutant Juliette, le ciel m'était tombé sur la tête, non pas pour m'écraser, mais pour m'ouvrir les yeux.

Toute mon histoire personnelle, mes dépressions, dont la première au début de mes fiançailles, pouvaient-elles trouver un embryon d'explication ? L'incroyable qui pourrait être vrai. A la fois émoustillé, mais oh combien circonspect, tant je m'étais senti abasourdi par cette nouvelle approche de nos difficultés, j'avais écrit mercredi 26 novembre : *"Je suis plus que jamais persuadé d'avoir épousé le modèle de mon père : quête d'identité et peur d'être abandonné. De m'être "volontairement" jeté dans la gueule du loup en tombant amoureux d'elle, Françoise ! D'où cette grande, très grande colère qui sourd en moi. Je prends conscience que ma dépression n'a été que l'expression de cette révolte ou opposition, retournée contre moi. Je fulmine quand je me dis que pendant 27 ans, Françoise, inconsciemment, s'est repue de "ma" maladie pour "m'asservir", fuir ses propres problèmes. J'ai accepté de subir tout ça !"*

Depuis le temps que je tournais autour des difficultés suivantes : tout d'abord celles de Juliette, sans avoir une piste de compréhension "objective", sur ce qui se passait en elle ; puis celles que j'ai connues sur le plan de la clinique psy ; enfin, celles rejouées au quotidien, rencontrées avec les proches, la famille, et en particulier avec Françoise.

Sans y prêter attention, j'avais entendu parler d'une certaine "*patate chaude"*, ne sachant pas vraiment ce que les analystes transactionnels définissaient dans ce mot un peu barbare "patate" : "T'es une patate !" était une insulte au collège.

Ainsi, petit à petit, je commence à mettre en "maux" *"la patate chaude"*. Mon histoire personnelle revue, redéfinissant le passé, osant le défier au sein même de la famille - passé réactualisé par les événements présents. Avec d'autres mots pour expliquer les maux, nos souffrances, nos incompréhensions, dans ces pièces de théâtre dramatiques, où chacun tient brillamment l'affiche : jeux psychologiques de Persécuteur, de Sauveur, de Victime. Rôles prédéterminés dans des scénarios répétitifs, qui sonnent le glas d'un certain fatalisme.

La veille, j'avais tenté d'expliquer à ma cousine Mathilde la transmission des problématiques au sein des familles. Je lui avais fait l'hypothèse suivante. Tomber amoureux du modèle du parent de même sexe - *c'est mon cas* - serait épouser, par la même occasion, des traumatismes semblables tapis dans l'ombre. Dans un cercle familial, on pourrait véhiculer, transmettre et entretenir une *"patate chaude",* que l'on se refilerait les uns les autres, ou de génération en génération. Tant cela paraît à la fois simpliste et absurde, j'ai du être pris par Mathilde pour un extra terrestre. Comment imaginer que dans la force et la beauté de l'amour, il puisse y avoir cela ?

Mais, telle la marée montante que personne ne peut contenir, remontent par bouffées du fin fond de mon Être, des images concrètes du passé. Surgissent par vagues, des mélanges de sueurs froides, des sensations de nausées, des peurs, des angoisses. Manifestations qui demandent simplement que les choses reprennent leur vraie place, pour que chacun retrouve enfin SA place.

Le conflit Père, Fils

En repensant à la déstabilisation de Juliette, je réalise avoir probablement accepté dans ma structuration de personnalité - outre le *"N'appartiens pas",* un autre interdit de mon père : *"Ne réussis pas"*. Des faits concrets font surface.

Un exemple. A 13 ans, je participe pour la première fois à un cross country inter collèges appelé le challenge du nombre. Devant une centaine de participants, je gagne la course. Je suis surpris et heureux de ma performance. Le soir à la maison, je suis fier de l'annoncer à mon père. Il ne me croit pas. Malgré toutes mes explications, il ne veut rien entendre. Pourtant je sais qu'il n'apprécie pas les blagues, et je ne suis pas coutumier du fait. Avec obstination il persiste. Je suis complètement déconfit. Le lendemain, le Journal publie les résultats. Mon nom figure à la première place. Dans son orgueil, mon père "*s'approprie"* ce challenge, il en parle à tout va ! Mais j'aurais tant aimé qu'il me croie. Il a volé ma victoire. J'en garde un certain goût amer.

Mon père était champion de course à pied. Combien de fois s'en est-il vanté, louant ses performances en Espagne, ou en France, dans des conditions difficiles au camp de concentration des espagnols réfugiés. Sans entraînement, sous alimenté, il gagnait les courses. Pouvait-il accepter que je le dépasse ? Dur dur, quand le modèle de Papa ou de Maman se voit surpassé, et qu'il résiste. Que craint-il de perdre : son statut, son aura, sa crédibilité ? Cette compétition induit-elle des tensions, des angoisses, des conflits psychiques internes à l'individu ? Se retrouve-t-elle dans les disputes homériques venant pigmenter la réalité quotidienne ?

Dans ma quinzième année, une violente dispute nous a opposés. Nous en sommes venus aux mains. Pourtant, dans ce conflit, j'avais raison. Obstiné, il refusait de l'entendre, et je n'avais qu'à quitter la maison. À cet âge-là, démuni, je me suis soumis à un manque de confiance, en lui, en moi. Je l'ai boudé pendant deux mois. Puis je me suis replié dans un "*Je ne sais pas"*. Ainsi, mon père pouvait "savoir" à ma place. En fuyant la réflexion, j'ai relégué ma Pensée dans l'ombre de ma psyché. En contrepartie, grâce à mes Sentiments extravertis (ma fonction dominante), j'ai développé de grandes capacités d'adaptabilité auprès des êtres

et des événements. Ils faisaient bonne alliance avec mon Intuition qui s'affinait de jour en jour.

Mon père dans son modèle existentiel entretenait le message : "Sois Fort mon fils, il ne faut jamais avoir peur de rien dans la vie". Sauf de lui ?

Un comble ! Il a toujours un, voire deux pistolets planqués sous le toit. Il me l'apprend quand j'ai seize ans. Mieux ! Quand il vient s'installer chez nous pour garder la maison, le chien et le chat, il trimbale en permanence son pistolet chargé. Son browning américain masque "la gloire de mon père". Sa peur se cache derrière son arme glissée sous son lit, au cas où il y aurait des voleurs, la nuit. Pire, elle n'a pas de cran de sûreté. La balle peut partir à tout moment. Nous l'apprenons après coup, quand Françoise se débarrasse de l'arme pour honorer la promesse faite à ma mère de ne plus avoir ça chez elle, Papa étant à la M.A.P.

Combien d'années ai-je composé avec ce lourd message contraignant ?

J'ai toujours un peu cette nausée : est-ce d'avoir supporté ou tenté de gérer toutes ces contradictions auxquelles j'ai "choisi" de me soumettre ? Ces oppositions se retrouvent-elles entre Françoise et Juliette ? Sa révolte, son excitabilité : autant ma fille que moi-même, c'est contre le modèle du parent de même sexe que nous réglons de façon préférentielle nos comptes.

J'étouffe, j'ai besoin d'air pur. Je retrouve les belles images du bassin à Piraillan. Mes pensées s'envolent là-bas vers la beauté du site. Loin de Françoise, restée seule quelques jours à la maison pour décompresser, je nous revois dans cette cabane de pêcheurs tous les trois, rayonnants de bonheur.

Le conflit Mère, Fille

Le jour de l'arrivée de Françoise, Juliette s'est enfuie par la fenêtre. Dans la foulée, son eczéma s'est réactivé sur les bras et les genoux (je nous). Petit à petit, l'ambiance s'est dégradée. Je me suis senti très maladroit, jonglant entre Françoise et Juliette qui s'était plainte : "Il suffit qu'elle arrive pour te laisser reprendre par elle"…sous entendu : *"Nous étions si bien, tu me lâches Papa, alors que c'est maintenant que j'ai le plus besoin de toi !*"

Tout cela me torpille l'estomac. A quel jeu suis-je en train de jouer, pour que ma fille se sente à ce point Victime ?

Même si j'ai du mal à me situer entre Juliette ma fille, et son modèle, sa mère, ma femme, j'y vois plus clair sur mes propres contradictions. Ma nausée s'estompe et se volatilise.

Le conflit transgénérationnel Fille, Mère

Ce dimanche 2 août, pendant le petit déjeuner, je reparle à Françoise de toutes les questions que je me pose concernant la transmission des problématiques familiales. Il est très difficile d'expliquer mes hypothèses à un esprit rationaliste. Pourtant, je trouve les mots, les exemples concrets, précis, dénudés de jugements de valeurs, de critiques. Je tente de lui faire saisir ce processus transgénérationnel. Enfin ! Françoise semble le comprendre, tel qu'il apparaît dans nos relations avec nos proches, et en particulier avec nos parents respectifs.

Quelle coïncidence ! Tout juste après mes explications, un bien triste exemple vient illustrer ce fonctionnement irrationnel de cette *"patate chaude"* que l'on tente de refiler à l'autre, quand elle vous brûle les doigts.

Pour le tenir éloigné, Xavier est chez Mamie. Françoise les appelle, toute à la joie de téléphoner au "Titou". Elle a besoin d'avoir de ses nouvelles, de lui faire un gros câlin. Le haut-parleur est branché. Je l'entends qui se fâche après sa mère, pour converser avec son fils. A l'autre bout du fil, Xavier demande gentiment le téléphone à Mamie, qui l'empêche d'accéder au combiné. Elle ne VEUT pas. C'est bien la première fois. Mais pourquoi diable refuse-t-elle, et ce, malgré l'insistance patiente de Françoise d'un côté, et de Xavier de l'autre, qui veut parler à sa Maman ?

Une partie de bras de fer s'engage. Mamie ne veut pas que Xavier parle à sa mère. Sa mère insiste, Mamie persiste, alors que rien "objectivement" n'explique ce comportement inattendu. Sauf que …. Mamie *"s'approprie-t-elle"* Xavier, comme mon père lors de ma première course à pied ? Elle met délibérément Xavier en dehors du champ (*chant)* de sa mère. Françoise, hors d'elle, lui demande expressément d'avoir son fils en ligne, rien n'y fait. Aussi absurde que cela puisse paraître, Mamie ne cède pas, c'est hallucinant. A quel jeu joue-t-elle ?

Juste avant qu'elle ne téléphone au "Titou", je venais d'expliquer à Françoise le processus des transmissions des problèmes dans les familles. La synchronicité devient bluffante. Mamie, qu'a-t-elle *"entendu, senti"* dans l'appel téléphonique de Françoise, pour adopter ce comportement si inhabituel ? Quel est le sens de ce combat d'arrière-garde pour défendre avec autant de pugnacité son territoire ? Qu'est-ce que cela ébranle en elle ?

Plus que jamais, dans mon tourbillon de pensées, remontent immédiatement des souvenirs de leur histoire - mère et fille, telles que Françoise et sa mère me les ont contées.

Mamie a eu un garçon mort-né en Espagne d'un premier mariage. Et suite à d'autres problèmes rencontrés là-bas, elle décide de quitter son mari alcoolique pour refaire sa vie en France. Elle se met en ménage avec le père de Françoise. Dans la douzième année, à cet âge critique où la préadolescente s'interroge sur son identité corporelle et psychique, Françoise s'entend dire par sa mère, qu'elle aurait préféré avoir un garçon.

Pour l'instant, Mamie a Xavier pour elle, pour elle seule. Visiblement, il lui appartient, et sa fille se fait rejeter : elle n'existe pas. Témoin malheureux de cette scène, je commence à comprendre et à identifier des mécanismes, dont je suis le premier surpris de leur impact. Je ne cherche ni à convaincre, ni à persuader. Je tente simplement d'expliquer ce que je vois, ce que je constate, ce que je ressens. Dans cette folie ambiante, cet appel téléphonique illustrerait-il un dysfonctionnement de la "*patate chaude"* de Mamie ?

Dans ce contexte, l'angoisse de mort nous habite tous. Chacun à sa manière essaie désespérément d'y échapper - soit en refilant cette angoisse aux autres, soit en se retranchant derrière son scénario de vie existentiel, tel que chacun se l'est construit dans sa petite enfance[1]. Jusque-là, au cours de son existence, Mamie aurait réussi tant bien que mal à refouler la souffrance de la perte de son garçon mort-né. Une détresse enfouie, qui tel un monstre dévorant, se trouvait aux fins fonds de son être volcanique. Et qui dans le contexte actuel aurait fait irruption malgré elle, dans son angoisse de la mort. Si tel était le cas, il y aurait pour Elle le risque de faire voler en éclats son unité du moi, si durement préservée. Dans un instinct de survie existentiel, face à sa fille, Mamie résiste et persiste. Mais l'être volcanique gronde, le monstre dévorant surgit. Mamie se trouve sous l'emprise de son angoisse mortifère fortement réactivée lors des obsèques de mon père. En écoutant le chant "Fils ou enfant du peuple", juste à ce moment-là, Mamie a fait un malaise.

Nous avons également enterré, ce jour même, ma sœur aînée Marina décédée à l'âge de cinq ans, qui trouvait enfin une sépulture. D'autre part, *"sa fille Françoise projetée sur Dahlie, se meurt".* Mamie semble se trouver dans un total déni de la réalité, face à son

[1] Pour Eric Berne, à l'âge de 7 ans environ, l'enfant a établi un "scénario "ou "plan de vie" intégrant les influences et décisions ; cela représente un schéma de vie préprogrammé.

monstre dévorant qui la submerge. A seule fin de se protéger et de survivre, elle retrouve son fils mort-né à travers son petit-fils Xavier, qui est là sous ses yeux, bien vivant.

Le conflit psychique interne / externe est rude. Il se manifeste sur deux plans.

- Un combat externe douloureux s'impose à Mamie. Il est représenté par la lutte entre la vie et la mort chez Dahlie "*sa fille symbolique qui se meurt"*.

- Un combat interne s'y superpose pour empêcher la souffrance (le monstre dévorant) de son fils mort né de faire irruption.

Du coup, elle s'approprie son petit-fils. Il EST son fils direct, déniant ainsi l'existence de sa propre fille Françoise, dont elle aurait préféré qu'elle fût un garçon.

La dépression : pour Qui ?

Il y a quelques mois, Juliette a verbalisé que Mamie n'allait pas bien ! Puis, toujours faisant suite à sa 3ème séance en psychanalyse, *"qu'elle avait fait la dépression à la place de sa mère",* quelques temps après elle avait rajouté : "Probablement aussi en partie, la dépression de Mamie".

En ce début d'année, croyant bien faire, et parce que ça me rassurait que quelqu'un veille sur Juliette, j'avais expressément demandé à ma belle-mère de venir à la maison. Sa grand-mère a toujours été disponible pour nous rendre service, souvent, devançant notre demande. Elle a toujours su être efficace, nous lui en sommes bien reconnaissants.

Au mois de mars, Juliette ne veut plus d'elle comme garde-malade. C'est devenu trop conflictuel. Dès que Juliette va mieux se déclenche chez sa grand-mère un processus de "*possession"* de Juliette qui doit lui obéir au doigt et à l'œil - pour son bien. Dès lors, la grand-mère lui en remet une couche quand elle ne suit pas ses prescriptions. Dicté de façon autoritaire, Juliette doit respecter ce que Mamie pense être bon pour elle.

Le soir, en revenant du travail, je suis celui qu'on attend avec impatience pour départager leurs griefs. Mamie, dans la plainte, raconte que Juliette ne l'écoute pas. Je suis le seul à la maison à lui faire entendre raison, car je sais - soit disant m'y prendre avec ma fille. Juliette, de son côté, me décrit avec pertinence et sans animosité, les comportements aberrants de sa grand-mère à son égard : "Si je ne suis pas en forme, tout va bien avec Mamie. Dès que je vais bien, elle me tombe dessus en permanence". Sollicité de part et d'autre, pris à partie, je n'arrête pas de m'interposer. Donnant libre cours à mon naturel Sauveur, loin de sauver quoi que ce soit, j'entretiens les problématiques. Ruant à mon tour dans les brancards pour tenter de sauver Juliette, je finis par comprendre qu'il se joue des jeux négatifs.

Depuis trente ans que je côtoie Mamie, Dieu sait la complicité affective qui nous anime. Mais là, pour la toute première fois, j'ai le sentiment bizarre et franchement désagréable d'avoir mis le loup dans la bergerie. Quelque chose ne tourne pas rond dans leur relation grand-mère, petite-fille. Quelque chose de malsain, dans une partie de bras de fer qui ne *"tolèrerait pas" (?)* la guérison de Juliette. Je réalise que Mamie doit partir au plus vite. J'avance même son départ - tout en ménageant la frustration de la grand-mère - qui tout d'un coup se sent inutile : désinvestie d'une mission qu'elle a prise à cœur, s'occuper de sa petite fille malade. J'y mets bien sûr toutes les formes de politesse et de respect.

Puis, les choses reprennent leur cours. Juliette se requinque naturellement, jusqu'aux décès de mes parents.

Adieu

Ce dimanche 2 août, quelle rude journée !

Ce matin au téléphone, Mamie, Xavier : cet incident qui illustre comme un fait exprès cette transmission des problèmes non résolus de nos scénarios de vie.

Mais au-delà du probable prochain départ de ma sœur, j'éprouve un petit havre de paix. Renforcé par cette coïncidence du conflit avec sa mère au téléphone, j'ai l'intime conviction que Françoise entend et décode - un peu de ce modèle, de la patate - processus dénié jusque-là.

A midi, j'ai "dévoré" dans ce besoin vital de me remplir, de mordre la vie à pleines dents.

En ce *dimanche après-midi*, j'accompagne Jérôme auprès de Dahlie. J'éprouve le besoin de lui parler : "Tu es une coquine, tu nous as tous pris de vitesse. Nous avions tout pour gagner, tourner la page après le départ de l'Abuelo et de Maman….Mais tu ne nous en a pas laissé le temps….Quelle patate as-tu voulu prendre à ton compte dans ton mal être existentiel ? ... Je t'aime Dahlie ... je t'aimerai toujours... Adieu Dahlie". Et je l'ai embrassée. En sortant, effondré, les pleurs me libèrent. Ça couvait depuis le matin, avec cette nausée qui se profilait, et ma grosse fatigue. Malgré moi je suis affecté aussi d'avoir entendu Jérôme lui dire : "Tu sais, je voudrais tant te rejoindre, mais je ne peux pas à cause de Maribel".

Heureux, en cette fin d'après-midi, d'avoir laissé libre cours à ces mots du cœur destinés à Dahlie pour lui dire - dans une forme d'acceptation résignée et respectueuse - Adieu pour toujours.

Ce soir, mettre tout cela par écrit m'apaise le cœur et l'esprit.

Le temps de Dahlie

Lundi 3 août

Toujours en réanimation à l'hôpital, nous sommes suspendus au temps de Dahlie.

Le matin, avec Françoise, nous avons nettoyé le caveau familial des fleurs fanées du décès de Papa ; nous pleurons sur lui, beaucoup sur nous, anticipant la suite.

Puis, après avoir fait manger Jérôme et Maribel, nous sommes allés à l'hôpital.

Au retour, chez mon beau-frère nous avons regardé machinalement des corridas qu'il avait enregistrées, El Juli, puis Manolete : la mise à mort ! Curieux exutoire, impossible à expliquer dans ce contexte où tout se morfond.

Et pas le temps de souffler, Juliette m'avait téléphoné pour que je la conduise chez la kiné. Elle psychosomatise, portant sa souffrance sur son dos. Une heure après, je l'avais déposée chez son parrain qui l'héberge, tout en surveillant de très près la prise de son traitement médicamenteux.

La journée a été rude. Tel un fil d'Ariane, tous ces événements me surprennent. Ils me conduisent dans un labyrinthe familial, vers une grosse pelote de laine. Je me vois porter des *vestes qui ne m'appartiennent pas.* Passant d'une famille à l'autre, je tricote des pulls semblables aux uns et aux autres.

Mardi 4 août

Quelle nuit ! Je me lève, il est 5h. La nausée me soulève l'estomac. Elle me ramène aux dures images de nos vacances sur le Bassin d'Arcachon : la cuisine, lieu de "bouffe", lieu des disputes et des prises de bec homériques avec Juliette, pour lui expliquer, la comprendre? ou tenter de la freiner dans sa fuite en avant.

Françoise se lève aussi.

Je tourne comme un ours en cage, du couloir aux toilettes, et des wc à la salle de bain. Des souvenirs lointains remontent : Françoise enceinte de Juliette. Je ne devais surtout pas évoquer les repas. Dégoûtée par les odeurs de nourriture, je l'appelais juste au moment de passer à table.

Enfant, je n'avais jamais faim, Dahlie non plus. Mon père, inquiet, nous forçait à manger. Ces conflits me donnaient la nausée. Et là, au bord du malaise, je me retrouve confronté à mon père, en train de bouffer son angoisse, et celle liée au mal être de Juliette.

Toujours dans la période où Françoise était enceinte de Juliette, mon père vomissait souvent. On ne savait pas trop ce qu'il avait. Il nous visitait dans le Loiret, fier de nous

exhiber sa valise bourrée de médicaments. Outrepassant les prescriptions de son médecin - Dieu sait qu'il en ingurgitait. Aux dires de ma mère, c'était en lien direct avec le souci qu'il se faisait pour Dahlie. A l'époque, elle commençait à donner quelques signes d'inquiétude sur sa santé psychique. Dans ses abus médicamenteux, voulait-il se protéger de l'anxiété que lui faisait bouffer sa fille ?

Françoise / Papa/ Dahlie / Juliette / moi : ces angoisses vont des uns aux autres. Je n'ai plus aucun doute, elles véhiculent *"la patate toute chaude"* familiale : Qui va la manger, ou Qui tente de la faire manger à Qui ? J'ai le sentiment désagréable de *"sentir, là, cette foutue patate"* à travers ma nausée ! Je plonge dans la nourriture : repas, odeurs, souvenirs passés, revus au présent. Et cette phrase posée par Juliette hier en fin d'après-midi dans la voiture, quand je la ramène chez son parrain : "Papa, il y a une patate qui circule" m'a-t-elle dit au sujet de *ses* problèmes qui *ne viennent pas d'elle*.

Avec cette nausée qui m'agite, je me demande si Dahlie ne pourrait pas s'éteindre là, à l'instant même, cette nuit, en douceur. Dans ma tête passe l'idée - qu'il ne faudrait pas "*la débrancher".* Oh non ! Surtout pas. Mon Dieu, que personne n'ait à faire ce geste sacrilège. Que je puisse encore avoir l'illusion de pouvoir communier avec elle…, de me préserver dans cette irréalité…, de penser qu'elle peut toujours et encore décider par elle-même. Même si ça paraît absurde, complètement absurde dans ces circonstances…, il faudrait que ça se fasse … tout naturellement. Serait-ce vraiment une coïncidence, si c'était autour de ces 5h ? Cela me ferait tellement plaisir de rêver, par la suite, d'une communion spirituelle entre nous, possible.

Dans ma tête défilent d'autres images : le malaise de Mamie lors des obsèques de mon père, en entendant le chant Hijos del Pueblo - *Enfants du peuple*. Et là, se positionnent deux patates côte à côte : celle de Papa l'Abuelo, et Mamie. D'un côté je vois Mamie coincée au bord de la nausée, par sa patate, celle de son enfant mort né en Espagne, son petit garçon. De l'autre Papa, sa fille chérie Marinette, Marina décédée à cinq ans. Et Juliette samedi dernier qui me parle – Elle aussi, de l'enfant mort-né de Mamie (alors que je n'ai rien dit à ce sujet !). Nous nous posons exactement les mêmes questions, alors que je ne lui en parle pas : c'est vraiment bluffant.

Ce petit matin, je rembobine le film. Je repense au malaise de Mamie : son fils qu'elle a laissé là bas, en Espagne, mort né… Où ? A-t-il une sépulture ? En enterrant Papa, nous donnons enfin la nôtre à Marinette. J'en ai informé Mamie, tout juste deux heures avant la cérémonie. L'avais-je affectée à ce sujet sans le savoir ?

Ça tourne et ça retourne dans ma tête pour comprendre, tenter d'expliquer ce qui m'apparaît de plus en plus être des évidences. Je me pose les questions suivantes. Ai-je épousé une femme "*élevée"* à l'ombre d'un autre enfant, idéalisé, fantasmé par sa mère Mamie, qui manifestait sa préférence pour un garçon plutôt qu'une fille ? Et comme Dahlie, n'ai-je pas été, également, à l'ombre de ma sœur Marinette ?

Le proverbe dit : "Qui se ressemble, s'assemble !" Dans mon choix d'objet d'amour projeté sur Françoise (et inversement dans l'investissement amoureux de Françoise sur ma personne), n'y a-t-il pas un mélange des genres, - mélange des deux "patates" : celle de Mamie et celle de Papa ? Et tant d'autres méconnues à ce jour ? Se sont-elles "reconnues" dans cette attirance sentimentale qui fait l'alchimie du rapprochement amoureux ? Ne s'interroge-t-on pas souvent – sur cette magie amoureuse - surtout quand les critères de choix fantasmés se situent aux antipodes de la réalité consciente :

- "Je ne me marierai jamais avec un espagnol"– dit la future Madame Cervantès, amie de Dahlie.
- "Je voudrai me marier avec une blonde, grande, mince, aux yeux verts" – et le copain épouse une jolie petite brune à la belle frimousse, aux yeux noirs, bien rondelette. Mieux, ce

camarade anarchiste, qui dans la logique de son combat idéologique anticlérical, clame en écho à la norme du groupe, de ne jamais mettre les pieds dans une église. Et le voilà, à son corps ou à son cœur défendant peut-être, devant l'autel, la bague au doigt, passant outre le rejet de ses camarades et de sa propre famille.

Oui, cette alchimie qui pousse à se choisir dans des pulsions d'amours irraisonnées : quelle en est son essence ? Quand elle embrasse des blessures, des souffrances, cherche-t-elle une réparation narcissique ? Vise-t-elle un sauvetage de son propre moi aux abois depuis longtemps, peut-être depuis la naissance, la conception …voire peut-être même avant ? Fuir la souffrance de la patate qui me brûle, me torture, par sa prise en charge sous les feux de l'amour - dans le miroir des yeux, dans les yeux éblouis - par l'homme ou la femme de ma vie ? A deux, on se sent plus fort, beaucoup plus à même de lutter contre les monstres dévorants qui nous habitent. L'amour ne nous rend-il pas invincibles et aveugles ?

- "Tu ne me plaisais pas physiquement parlant ; j'étais amoureuse de tes valeurs et de celles de ta famille"– ne l'ai-je pas entendu de la bouche de Françoise, jusqu'à… en "bouffer" les angoisses ?

Des deuils à faire

Papa, Mamie, même combat, même souffrance. La perte d'un enfant, deuil non vraiment cicatrisé, toujours là, en lame de fond, actualisant en prime des échecs du passé. Le mariage raté pour Mamie, et pour mon père le désespoir de la révolution espagnole qui échoue. L'échec de ce combat prometteur, dans la mise en œuvre de cette nouvelle société espagnole qui fait déjà ses preuves, dans les transformations économiques, politiques, autogestionnaires. L'exode qui le frappe cruellement un an après, dans sa chair, par la tragédie de la mort de sa fille. Essaie-t-il de se réparer en l'idéalisant ? Malgré lui, que de fois ne nous a-t-il pas confrontés sur sa précocité, son intelligence, et sa vivacité d'esprit peu communes ? Que d'espoirs déçus, que de souffrances refoulées dans leur zone d'ombre respective.

Il y a tout ça en chacun de nous : autant en moi, que chez Françoise. Toutes ces amertumes introjectées - qu'elles soient dites ou non dites - mais qui font partie des mêmes fondations de notre psyché. Ces désillusions nous ont rapprochés sans que nous le sachions. *Je les découvre maintenant, tel un archéologue, même si cela apparaît complètement dingue*. Et pourtant, elles reprennent corps et âme. Elles ressuscitent, dans cette tempête affective qui malmène nos cœurs, nos corps, nos âmes, en s'imposant à nous. Toutes ces frustrations parmi plein de belles choses, bien sûr, nous les avons embrassées quand nous sommes tombés follement amoureux dans les bras l'un de l'autre. Amertumes (l'amer me tu) dont nous devons apprendre, aussi, à faire le deuil.

Dans un labyrinthe de souffrances, de jeux psychologiques qui en ont forcément découlés, j'ai vraiment la sensation de reconstruire un puzzle. Ce dédale n'a-t-il pas dicté à ce jour chacune de nos destinées : la mienne, Françoise, Dahlie, Jérôme, Mamie, l'Abuelo, la Yaya, et tant d'autres ?

La valse de l'Adieu

Tôt, en ce matin du *mardi 4 août*, Jérôme nous téléphone : Dahlie est partie d'elle-même, son cœur a lâché. Finies les dispositions légales : un affect de moins à gérer, et celui-là était de taille. A 5h, en tournant comme un ours en cage de façon obsessionnelle, je n'arrêtais pas de me passer ce message : "Mon Dieu, que personne n'ait à faire ce geste sacrilège d'avoir à la "débrancher".

L’appel de Jérôme apporte un immense soulagement, même si c’est horriblement dur à devoir accepter cette absurde réalité : que Dahlie ait fait le choix de ne plus vivre. Contraints et forcés, nous voilà repartis dans cet autre départ sans retour, ce chemin qui hélas nous devient familier.

Sur le coup des 10h, avec Françoise, nous nous rendons chez Jérôme et Maribel. Tous les quatre, plus soudés que jamais, nous partons à l'hôpital pour les papiers. Puis aux pompes funèbres, où Jérôme et Maribel font les mêmes choix que pour la Yaya et l’Abuelo : même cercueil, même festonnage couleur champagne. Tous les trois parés à l’identique pour leur départ sans retour, en trois mois et sept jours…..Expression de notre immense besoin de communion dans cette traversée des Etres, qui s’acharne sur nous.

Et nous revoilà à nouveau, dans des rôles de composition pas évidents du tout : accompagner au mieux les morts, soutenir Jérôme et Maribel, nous rallier tous ensemble - les toujours vivants - prisonniers de nos grandes angoisses d’abandon et/ou de mort. Rôles de composition oh combien difficiles à exprimer, ne serait-ce, par exemple, que dans les choix des messages accompagnant les fleurs naturelles du voyage : *"A Tati Dahlie". "A ma sœur Dahlie et belle-sœur". "A ma sœur Dahlie"*. Stop, c’est trop, mon Être transpercé suffoque. J’ai, Nous… avons tous besoin d’un "*souffleur"* pour continuer à porter jusqu’au bout cette pièce dramatique qui s’impose à nous. Car, de retour chez eux, il nous faut "*exécuter"* la valse pénible du téléphone pour informer - famille, amis, proches. La valse psychoaffective du "*soutien"* pour les personnes effondrées, à qui on explique que le cœur a lâché. Pour nous, c’est bon de s’en persuader. C’est même devenu la réalité : une crise cardiaque...

- - "Bien sûr, avec tous ces événements en trois mois, la pauvre".
- - "Et oui, ils sont partis tous les trois, si vite".

Oui, si Dahlie est partie sans être "*débranchée",* c’est bien parce que son cœur a lâché, comme Maman : voilà la triste réalité.

Notre deuil à nous avait commencé depuis une semaine. Nous soutenons maintenant, malgré nous, tous ceux qui ont aimé Dahlie, atterrés par ce départ précipité, et ils sont nombreux. Nous nous sentons en devoir de le faire. Une façon aussi de mesurer combien elle est appréciée, et dans sa vie personnelle, et dans sa vie professionnelle. Une façon aussi, à travers les autres, d’apprendre à faire notre propre travail de deuil.

Le petit frère accompagne sa grande soeur

Mercredi 5 août

Levé tôt, je me rends sur le marché de Colombes. Sur la place, je rencontre le Papi et la Mamie de David, le copain de Xavier, avec lesquels nous avons partagé de bons moments de réconfort, sur le Bassin d'Arcachon, avant notre retour précipité. Heureux de me croiser, ils sont loin d'imaginer que ma sœur va être enterrée cet après-midi. Bouleversés devant tous ces deuils qui se suivent, je me laisse aller. Auprès d'eux, je parle en confiance. Je peux libérer mon cœur sur ce qui s'est réellement passé. Parler vrai me délivre. C'est devenu ma deuxième soupape, après ce besoin vital d'écrire les événements au fil des heures et des jours : pour mieux comprendre, mieux saisir, rassembler ce qui vole en éclat de partout. Parler active ma pensée introvertie et m'aide à extirper la meurtrissure des affects. Ecrire, puis parler, exorcisent mes traumatismes.

Pas loin du marché, je dépose l'avis de décès chez le notaire. Acte exutoire, je m'en débarrasse. Au risque d'oublier, j'évite de laisser traîner les choses. Cet avis déposé, il s'inscrit dans le passé pour me tenir au présent, coûte que coûte.

De retour à la maison, en cirant mes chaussures (c'est rare quand je le fais), je nous revois avec Dahlie, pendant notre adolescence. Suite aux après-midi dansants, notre rituel du dimanche consistait à cirer nos chaussures, brosser les effets, robe, costume, les ranger dans l'armoire, pour les retrouver la semaine d'après. C'étaient nos beaux habits du dimanche porteurs de joies, de soupirs d'amours et d'insouciances. Aujourd'hui, pour accompagner Dahlie, je cire mes pompes repensant à ces moments de bonheurs complices. Est-ce pour remonter le temps ou fuir l'instant présent ?

Arrivés chez Jérôme, nous faisons notre compte à rebours. Il faut se caler dans le temps à venir, celui des obsèques.

A 12h50, la gerbe des voisins dans la malle, nous allons au dépositaire de l'hôpital. Nous y attendent déjà, Jo et Mélodie venus expressément de Cannes, la famille de Jérôme, les tantes et ses cousins.

Il m'est impossible de tourner une dernière fois mon regard sur Dahlie. En voyant toutes ces belles fleurs qui lui sont destinées, j'ai peur d'emporter à jamais une image qui dans mes pleurs me poursuivrait.

Malheureusement, en trois mois, les choses se répètent, s'enchaînent : c'est fou. Ça devient de la routine. Suivre la voiture funéraire. Se garer là-haut devant la porte du cimetière. Se sentir accueillis par les proches, les amis, les collègues dont leur présence et leur

compassion nous enveloppent, nous pénètrent. Ils sont là pour soutenir notre désarroi, la colère, l'injustice, la tristesse, la peur de se sentir abandonné tout à coup par le mauvais sort, le destin, la fatalité.

Cette fois, la différence est de taille : je suis le petit frère qui accompagne sa grande sœur de 28 mois son aînée. Je ne veux pas la perdre, comme quand nous nous rendions à l'école, enfants. Elle est en Jérôme et Maribel, devant moi. Je me cache derrière eux, comme il m'arrivait de me cacher derrière elle, petit, quand j'avais peur. Pour accompagner Dahlie, c'est Françoise qui me prend par la main ; elle m'entraîne presque. Je veux fuir, et me terrer dans un coin pour ne pas voir. Fuir cette réalité absurde devenue insupportable, qui me poignarde pour me signifier mon impuissance. Quand dans son Adieu, la voix de Jérôme s'élève, calme et sereine, sensible et douce, je vois devant moi Dahlie, sa beauté, sa finesse, les contours de Sa vie, la Mienne, notre Vie à nous tous. Je pleure, je me vide, mon corps tremble. J'entoure Maribel, et je tiens fermement la main de Françoise. J'ai ma grande soeur ... là devant moi. Je la revois... En Vie : ce n'est pas juste ! Mais pourquoi diable, Elle… aujourd'hui ?

"Je voudrais essayer de vous dire….si je peux,….quelques mots pour accompagner le départ de Dahlie.

En effet….pour ceux qui ont la chance de croire en une religion… les obsèques possèdent un cérémonial bien établi qui est un adieu véritable.

Aucun rituel de remplacement n'existe pour les incroyants que nous sommes.

Aussi…je ne voudrais pas que cet accompagnement se fasse dans la passivité.

Si je dois choisir un mot pour exprimer ce que fut la vie de Dahlie …. je dirais "Générosité ".

Le souci de son existence a été le bonheur des autres.

Faire plaisir à ses parents….en étant une enfant docile et une étudiante brillante.

Aimer et protéger son frère Elie. Et enfin …. pour moi et Maribel, …être une épouse et une mère….douce, aimante et protectrice.

Elle s'est donnée à sa profession avec la même générosité et la même abnégation.

Elle n'a jamais pris le temps de vivre pour elle-même.

Elle nous a quitté un 4 août….elle qui se moquait toujours de notre engouement pour cette date symbolique de l'abolition des privilèges.

L'historienne qu'elle était….nous expliquait chaque année qu'il ne s'agissait là … que d'un simulacre d'égalité…, que d'une illusion.

Le 4 août ... nos privilèges à nous se sont envolés avec elle.

Merci de diluer notre peine en la partageant avec nous."

Dans son hommage, par son authenticité, la pertinence et la justesse des mots, Jérôme apporte le souffle de vie de Dahlie. Au-delà de la souffrance, du chagrin, de l'injustice, de la colère dans tous ces sentiments mêlés d'angoisses qui font l'essence même de nos Êtres, grâce à Jérôme et Maribel, dans ce texte qu'ils ont finement peaufiné ensemble, Dahlie sort de l'ombre pour briller dans la lumière de nos cœurs.

Devant la tombe ouverte de Papa et Maman, pendant que l'on y glisse délicatement Dahlie, tout se dérobe sous moi. Je prends la mesure de la force des peurs dans les pleurs, ces énergies non maîtrisées qui viennent d'un …je ne sais où. Qui font presque oublier, dans leur violence, pourquoi on pleure : sur qui, sur quoi au juste ? Sur nos craintes de voler en éclats, nos angoisses de mort ou d'abandon ? Ou sur l'Être qui part, qui nous lâche, et que nous appelons désespérément au secours pour nous venir en aide ?

En reprenant l'allée, l'enfant désespéré suit comme un somnambule Jérôme et Maribel. Je manque d'air, étouffé par cette vague d'affectivité qui fait ployer le corps, aimanté par la terre pour "se" faire corps en elle.

Un tant soit peu apaisé par cette déferlante émotionnelle, avec Jérôme nous retournons auprès du marbrier, revoir la tombe restée ouverte. Et là, repris par le Sens de la Vie, aussi absurde que cela puisse paraître dans de telles circonstances, malgré nous, en voyant le marbrier s'affairer, nous sommes pris par un gros fou rire. Il tourne, il vire, prend du recul. Déployant son mètre, il mesure en vrai professionnel la place qui reste dans le caveau. Il s'exclame : "Deux places, juste deux places. Peut être que…, si on met les bières tête bêche ? Voyons ! Oui, oh !…, Oui en fait, il reste deux très bonnes places." Visiblement, il ne réalise pas à qui il s'adresse. Retrouvant sa répartie habituelle, Jérôme lui lance à la cantonade : "Hé ! Pour le moment on a assez donné ; c'est que nous, nous ne sommes pas pressés, pas vrai Elie ? " Du pur délire dans ce gag inattendu provoqué par l'agitation et les réflexions de cet employé. Je crois qu'il n'a rien compris à notre rire. Mais là, nous sommes soulagés, libérés, repris en quelque sorte par le sourire de la vie, aussi.

Les gens partis, sous ce magnifique soleil fécondant le ciel bleu à la terre en l'ensemençant de lumière, nous nous recueillons tous les quatre une dernière fois devant le caveau enseveli par toutes ces belles fleurs aux couleurs envoûtantes.

En repartant, je jette un dernier regard au caveau. Dans la force de cette oeillade qui prend à témoin le soleil, le ciel bleu, la terre et toutes ces belles fleurs déposées là, autour de ces trois êtres chers et de chair, je prends l'option de vivre, quoi qu'il advienne :
- "Je vais vivre" voilà ce que je leur dis, à tous les trois réunis là, à tout jamais.
- "Je veux profiter de chaque instant présent pour Vivre", me suis-je répété marchant avec les autres.

Un peu désorienté par une oisiveté soudaine, je relance l'idée que Jérôme et Maribel nous rejoignent dans les Pyrénées, partager la suite de nos vacances prévues de longue date, après Piraillan. Que l'on se retrouve dans un autre lieu, au vert, loin des regards, du téléphone et de toutes ces servitudes sociales, dans ces moments, où l'on a particulièrement envie de faire…le "mort".

C'est chouette, vendredi soir, ils se joindront à nous.

Une journée qui n'en finit pas

A 17h, de retour à la maison, nous accueillons les deux super copains de Juliette. Mika et Eulalie sont très soucieux des comportements de leur amie. De façon touchante, ils expriment leur besoin d'en parler au cas, où nous ne saurions pas. Nous apprécions leur gentillesse, leur témoignage d'amitié simple, pur et sincère. Autour d'un goûter, nous les réconfortons. Nous leur expliquons notre choix de ne pas l'avoir prise avec nous pour la cérémonie des obsèques, par crainte de ses débordements.

Petit à petit, la panique s'installe. Où est passée Juliette, hébergée en principe chez son parrain et sa marraine ? Sa journée totalement désordonnée nous remonte par bribes, au fur et à mesure que nous nous informons. Complètement désorientée, Juliette appelle au secours tantôt l'un, tantôt l'autre. Elle se fait véhiculer à droite et à gauche, dans un état d'excitabilité et de souffrance hors norme. N'écoutant ni son parrain, ni personne, Juliette refuse son traitement. Elle se fuit et se met en danger sans s'en rendre compte. Nous constatons que Juliette rejette ceux dont elle croie qu'ils lui barrent la route, ou qui la contredisent dans ce qu'elle pense être vrai, bon, efficace. Dans ses comportements "déraisonnables", il n'y a aucune raison qui vaille.

Pour me rendre de toute urgence chez parrain Patrice que je viens de joindre au téléphone, en début de soirée j'appelle à nouveau au secours Isabelle notre voisine psychiatre. Dans une poussée de fièvre excitatrice, Juliette manifeste son rejet à notre encontre. Isabelle n'a plus sa confiance. D'emblée elle m'apostrophe, je ne *l'internerai* pas une seconde fois. Tout doucement, je tente de lui expliquer l'intérêt de prendre ses médicaments : pour calmer les souffrances du deuil de sa tante. Ce décès nous bouleverse. Il faut nous préserver, se reposer, veiller chacun à notre santé.

Un séjour en clinique, elle en a déjà fait l'expérience. Nous avions convenu qu'il y avait des moyens d'éviter cela, à condition d'être raisonnable. Tout simplement, il suffit de suivre le traitement prescrit, s'y tenir, pour que la fièvre retombe : "Mais bon sang Juliette, reprends-toi, fais confiance à tous ceux qui t'aiment, écoute-les juste un peu. Si tu ne prends pas ton traitement, voyons, il n'y aura pas d'autres choix hélas, que la clinique, malheureusement ! " Mais elle ne veut rien entendre. Elle me pousse à bout, me harcèle, comme à Piraillan. Elle fait tout pour me faire sortir de mes gonds. Me tendant la joue, me crachant sa colère en pleine figure, Elle n'attend que ça, la gifle ! : "Casses-toi, tu n'existes plus pour moi ! "
Malgré ma colère difficile à contenir par des efforts surhumains, calmement, je m'entends lui répondre : "Non ! Juliette, je ne te giflerai pas. Oui, oui, j'entends que je n'existe pas pour toi."

Le dos au mur, me vient l'idée de la confronter à la Loi, à l'intervention de la gendarmerie si je juge qu'elle peut se mettre en danger sur la voie publique. Ça la met deux fois plus hors d'elle. Telle une diablesse vengeresse, ses paroles me griffent, me lacèrent. Je suis en échec total, rien ne l'arrête. Profondément malheureux, je bats en retraite. A ce moment-là, j'apprends qu'Isabelle lui a dit exactement la même chose, avant moi, sans que je le sache.

Seul son parrain a les faveurs de sa confiance. Juliette le suit ; il l'apaise et lui demande désormais, pour rassurer tout le monde, de prendre le traitement en sa présence. Lorsque nous entendons Juliette lui dire : "D'accord pour prendre les médicaments devant toi, mais à condition que mon père et Isabelle quittent les lieux tout de suite", nous déguerpissons.

Un tant soit peu rassuré par Patrice : "Partez vite vous reposer à la montagne, je m'en occupe *",* en voiture avec Isabelle, nous essayons de cerner Juliette sur le plan clinique :

- Y a-t-il des antécédents maniacodépressifs dans votre famille ?

- A ma connaissance, non : Dahlie mélancolie, accès parano sensitive…. Le jeune cousin Fred dépression….Papa hypocondriaque.

Suite à toutes les somatisations de Juliette les jours précédents, Isabelle avance l'hypothèse d'une hystérisation avec des défenses maniaques. J'en étais resté exactement là, quelques heures auparavant, moi le père piètre clinicien pour sa fille, quand j'essayais d'expliquer cela à Françoise. Dans notre besoin de nous rassurer sur son état de santé, j'avais posé le même diagnostic. J'invite Isabelle à lui en parler. En rentrant, elle le fait autour d'une infusion. Vraiment dans notre détresse, Isabelle est notre carte maîtresse. Ce soir c'est encore nous qu'elle rassure.

Une journée qui n'en finit pas de mettre à l'épreuve toute la palette de nos sentiments, de nos affects et de nos faiblesses. Des obsèques de Dahlie dans son départ sans retour, à Juliette un retour à la case départ, d'il y a moins d'un an : "Partez tranquille, allez vous reposer, je m'occupe entièrement de Juliette" avait insisté Patrice en partant de chez lui.

Oui, en effet, il est urgent que l'on se pose, sous peine de ne plus savoir si on existe vraiment. Vivement demain que nous partions à la montagne. Faire le vide, se ressourcer, se sentir exister quelque part. Reprendre pied sur cette réalité qui nous malmène, et que nous avons beaucoup de mal à contenir.

JOURNAL
Troisième partie

APRÈS LES GRANDS DÉPARTS

Le lendemain du départ de Dahlie

Jeudi 6 août

Avec Françoise, nous entassons tant bien que mal les valises dans nos deux voitures, pour nous mettre au vert à la montagne. Deux voitures, au cas où il faudrait redescendre au plus vite malgré l'assurance de son parrain : "Partez …, je m'en occupe". Inutile de dire que nous sommes inquiets. Juliette ne souhaite ni parler au téléphone, encore moins nous voir.

Nous faisons un détour pour récupérer le Titou, Mamie l'a déplacé depuis dimanche après-midi dans son ancienne maison. Là, il n'y a pas de téléphone. L'appropriation de son "petit garçon" se confirme bel et bien.

Les retrouvailles avec Xavier viennent réchauffer nos cœurs sérieusement ébranlés. Il est content de retrouver son caniche Eclair, qui lui fait la fête : "Et Misty ?" nous demande-t-il. Casanière, nous avons confié la chatte aux bons soins de nos voisins. Peu loquaces, nous fonctionnons au ralenti. Masquant une profonde tristesse, un épuisement physique et moral, nous affichons un sourire de circonstance. Xavier nous remplit de ses dix ans, l'âge d'or de l'enfance. Il nous tarde de nous isoler, d'aller dans cette location de montagne, où il n'y a ni route, ni personne alentour.

Enfin installés dans la maison d'Annie, le dépaysement est total. Maribel et Jérôme viendront demain après-midi. Loin du regard des autres, tous ensemble, nous allons nous ressourcer. Besoin viscéral de rester entre nous. Faire en sorte d'essayer de laisser derrière toutes ces épreuves venues bouleverser nos scénarios de vie : Papa, l'Abuelo le 17 et 18 juillet. Notre départ, le dimanche 19 sur le bassin à Piraillan…, Françoise arrivant mercredi 22…, Juliette commençant à mettre en œuvre des comportements d'excitation…

En fait, j'attribue le point de départ de ses comportements atypiques, le 29 avril, à la morgue de la clinique S… Quand on a extrait d'un tiroir sa Yaya enveloppée d'une housse plastique, Juliette a été confrontée, de plein fouet, à la mort. Début juillet pour la première fois, Juliette m'a évoqué ce choc visuel. Elle me dit ne pouvoir l'évacuer, en dépit de la belle image qu'elle garde de sa grand-mère au salon Chopin. Je lui ai glissé que ça pourrait faire l'objet d'un travail spécifique avec sa thérapeute Catherine S. partie en congés jusqu'au mois d'août. Mais si cela ne pouvait attendre, nous pourrions voir ensemble. Là dessus, s'est rajoutée la très grande culpabilité d'être arrivée trop tard pour l'Abuelo, dont elle est persuadée qu'elle aurait pu le voir une dernière fois, en vie.

Et tout ce qui s'ensuit avec Dahlie.

Un aller retour précipité

Vendredi 7 août

Juliette suspendue à un souffle

A 19h25 Jérôme et Maribel nous rejoignent. Tout juste le temps de partager notre joie réciproque, 20h45 Patrice téléphone. Il me demande de descendre au plus vite, préparer l'hospitalisation de Juliette devenue ingérable. Elle veut parler à sa mère. Ici, malaise général, branle bas de combat !

Françoise, je vais la chercher sous la douche, tremble de la tête au pied. Elle panique de plus belle quand elle entend Juliette au bout du fil, totalement aphasique…, parlant très lentement et pratiquement inaudible. En double écoute, je tremble à mon tour. Juliette n'est qu'un souffle, suspendue à la vie par un mince filet d'air. Et elle nous raccroche au nez quand elle découvre ma présence ! ? !

Vite, pas de temps à perdre. Il faut que je descende. Au passage, je suis particulièrement touché par le désarroi de Xavier : " Tu vas faire les valises ?" Dare-dare, je prépare quelques effets, jetés pèle mêle dans un sac. Je suis mort d'inquiétude. Jérôme veut descendre avec moi. Je le conforte sur l'utilité de sa présence en restant ici. A la hâte, Maribel me prépare du pain et des tranches de saucisson. Je les engloutis pour libérer mes deux mains. Je me précipite vers la voiture en contrebas. Xavier court après moi, il me glisse : " Reviens–moi vite."

Je descends vite, très vite. Après avoir fait le plein à la ville voisine, j'ai conscience de rouler trop vite ; je me fais peur. Mais je ne peux pas m'empêcher de foncer, habité par deux choses : "Vite, fais vite Juliette est en danger" et la détresse de Xavier : "Reviens-moi vite". Je suis avec mes deux enfants ; ce sont eux qui contrôlent et qui dictent ma conduite. Eux, qui malgré ma vitesse au volant dans cette course folle, me rendent hyper vigilant.

22h25, j'arrive chez Patrice. Immédiatement je téléphone à Françoise ; elle respire de me savoir sur place. Marraine Mathilde, effondrée par le comportement de Juliette, est partie avec les enfants. Juliette dort. Patrice affiche un grand calme, un peu trop peut-être. C'est sa manière à lui de masquer son trouble.

Près de la piscine, notre échange est intense. Bon, Juliette est d'accord pour se reposer en clinique. Après avoir échangé avec un interne qu'elle a déjà rencontré, elle a donné son accord. Dès demain matin je dois rappeler le service pour assurer la réservation de la chambre.

Avec Patrice pédiatre, nous faisons le point sur cette fièvre de Juliette, doublée de comportements hystériques. Elle cherche à monopoliser l'attention par son théâtralisme mélodramatique. Le fait qu'elle reste dans la réalité éloigne la décompensation schizo. La confrontation tantôt à la mère, tantôt au père, sources d'agressivité dans le triangle œdipien – un classique chez les ados en crise - inclinent à penser que ses comportements limites sont plutôt névrotiques.

Nous échangeons sur Dahlie. Je confronte mes hypothèses transgénérationnelles qui s'imposent de plus en plus en force, au plus profond de moi. Hélas, elles sont impossibles à vérifier. Patrice semble faire des liens qui prennent un sens pour lui. Il est vrai que mes supputations, même si elles sont complètement à côté de la plaque, présentent un caractère rassurant.

23h30 Mathilde rentre. Je reprends l'échange que je viens d'avoir avec Patrice. Il faut dédramatiser leur "choc affectif" et leur impuissance face à Juliette. J'ai besoin de les rassurer ; et surtout de leur exprimer ma gratitude pour leur disponibilité et leur patience dans la prise en charge de leur filleule depuis une semaine. Cela nous a permis, de notre côté, d'être auprès de Jérôme, Maribel et de Dahlie !

Branché comme une pile sur Juliette

1h du matin - Je rentre me coucher à la maison.

5h - En proie à une agitation fébrile, je me réveille. Afin de calmer le jeu, à cinq minutes d'intervalle j'absorbe une série de granules homéopathiques. Dans l'impossibilité de me relaxer, je me couche et je me lève. Branché comme une pile sur Juliette, le mot stress prend une force inconnue à ce jour. Je sens mon corps et ma tête "décentrés". Je me fais peur sur les difficultés à me gérer et à pouvoir être efficace pour l'hospitalisation de Juliette. En me relaxant j'essaie de me rendormir, sans succès.

7h - Je décide de manger en puisant ce qui reste au réfrigérateur. Je n'ai pas faim, mais je m'oblige à engloutir trois vaches qui rient - jaune ? - deux compotes de fruits, une petite brique de jus de pomme, les restes de céréales de Xavier. J'arrête au passage la comtoise, sinon elle va sonner à 8 heures. Après ça, je me recouche. Je me relève aussitôt débrancher la sonnette. Pour ne pas entendre miauler Misty la chatte, je la libère du garage, et je lui donne à manger. Elle "nous garde la maison" ; Véronique la voisine lui remplit ses gamelles.

Je reviens au lit, mais toujours dans l'impossibilité de dormir.

L'hospitalisation de Juliette

8h à 8h30 - En vain au téléphone, je m'impatiente pour joindre la clinique. Enfin la surveillante décroche. Il n'y a pas de chambre disponible avant l'après-midi. Mais il est urgent que Juliette vienne ce matin pour rencontrer un psychiatre avant leur départ en week-end, ce midi !

J'ai l'assurance qu'il ne lui sera pas attribué le psychiatre D., celui qui a suivi ma sœur pendant vingt ans. Lui - que j'avais rencontré "en cachette", il y a seize ans pour comprendre la problématique de Dahlie. Lui, dont j'ai vite compris au cours de l'entretien qu'il méconnaissait totalement l'histoire familiale. Lui qui avait promis de passer la main à un jeune confrère ayant une accroche meilleure avec ma sœur : mais il ne l'a jamais fait. Lui qui l'a suivie si longtemps, a pratiquement raccroché le téléphone au nez de Jérôme, quand il lui a appris le décès de Dahlie.

8h45 - Rassuré pour Juliette, je téléphone à Patrice et nous mettons au point son hospitalisation. Avant son arrivée, je dois rencontrer les médecins. Patrice me rappelle peu de temps après. Juliette est toujours d'accord pour aller s'y reposer. Au petit déjeuner, elle s'excuse auprès de sa marraine : "Je suis désolée pour hier" lui a-t-elle dit. Elle se rappelle de tous ses comportements excessifs : elle est allée à la maison, a téléphoné à son ami Benoît venu la rejoindre en vélo ; elle a demandé les clés à Véronique la voisine ; puis elle s'est préparée une tisane à base de camomille… et après, sa marraine Mathilde est venue la chercher. Juliette reparle avec précision de tous ses comportements (qui sont hystérisants) : aphasie, tête bloquée, gestes désordonnés etc. Bref - elle est rendue quelque part "raisonnable".

En sortant de la maison, je croise Eric, le mari de Véronique. Il m'invite à manger ce midi avec eux.

Comme convenu avec Patrice, en arrivant à la clinique je cache la voiture pour éviter de heurter Juliette. Il nous semble important de ne pas nous croiser, on ne sait jamais.

Le Dr Del…, enregistre "l'historique" depuis le mois de septembre de l'an dernier.

Juliette arrive avec Patrice, une infirmière nous avise. L'entretien étant pratiquement terminé, je sors discrètement du bureau médical par la porte de service. Je téléphone à Françoise pour la rassurer à son tour. Nous voilà soulagés que Juliette soit protégée et prise en charge, enfin.

Assis sur un banc à quelques mètres de l'entrée, j'attends Patrice. Il me réconforte sur les comportements adoptés par Juliette. Sa très bonne accroche auprès de son nouveau médecin psychiatre Dr A. Je le rencontre. Au cours d'un bref entretien, il me fait partager son diagnostic. Pour lui, au-delà des décès, Juliette se trouve confrontée à la même problématique que l'an passé. Le diagnostic de dépression atypique, il n'y croit pas. Il va traiter en premier cette fièvre maniaque. Dans trois jours, il sera fixé pour voir ce qu'il y a derrière. Il me suggère de mettre de la distance par rapport à elle, ainsi que nous tous. De repartir me reposer en famille, avec la possibilité de le joindre à tous moments, grâce aux différents numéros de téléphone qu'il me remet. En quittant le Dr A., je respire. Vidé, épuisé, triste, je suis enfin soulagé d'avoir protégé Juliette. L'accueil à la clinique a été remarquable.

11h20 - Je rentre à la maison.

Midi - Marraine Mathilde appelle. Juliette vient de lui téléphoner et elle a une faim de loup. Elle veut des gâteaux bourratifs au chocolat, sa trousse de toilette oubliée. J'achète en conséquence, vais chercher ses affaires chez Patrice.

Il est 13h, bien sonnés. Enfin, je me rends chez Eric et Véronique pour manger.

L'amitié des voisins

Je n'oublierai jamais leur repas. En mangeant les délicieuses sardines grillées, je me lâche dans un énorme besoin de parler. J'ai conscience de les saouler, et m'en excuse. Compréhensifs, ils m'écoutent. Je leur livre mes hypothèses sur la transmission des problématiques familiales. Leur présence est thérapeutique. Parler, me livrer me permet de retrouver mon centre. Au-delà de leur amitié, je lis à la fois de l'amour et de la tristesse sur leurs visages. Beaucoup de réconfort dans leur patience, leur gentillesse. Cette amitié que nous partageons depuis des années, dès qu'ils sont venus construire en face chez nous, est restée intacte.

Repu et heureux de ce partage d'intimité, après avoir remis le paquet pour Juliette à la surveillante de la clinique qui me rassure sur son comportement, en milieu d'après-midi, je repars à la montagne.

Le retour près de Xavier

Paradoxalement, je ne ressens plus la fatigue. Certes, je roule vite, mais prudemment. Heureux d'aller retrouver mes proches, les rassurer et surtout retrouver Xavier. Ses propos de la veille, au moment de mon départ en voiture, étaient restés gravés dans mon cœur : " Reviens-moi vite ". D'une traite, une heure quarante après, j'arrive directement là-haut où je gare, sans bruit, l'auto.

Xavier le premier m'aperçoit. S'élançant à ma rencontre, il se met à crier : "Papa ! "

En l'entendant, puis le serrant très fort dans mes bras, ivre d'émotion, je retrouve mon havre de paix, mon centre et ma sérénité. J'en ai grandement besoin.

Devant tout le monde en m'adressant à lui, pour la première fois je lui donne les nouvelles de Juliette : "A dix ans, Xavier, avec tout ce qui se passe, il y a beaucoup de choses que tu peux entendre directement." Désormais considéré par son Papa comme un grand par la force des choses, son regard rempli de fierté, il approuve de la tête.

J'écris et je m'édite

Dimanche 9 août

Après un délicieux repas cuisiné par Jérôme et une bonne sieste, j'éprouve encore le besoin de me relaxer. En plein après-midi, 40°à l'ombre, le chien Eclair à mes côtés, allongé sur le fauteuil, je m'isole. Sous un arbre surplombant le village, j'aperçois le clocher en contre bas. Face à cette montagne verdoyante et à l'abri de ce soleil de plomb, depuis vingt minutes je médite. Les autres, Jérôme, Maribel, Xavier, Françoise se tiennent au frais dans la salle à manger.

J'écris et je médite. Je m'édite, je jette des cris. Ainsi mon cœur s'écrit.

Je médite sur Juliette et sur Dahlie. Le monde du visible et celui de l'invisible. Je pense aux personnes qui sont des "*médiums"*, capables de faire le lien entre les morts et les vivants. J'essaie d'imaginer comment ces personnes instaurent cette communication : d'où tirent-elles leur pouvoir, leur don ? A partir du vivant et la conscience du médium probablement "branchée" dans l'inconscient collectif, et renvoyant ainsi un dialogue avec le mort ? Comment communique-t-il réellement avec cet invisible ? Mais n'en ayant jamais rencontré, je n'en sais fichtre rien. Pour être honnête, j'aimerais bien en croiser un, pour concrètement le voir à l'œuvre. Pour l'expérimenter en quelque sorte, sur les proches qui ne sont plus là et que j'anime en moi. Oserai-je peut-être un jour ?

A l'ombre de l'arbre, bien calé dans mon fauteuil, je laisse émerger naturellement les souvenirs de "mes" chers disparus. A travers des images du passé ramenées au présent, auprès d'Eux émergent d'intenses émotions. Je me déroule des pellicules de films d'histoires, des situations vécues, partagées : je les réanime. Face à cette réalité trop pénible, dans cette façon de me les faire revivre, c'est un bon mécanisme de défense et d'adaptation. Comme s'ils étaient près de moi, je continue ainsi à dialoguer avec eux, ramenés au présent.

Cet état d'esprit m'est très agréable : me sentir en lien avec ces défunts me réconcilie avec la vie et la mort, me faisant vivre une logique des choses. Je l'interprète à ma façon et je savoure pleinement l'instant : la Vie grâce à la Mort, et dans la Mort la Vie, après la Vie.

Verses et controverses
dans cette chaleur de plomb

Lundi 10 août

Dans l'après-midi nous avons eu des nouvelles de Juliette. Comme convenu j'ai appelé son docteur, il s'est montré rassurant : "Elle a correctement passé le week-end et elle a pas mal dormi. Ce matin, elle est nettement plus calme, dans un versant dépressif avec des larmes, tout en parlant de ses parents. Elle a exprimé deux ou trois choses hystériques…. Elle demande à être au calme dans ces petites manifestations qu'elle contrôle… Elle prend son traitement … Elle a demandé à ce que son parrain l'appelle… Je vais entrer en contact avec son premier médecin traitant Anne M. P… Téléphonez-moi mercredi 12 après-midi à la clinique".

Patrice nous téléphone également dans la soirée. Il a passé plus d'une heure auprès de Juliette. Il nous confirme l'échange avec son médecin traitant. Il rajoute en réponse à sa question : "De quoi as-tu besoin ?"

- "De mes parents".
- "Téléphonez-lui" renchérit Patrice.

Ainsi nous sommes aspirés par l'affectivité naturelle de Patrice pour sa filleule, qui aussitôt mobilise la nôtre : "Et si nous descendions la voir, d'autant plus qu'elle semble manquer de linge ?" Mais cela nous le réglons avec Véronique. Elle a les clés de notre maison, et se charge d'approvisionner Juliette.

Juliette *qui voulait nous voir ou nous avoir.* Nous tentons de la joindre : "Elle se repose et elle dort". Le personnel nous signifie leur souhait de nous en tenir aux entretiens téléphoniques avec son médecin. Nous sommes déçus, tristes, hyper tendus. J'ai besoin de courir pour passer mes nerfs. Eclair le caniche m'encourage, il n'attend que ça. En me voyant enfiler mes chaussures, il saute déjà comme un cabri.

Une heure après, un peu décrassé, mieux dans ma tête, je reviens avec Eclair sa langue toute rose, pendante.

Avec Jérôme et Maribel notre partage intimiste est gratifiant sur bien des plans. Affectif, plein d'amour profond dans le respect et l'adaptabilité mutuelle, sans effort. Journées passées ensemble dans une extrême pudeur, pour ménager notre sensibilité. Dans ces paradoxes aussi, où nous passons de la tristesse aux larmes, de la joie aux fous rires, entraînés les uns par les autres dans cet élan de vie exprimé. Tout se fait, et se dit, dans la spontanéité d'une conscience claire au travers des rythmes et des algorithmes de la vie passée – présente : plein de choses à reprendre et à continuer, par-dessus et au-delà de l'absence.

Absence constamment présente en nous, autour de nous. Le manque de la Yaya, (nommée X fois par jour), de l'Abuelo, Papie et Mamie Vilar les parents de Jérôme décédés également. Des dictons, des souvenirs, qui les font tous revivre en beauté. Spontanée, naturelle, leur évocation nous réchauffe le cœur, le corps et l'esprit.

Juliette, absente de nos vacances, nous manque aussi. Nous évitons d'envahir Jérôme et Maribel sur ce registre. Mais chacun y pense. Perplexes sur ces drôles de vacances pour elle, dans notre besoin de réassurance rationnelle : "Elle est bien entourée" exprime notre confiance au Dr A. Que pouvons-nous faire de plus, sinon de croiser les doigts ? Comment lui dire, que nous sommes à ses côtés, de tout cœur avec elle pour qu'elle sorte gagnante de cette épreuve, et dans la vie ?

Chaque fois que le téléphone sonne, notre coeur sursaute ; on se précipite, tendus vers Juliette, suspendus à un…, je ne sais quoi, d'infiniment près, et tellement loin à la fois.

Ensemble tous les cinq, nous nous épaulons mutuellement. Nos échanges d'amour en sont un beau témoignage.

Mardi 11 août

En ce début de soirée toujours cette chaleur de plomb. Devant la maison, Jérôme, Maribel, Françoise et Xavier, jouent une partie de pétanque très animée ; le terrain en pente et caillouteux y contribue. Les filles viennent de battre les garçons. Xavier est dépité : - "Elles nous ont mis la pâtée : 4 à 13 !"

Cet enfant est extraordinaire. Il prend la mesure des problématiques et de nos souffrances. Il exprime son attachement au clan familial par la spontanéité de son âge, mais il fait mieux. Du haut de ses dix ans, ce petit homme va de l'un à l'autre pour faire rire, chanter, jouer. Il se tient à l'affût des nouvelles de sa sœur. Il décode sur nos visages la grille de lecture de nos sentiments. Tantôt discret, ou volontiers provocateur, par sa sensibilité, son intelligence intuitive, il agit en conséquence. Par sa gentillesse, sa disponibilité pour n'importe quelle tâche, animateur efficace de ces drôles de vacances, il nous fédère. Adorable, il sait nous faire crever nos bulles au bon moment. Sans lui, le quotidien serait probablement invivable. Nous lui en sommes tous très reconnaissants, pour ce don d'amour sans limites.

Comme tous les soirs, le repas est pris sur la terrasse. La fraîcheur est de plus en plus tardive. Et jour après jour les canicules nous tombent sur la tête. Ce soir, je me sens malmené par la mauvaise foi de Françoise. Souvent cela se produit, pour des conversations qui ne valent pas *un pet de lapin*.

Xavier découpe sa tranche de jambon. Il pose une question sur le débit et le crédit. Ayant assuré quelques formations en comptabilité générale, je lui explique le principe comptable entre la banque et le particulier. Aussitôt, Françoise monte au créneau pour me contredire : " Tu racontes n'importe quoi " ! Je me tais. Elle revient à la charge pour relancer la polémique, par le biais (un déplacement) de la révision du plan comptable. Je lui rétorque que cela n'a rien à voir avec le débit et le crédit. Au passage, il est clair qu'elle méconnaît la comptabilité générale, et probablement la révision du plan comptable. Son besoin est d'occuper le terrain. Visiblement, je la dérange. Pour éviter le conflit, je n'insiste pas. Ce n'est ni le lieu, ni le moment. Je suis cependant estomaqué par sa ténacité à vouloir me mettre en échec.

Ma souffrance, dans ma relation à elle, est là. Souvent, je suis dépassé par cette attitude, où il n'y a qu'Elle qui a raison et moi j'ai tort. Si je persiste, le conflit installé va petit à petit se déplacer sur autre chose jusqu'à ce qu'elle se sente reconnue ENFIN, dans ce qu'elle dit ou dans ce qu'elle fait. Ponctuellement, je sens une volonté consciente ou inconsciente à vouloir me rabaisser. Pourtant, je ne cherche nullement à briller, ni à me mettre en avant.

Mais je suis renvoyé dans mes cordes par sa suffisance. A maintes reprises, j'entends le "*Ne réussis pas"* de mon père en arrière plan : comme ce soir, au sujet de ma première course gagnée, où il ne m'a pas cru. Jusqu'à la fin du repas, silencieux, je pense à Juliette et à cette force négative qui anime Françoise pour lui prendre le dessus, en apparence sans rime, ni raison. Pourtant, cela doit bien avoir un sens, mais lequel ?

Suis-je si arrogant que ça ? Chercherais-je à me faire mousser et pourquoi est-elle à mon égard aussi agressive, dure, à vouloir me castrer ? Le mot est lâché : à ce moment-là, elle devient incisive (Freud dirait castratrice) et je me sens humilié. Alors que je n'ai aucune raison de me sentir disqualifié. Ce que j'avance est juste, vrai… et peut être aisément vérifié. Humilié de passer pour un hâbleur, un ergoteur qui raconte - n'importe quoi. Et là, vlan ! Elle monte sur ses ergots, blessante ou ironique, elle se moque de moi.

Mais pourquoi en je suis autant estomaqué ?

Au-delà du "*Ne réussis pas"* j'entends peut-être aussi le "*Ne pense pas".* Françoise se comporte comme mon père. J'entends "*Ne pense pas".* Pour eux, je ne sais pas raisonner ou je déraisonne. Ou alors je ne dis pas vrai, ce qui revient pour moi, au même.

Par rapport au : "T'es devenu un grand bavard" et qui visiblement indispose Françoise, cela me touche en référence à mon bégaiement. Enfant, j'étais bègue. Mes camarades se moquaient gentiment de moi, mais jamais avec méchanceté, car je savais me faire aimer. La patience de ma mère pour m'aider à dépasser ce handicap m'a beaucoup aidé. Suis-je devenu formateur pour me défier dans ce travers ?

Ce complexe m'a poursuivi longtemps, Dans ma 33ème année, la psychanalyse et un stage d'expression orale (!), dont les enregistrements vidéo stressants positivent mon image, en viennent à bout. La bataille a été rude. En sortant de ce stage à Caillac dans le Lot, j'ai fait un détour chez mes parents, avant de remonter dans la région Centre. Ayant "*réussi"* avec succès mon stage, j'ai une pêche d'enfer. Je n'oublierai jamais les deux signes de reconnaissance de mon père à mon égard. Primo, *il ne pensait pas*, suite à mes difficultés d'élocution enfant, que je m'exprimerais un jour aussi bien. Secundo, compte tenu de mes épisodes psychologiques dépressifs qui remontent alors à une dizaine d'année, que je réussisse brillamment mon insertion professionnelle.

Pour la première fois, mon père loue "*mes réussites"* d'une manière inhabituelle. Il en parle en toute sincérité, grave, fier. Je suis à la fois très ému et comblé de bonheur. L'instant est solennel en reconnaissance à ce que je suis devenu. "*El hombre tiene que superarse"* - (l'homme doit se surpasser) - seriné de toujours par mon père, prenait dans l'instant toute sa force et sa beauté. Longtemps après, j'ai compris qu'il admettait le dépassement de son modèle.

Trois ans avant cette rencontre, nous avions aménagé en banlieue parisienne. En rejetant les abonnements qu'il m'imposait sur une certaine presse libertaire, j'avais été obligé de lui tenir tête. Car, je devais en plus honorer les factures. J'avais beau lui expliquer, il ne comprenait pas. Blessé, il s'en était confié à ma sœur. Mais il avait fallu une épreuve de force en résiliant les journaux auprès des éditeurs, pour qu'il me lâche enfin les baskets. Mon père s'était octroyé le droit et le devoir de penser pour nous tous ; il ne s'en privait pas. Sa presse d'opinion en était le prolongement.

Après le crédit débit du repas, mon esprit est ailleurs. Je révise mon plan comptable. Bilan : Françoise et mon père, même combat. Deux modèles qui se superposent pour n'en faire qu'un à mes yeux. Celui de mon père, je le retrouve chez Françoise quand j'en tombe "follement" amoureux : un moyen de me permettre de réussir, … pour le meilleur et pour le pire ? Merci Papa, merci Françoise.

Cela amène une réflexion sur la recherche d'identité qui se crée et se développe à travers le modèle. Si cette quête identitaire ne s'est pas construite "normalement" dans la

croissance psychologique - *je fais l'hypothèse que dans le choix d'objet d'amour* - la personne la recherchera plus dans l'autre et par l'autre, qu'à travers elle-même. Elle n'existera que, suspendue et tributaire de son regard, de ses jugements : "Un seul être me manque et tout est dépeuplé (Lamartine)".

Par essence, le propre de l'amour n'est-il pas une quête de sa propre identité projetée sur l'autre, mon beau miroir ? Si je rencontre un modèle insuffisamment construit ou immature, mon *"Qui suis-je"* aura beaucoup plus de difficulté à se situer ou à s'élaborer. Trop malmené dans des impasses liés à l'autorité (peur des conflits), ou envahi par les angoisses de *"survie existentielle" (morcellement, abandon, mort, castration),* je vais me "sur-adapter" (refouler mes pulsions et mes désirs). Si j'ai besoin de l'autre pour exister, quitte à ferrailler avec, ou à le fuir, cela me signifie aussi le manque de confiance dans mes propres valeurs.

Loin de me laisser envahir par le rejet évident de Françoise, je fais mon tour de piste. Dans mon cas de figure, tel un funambule, je cherche mon équilibre entre le modèle du parent de même sexe (mon père) et la projection de ce modèle sur mon objet d'amour (Françoise). Pour tenir sur le fil, je dispose d'autres cordes à mon arc. Méditer sur ce qui se passe et sur ce que j'éprouve ; écrire aussi ce que je pense, ce que je fais, ce que je sens. M'éditer, écrire pour comprendre, cultiver et fortifier, ce qui bouillonne.

Je sais également retrouver des personnes qui me sont chères, amis ou amies, auprès desquels je laisse s'écouler des confidences sans limites. Dans ce contexte privilégié, en parlant de Françoise et de ma relation à elle, de nos jeux psychologiques épuisants, ma femme n'existe plus en tant que telle. Ces échanges me font mieux accepter les conflits qui se présentent, mais jusqu'où ? Dans ce besoin de mise à distance, j'ai conscience de la rejeter. Ces actes compensatoires expriment aussi un besoin de revanche et de fuite. J'en ai usé et abusé. Maintenant je travaille mon autonomie et mon hygiène de vie. Dans ces moments d'intimité où réside ma ressource, loin du dictât de Françoise et de mon père, je m'offre la permission (père mission) de penser.

Mais Juliette, dans ses difficultés actuelles, est-elle confrontée à cette même problématique ? "*Ne pense pas"* par toi-même ou "*Ne sois pas toi - sans moi ?"* Qui veut-elle imiter dans ces comportements excessifs ? Contre quoi se révolte-t-elle : trop d'enfermement ou trop de laxisme dans l'opposé des contraires des modèles parentaux proposés, par son Père et par sa Mère ?

Oui, Juliette dans son retour à la case départ : que nous signifie-t-elle réellement, dans sa problématique qui s'est déclenchée avant tous ces départs sans retour ?

"Au nom de tous les miens[1]"

Mercredi 12 août

"Au nom de tous les miens". Cette nuit je rêve des trois décès : la Yaya, l'Abuelo, Dahlie, dans mes représentations sociales (attitudes, comportements, jeux de rôles, masques).

Et en prime, dès le réveil, je ressasse le "*différend"* avec Françoise - débit crédit - symptomatique de l'ensemble de nos relations certes. Ce litige niche en moi, sous la forme d'un narcissisme exacerbé difficile à gommer. Un élastique[2] qui s'étire, mais qui reste bien ancré. *Au nom de tous les miens* qui ne sont plus là. Quel est ce lien d'orgueil qui me titille, partagé entre la haine à l'égard de Françoise, et ce besoin de travailler mes failles pour dépasser les conflits qui nous opposent ?

En creusant, je me ressens enfant, piqué dans ma vanité, blessé dans mon amour propre. Peut-être comme le ressent Xavier, lorsqu'il fait sa mauvaise tête ? Ou Juliette petite fille, quand elle faisait "*patito Donald"*, les lèvres retroussées avant de fondre en larmes ? De retour dans mon enfance, je fais un examen de conscience ; il me rapproche de mes enfants pour mieux les comprendre. Soudainement, me voilà aux prises avec des vexations réactualisées – ces élastiques, dont deux particulièrement cuisants à l'âge de cinq ans.

Le *premier* me vient de Tante Yvonne, la fille de ma Mémé de cœur. En cet après midi d'été, elle m'accuse d'avoir, soit disant, joué à touche pipi avec Freddy, son petit-fils. Elle me frappe violemment sur les mains. Dans ma tête, effrayé je hurle que : "C'est faux ! Je n'ai pas joué à touche pipi avec lui ; c'était avant-hier". Elle me sermonne aujourd'hui, alors que malgré son insistance, je l'ai repoussé son Freddy. Non, je n'ai pas joué à touche pipi ; d'ailleurs avec lui ça m'écœure. Touché par sa violence verbale et physique, profondément humilié je me terre au fond de la chambre, pleurant à chaudes larmes. Inconsolable, noyé dans mon chagrin, je revois Dahlie et Maman me sortir de ce trou, dont je m'étais juré de ne plus en sortir.

Le *deuxième* élastique me relie à Mme Signe la maîtresse de la maternelle. Dans le silence tout au fond de la classe, sur la dernière rangée, ma voisine Nicole me dérobe subtilement le beau sifflet niché dans la poche de mon tablier bleu. En s'époumonant dessus,

[1] Titre du livre autobiographique de Martin GRAY - 1971

[2] L'élastique est une force de réminiscence affective et comportementale, un retour en arrière. Il fait qu'un ancien sentiment, familier pendant l'enfance est exprimé de façon inappropriée - ici et maintenant. En d'autres termes, une situation actuelle ressuscite une situation ancienne, et si cette dernière a été mal vécue dans le passé, elle perturbe le comportement d'aujourd'hui.

tout le monde, sursaute. Prestement, elle le remet à sa place. Agressée par le sifflement strident, furieuse la maîtresse hurle : "Qui est-ce !" Un camarade du premier rang répond : "C'est le sifflet d'Elie". Arrivée en trombe, debout face à moi : "C'est toi ?" Terrorisé, Sauveur dans l'âme j'acquiesce. Copieusement giflé, la maîtresse me jette à la porte. Dans le couloir lugubre, je résiste, je retiens mes larmes. Mais quand sonne la cloche de la récré, je m'effondre en sanglots, par tant d'injustice : Victime !

La classe terminée, en apprenant l'incident, ma sœur Dahlie n'hésite pas une seconde. Offusquée, me prenant par la main, elle demande des comptes à cette maîtresse : "Pourquoi l'as-tu puni, alors que c'est sa voisine Nicole qui lui a pris le sifflet dans la poche et qui a sifflé dans la classe ?" L'institutrice que je sens confuse, à genoux devant nous pour se mettre à notre hauteur, ne cesse de me répéter : "Mais pourquoi m'as-tu dis que c'était toi qui avait sifflé et pas elle ?" Moi je boude, je me referme comme une huître. J'ai encore peur d'elle, malgré l'assurance de ma sœur qui rouspète, qui lui dit que ce n'est pas juste ce qu'elle a fait. En classe, quand elle a fondu sur moi, j'étais tellement paralysé, que mon : "Oui en acquiesçant" a parlé à ma place. Je ressens encore la cuisante magistrale paire de gifles qu'elle m'a administré, à titre d'exemple peut être, mais quand même !

Bien des années durant, je lui en ai voulu à cette maîtresse Persécutrice. Je l'ai haïe de toute la force de ma colère rentrée ce jour-là, pour lui pardonner quelques décennies après. Enfin libéré de mon élastique vraiment accrocheur, j'avais tout simplement réalisé avoir engagé ma responsabilité en me laissant accuser à la place de ma voisine. Dès lors, je ne pouvais m'en prendre qu'à moi-même. Du coup je dégageais la maîtresse de sa condamnation abusive.

Dans cette approche pour mieux comprendre mes vexations, j'y associe : punition – injustice – rabaissement – humiliation – sanglots ; être le dernier des derniers. Mon besoin enfant d'être "repêché" par Dahlie, surtout d'être "relancé " pour refaire surface…, et retrouver ma place…, injustement perdue…, sensible, hypersensible, touché, meurtri dans mon affectivité et mon intégrité profonde. Voilà ce que Françoise touche quand je qualifie ses blessures d'injustes, dont celle d'hier à partir de…débit / crédit…. C'est fou, ce *qu'un pet de lapin* trimbale comme casseroles *merdiques*.

Dans mon rêve *"au nom de tous les miens"* - sur le plan social au sein de notre famille d'exilés, malgré moi je me sens pénétré par des frustrations et des injustices. Car nous les apatrides, il nous fallait apprendre l'insertion sociale à l'école, au lycée ou à la fac. Et en parallèle nous adapter, coûte que coûte, aux contradictions internes de notre groupe d'appartenance des réfugiés politiques.

"Au nom de tous les miens" – je viens réparer des injustices flagrantes dans cette différence des classes sociales. Je les ai vécues dans ce Grand Lycée, voire à la fac, où seulement 6% de fils d'ouvriers pénétraient ce monde universitaire dans les années 60 ! Réparer, parce que je suis touché par ce fossé qui sépare deux mondes, deux cultures : le milieu ouvrier le nôtre, hispaniste à outrance, et la bourgeoisie ambiante. Non pas que je veuille entamer une nouvelle lutte des classes. Je sais me contenter de ce qui m'appartient.

Par contre ma sœur en souffre. Parfois, je la sens malheureuse à ce sujet. Elle s'en évade par la lecture, dans tous ces livres qu'elle dévore passionnément. Introvertie par nature, elle investit dans les études où elle réussit avec brio. C'est sa compensation sociale à elle, le pied de nez du *"bouchon" ;* le qualificatif que ses camarades de classe lui attribuent quand à dix ans, haute comme trois pommes, elle s'attelle avec succès à sa sixième.

Doté d'un caractère très extraverti, je trouve mes ressources en dehors de la maison. L'amitié, le partage avec les copains viennent largement compenser ces différences sociales

que je reconnais par la force des choses : Papa ouvrier maçon – hautement qualifié – se plaisait-il à dire, trime sur les chantiers ; et Maman s'échine à faire des heures de ménage pour que nous puissions étudier, dans la cour des grands. A la différence de ma sœur, je sais me mettre en scène : au théâtre où dès l'âge de neuf ans, j'apprends à me tailler ma part de succès. Idem dans la vie courante : faire le plein de signes de reconnaissance dans mes contacts sociaux qui, royalement, remplissent mes batteries, toujours pleines de vie.

Le rêve invite à réparer les différences sociales, car, quoi qu'on en dise, elles ne placent jamais les enfants sur une égalité des chances. Est-ce à cause de ce départ précipité de Dahlie, dont maintenant j'ai tant besoin de comprendre le pourquoi ? Ou à cause de toutes ces contradictions que je vivais, et qui m'ont pesé à l'intérieur du milieu fermé des réfugiés politiques espagnols ?

Je pense à cet interdit que j'ai accepté de mon père : le *"N'appartiens pas à d'autres groupes sociaux que le mien, celui que je te destine".* Interdit d'aller voir ailleurs, pour éviter de se laisser polluer par d'autres pensées, d'autres idéaux. Pour cette raison il ne veut ni poste de radio, ni de télé à la maison.

A quinze ans, dans un cercle privé auprès d'un pédagogue averti, mon père me fait découvrir, avec des jeunes de mon âge, garçons et filles, des méthodes anticonceptionnelles. La démarche avant-gardiste à l'époque – bien avant 68 - est formidable. Mais immédiatement le "groupe" se protège ; il se referme sur lui-même. A la sortie, mettre ces méthodes en pratique est interdite. En nous surveillant comme du lait sur le feu, nos parents nous rappellent : "Il ne faut pas confondre la liberté et le libertinage." Ainsi mon père me fait sentir le doux parfum sensuel de la sexualité, mais il m'interdit de pratiquer. Il me confisque mon sexe.

Par la grâce du pardon, ce rapide tour de piste me fait sourire aujourd'hui. Face à ce verdoyant paysage panoramique des montagnes, "*Au nom de tous les miens"* je me sens investi d'une mission particulière, celle de les arborer en moi, au-delà de leurs corps à jamais accessibles. Les porter pour continuer à les faire survivre et "passer avec eux, en moi" au-dessus de Françoise. Désormais, ils font partie intégrante de mon âme dans ce que je suis, d'où je viens et où je vais. Subitement, je réalise que cette spiritualité naissante va m'aider à me protéger d'elle, sans qu'elle en ait la moindre idée, quand je me sentirai touché, humilié, blessé.

"Au nom de tous les miens" – pour apprendre à me taire si je veux éviter un conflit, quand la partie d'un jeu psychologique sera à nouveau de mise : Persécuteur / Victime / Sauveur. Curieuse défense ! Mais je la trouve originale : faire alliance avec les miens pour tenir Françoise à distance.

Et maintenant, quel regard suis-je en train de porter sur Elle, là, dans ce bonjour bisou du matin, où sur le plan affectif je me sens anesthésié ? Je ne lui en veux plus, ma vexation est partie, comme s'envolent des tas d'illusions. Vais-je lui faire partager cette démarche ? Je voudrais tellement me faire entendre ; lui faire sentir tout ce que je mets en œuvre pour tenter de la comprendre, me rapprocher d'elle. Partager, pour ne plus m'enfuir à tire d'ailes en pleurant sur moi, sur elle, de mes tourments et de nos peines.

Oui, je vais lui parler. Il est temps. J'ai le sentiment que ma fille se laisse aller, d'un manque d'amour de sa Mère. Souvent dans ma quête de paix, Juliette me reproche de m'allier avec Sa mère qui en profite pour lui tomber dessus, de plus belle.

La réalité en face

Mercredi 12 août

16h15 - Nous venons de téléphoner au Docteur A. : "Mon dieu, ma foi ..., Juliette est stationnaire. Non, elle est plutôt tassée car j'ai augmenté le traitement. Elle a beaucoup de choses à dire…, mais ce n'est pas le moment. Elle n'exprime pas le désir de vous voir, même de voir les gens, sauf son parrain… Elle dort beaucoup. Elle fait ce qu'elle a décidé de faire, se mettre à l'abri d'elle-même …Elle prend du xxx ..., que j'ai augmenté un peu, car elle était entre les deux, veille et sommeil, et là elle dort bien la nuit, puis trois heures dans la journée….Quand elle est éveillée, elle est consciente, elle parle bien… sa fièvre maniaque est en train de se tasser ; elle est gérable et tolérable pour tout le monde ; elle n'apparaît plus dans ses comportements, sauf un tout petit peu dans le dit... "

Juste avant de recopier la conversation téléphonique griffonnée à la hâte sur un brouillon, je trouve ce mot de Juliette plié en quatre à la fin du cahier journal en date du 3 juillet : *"Papounet, il est 23h30 je te laisse un petit mot. Je suis allée voir l'Abuelo, il était content de me voir. J'ai encore trop de peine pour Yaya mais il faut bien s'y faire, même si je ne m'y fais pas. Juliette."*

Je me sens à la fois attristé, inquiet, tout en me voulant un peu rassuré. Où en est-elle vraiment et comment ça va sortir, sous quelle forme ? Une énigme face à l'incertitude et au temps qui passe. Pour avoir moi-même refoulé ou avalé des couleuvres, je sais par expérience qu'elles sont particulièrement lourdes à digérer ou à régurgiter.

Jeudi 13 août

Hier en fin d'après-midi, me promenant avec Françoise, j'évoque le poids de la reprise avec l'environnement social. Composer avec les affects des autres : parler, expliquer, se livrer, en réponse à leurs attentes affectives et sociales. Comment vais-je pouvoir parler de Juliette dans toutes ces épreuves, quand on va me demander : "*Et Juliette ça va ?"* Que vais-je en dire pour la protéger elle, et moi à travers elle ? Françoise pense que je suis dans le paraître. Je veux surtout protéger Juliette et l'aider à s'en sortir. En plus, Françoise lâche un lapsus, nommant Dahlie au lieu de Juliette ! Ici et maintenant, c'est Juliette qui me tracasse.

Si socialement parlant, je pouvais me laisser aller sur mon lieu de travail, devant mes deux amies qui m'ont envoyé un courrier de soutien, je leur dirai à peu près ceci :

"Juliette nous renvoie à nous-mêmes. Certes, il y a eu les décès de la Yaya, l'Abuelo, et Dahlie. Mais Juliette nous oblige, depuis un an, à un face à face dans le couple, où pendant des années nous avons fait la politique de l'autruche. Cela nous a permis de vivre, même de bien vivre, mais les problèmes de fond ont été soigneusement évités. Depuis un an, c'est l'épreuve de Vérité et si nous avons temporisé jusque-là, où cela nous conduira-t-il ? Oui, c'est vrai, les décès nous ont rapprochés, mais vont-ils venir effacer ces années de fuites réciproques, de vérités cachées, de vécus totalement opposés pour tenter, chacun de notre côté, de se croire pleinement exister ? Françoise avec un caractère dominateur dont elle a cru qu'elle allait tout pouvoir maîtriser, contrôler, pour conduire à bon port le bateau familial. Moi au travers d'un caractère médiateur, conciliateur, tentant de ménager la chèvre et le chou, pour fuir mes complexes sociaux estampillés de longtemps - malade mental en son temps, et croyant apporter le canot de sauvetage en cas d'avaries dans notre traversée.

Résultat des courses : Juliette en difficulté qui prend l'eau et qui a besoin d'air. Juliette qui se brûle dans son feu intérieur pour tenter de vivre par elle-même, complètement déboussolée par les modèles proposés. Juliette qui a du mal à poser les pieds sur terre !

Et Xavier, comment survit-il dans tout cela ? Quel caractère est-il en train de se forger à travers toutes ces épreuves ? Françoise, à tant vouloir le préserver, n'est-elle pas en train de l'isoler en le surprotégeant ? Ne lui entretient-elle pas l'épouvantail de Juliette, la malade? Françoise que lui transmet-elle dans ses campagnes de dénigrement à mon égard, dont elle ne peut malgré elle, se priver ? Critiquer, dévaloriser l'autre, pour se sentir quelque part exister."

En soirée nous descendons tous les cinq à la petite fête du village. Dur, dur, le cœur n'y est pas. Juste une éclaircie quand les enfants jouent au stand de tir à la carabine, puis à la pétanque pour décaniller un œuf sur un rondin en bois. Il y a le feu d'artifice, et sur le tard l'orchestre pour une série de musettes, pasos, tangos. Difficile de se laisser aller, de se voir danser et de composer avec le souvenir de la Yaya et de Dahlie qui aimaient tellement valser. Où hélas les fêtes ne se ressemblent plus. Il y a tout juste une quinzaine, Dahlie, Maribel et Jérôme dansaient à la fête de leur quartier.

Françoise pleure. Je détourne mon regard. Je m'oblige à parler pour éviter de craquer.

Au retour, pour observer le ciel se faire bercer par les étoiles et nous faire rêver, nous restons un long moment au frais sur la terrasse. Mais les nuages qui n'ont rien compris nous les cachent. Au moment du coucher, Jérôme annonce qu'ils rentreront demain soir. Il leur faut reprendre contact avec la réalité du quotidien. En ce qui nous concerne, nous quitterons ce joli coin de montagne dans deux jours.

Et oui, la réalité nous a tous rattrapés hier en fin de soirée.

Cette nuit, en rêve, une foule d'images dispersées, floues sur la reprise et la maladie, m'agite. Un gros poids sur l'estomac exprime mon inquiétude sur Juliette.

"L'arche dans la tempête"[1], le titre d'un livre lu dans ma jeunesse, me revient. Qui va se "sauver", comment ? Qui va plonger, comment ? Qui va se retrouver après, comment ? Ce matin, je suis vraiment dubitatif.

[1] L'arche dans la tempête livre de Elisabeth GOUDGE

Un règlement de comptes

Vendredi 14 août

Au lever, malgré moi, je réveille Françoise qui maugrée, regarde l'heure : 7h.

Je me sens dans le même état d'esprit que la veille. Perplexe quant à l'efficacité pédagogique et éducative de notre couple. Embarrassé, je le suis aussi depuis que Juliette clame, à corps et à cris, son envie de quitter la maison et ce, bien avant sa crise.

Hier au soir, je me trouve à nouveau confronté à Françoise qui - quoi que je fasse, me dénigre devant Xavier. Je fais le parallèle avec débit/crédit, dans les règles de la pétanque que j'arrange au gré de mes envies, la vaisselle que je n'ai pas faite hier - dit mine de rien, un parler qui glisse anodin, mais où perle la critique. Mieux, quand j'interviens auprès de lui pour une remarque éducative, simple, banale, elle se sent atteinte, visée, blessée. Elle prend sa défense. Mais aussi quand à bout d'insister pour que Xavier exécute à juste titre ce qu'elle lui demande de faire, c'est publiquement qu'elle reproche ma passivité, mon laisser faire, son ras le bol d'être le père fouettard.

Plus je réfléchis, et plus un fossé se creuse. Jusque-là, ma nature à aimer faire plaisir et à faire des efforts venait tant bien que mal combler un tant soit peu ce vide, cet espace. Comme un fleuve séparant deux rives, ce sont deux approches des choses de la vie, et ce dans beaucoup de domaines. Le marquage le plus net, est le monde de la raison chez Françoise, le monde des sentiments chez moi. Or de "*plus en plus",* je suis de "*moins en moins"* celui qui se rallie de façon systématique à son panache, ou celui qui lui déroule le tapis rouge. Elle, qui Pense pour deux, Réfléchit Toujours avant d'agir, Sait pour les autres et mieux que les autres.

Plus je médite sur notre façon de faire, et plus se précise cette transposition du modèle de mon père sur Françoise. Projection d'amour ! Comme si je m'étais dit, en me flouant bien sûr, que ce modèle projeté sur une femme, j'en viendrais à bout, grâce à mes séductions affectives. Ou, que dans l'idéalisation de ma flamme, j'y trouverais une réponse existentielle au modèle de mon père impossible à dépasser. Cet élan devait répondre à mes difficultés, et les sentiments me venir en aide pour escalader des montagnes. Celles que je n'avais pu grimper par manque de moyens, de guide pour emprunter plus efficacement les chemins escarpés.

Or dans cet amour inconditionnel sans limites, je suis allé au devant de mes propres échecs. Sans le savoir, je me suis livré corps et âme. Mais tel une mante religieuse baissant les bras devant l'adversité, lentement je me suis laissé dévorer de l'intérieur. Alors que dans mes démonstrations affectives du Faire Plaisir dans un effort constamment soutenu, j'étais

convaincu d'être sur la bonne voix (e), celle qui trouverait une réponse et une solution à mes problèmes.

Le modèle de Françoise - *celui de mon père* - par amour, je l'ai idéalisé. Je l'ai mis sur un piédestal. Et leurs deux pathologies ont suffisamment déteint sur moi, pour que je la leur mette en scène. Dans mon aveuglement amoureux, j'étais celui qui devait trouver réponse à mes peurs, et celles de Françoise, notamment sexuelles. Par peur qu'elle ne m'abandonne, j'étais toujours dans la crainte de ne pas la satisfaire à hauteur de ses désirs. Egalement, dans ma fébrilité à trouver des réponses à ses difficultés, que je devinais de façon intuitive. Car j'avais du mal à les voir. Elle les masquait d'un voile opaque en me les faisant porter à sa place : sa propre peur de la sexualité, du regard des autres, son manque de confiance, son narcissisme exacerbé, son angoisse de mort figée au départ sans retour de son père. 28 ans après, elle ne pouvait toujours pas en faire le deuil.

Françoise existe à travers son regard critique, incisif envers les autres dans le défaut qu'Elle va pointer, la faille qu'Elle va entrapercevoir. Inconsciemment ou volontairement, elle peut même induire l'échec, allié pédagogique, parce que c'est comme ça que l'on apprend – dit-elle.

Bien sûr, à première vue, cela n'apparaît pas de façon aussi limpide. Chacun est pris dans le tourbillon des habitudes. On n'y prête plus attention, on s'en accommode. Un arrêt image sur la réalité quotidienne foisonne d'une foule d'exemples de choses dites, ou non dites, mais que les comportements d'agitation matérialisent : des gestes d'humeur, des portes qui claquent, des soupirs d'impatience, un Dépêche-Toi qui bouscule tout au passage et qui signifie : *"Moi au moins j'agis, je fais, je suis efficace !"*

Mais au fil du temps les masques tombent. Ils laissent apparaître tous ces petits détails qui empoisonnent la vie. Dans son besoin existentiel de démontrer qu'elle est animée par un Sois Parfait (dans tout ce qu'elle fait), elle ne peut être amenée qu'à jouer à "*Défauts et à Coincer l'autre*", ces jeux psychologiques qui sont autant de réassurances pour elle.

Par lâcheté j'ai passé des années à fuir. Sans le savoir, je croyais pouvoir - l'acheter- en nous manipulant l'un l'autre, dans un racket système : l'illusion d'en venir un jour à bout en me Sauvant à travers elle. J'ai entretenu mes propres jeux de Victime, dans une sur adaptation aux événements, sans jamais oser l'affronter réellement. Je constate, avec un arrière goût amer, que je fonctionnais de la même manière avec mon père, parce que lui aussi, j'avais peur de l'affronter.

Depuis un an j'apprends. Juliette nous renvoie à nous-mêmes. Et plus j'observe Xavier, lui aussi me renvoie à moi-même.

Et maintenant, que faire ? Me confronter à mes faiblesses me donne des ailes. Plus je sens cette énergie se mobiliser, plus je trouve la force d'exprimer mes failles, avec un réel besoin de les amender. Ma force est faiblesse, ma faiblesse une force. Dois-je persévérer, continuer à entretenir une illusion de couple qui tourne - bien – (socialement parlant) pour en préserver les bons côtés matériels et maintenir mes passe-droits affectifs ? Mais est-ce bon pour les enfants ? Dois-je leur offrir un cadre nouveau, un autre champ d'expérience ? Dois-je prendre mes distances, m'éloigner pour me laisser plus de champ par rapport à mes réflexions, à mon goût de la vie, à mes souhaits, à mes désirs ? Ou dois-je continuer à jongler sur mes compromis, sur ce fil tendu pour jouer au funambule ?

Satisfaire des besoins à contretemps

Dimanche 23 août

Cette nuit, mes rêves me tourmentent à ce sujet.

Je me revois enfant, je n'ai pas faim, mon père me force à manger. Ma gorge se resserre, rien ne passe. Je ressens la mémoire des picotements. A nouveau mon tube digestif gavé se retrouve chargé, encombré.

Au sujet des yaourts commandés à sa mère, à la clinique Juliette me dit : "Ils ne correspondent pas à ce que j'ai demandé, ni à mes goûts ; Maman satisfait mes besoins à contretemps."

Hier, Xavier vient avec nous au supermarché. Il part confiant avec son argent de poche. Il veut voir ce qui pourrait bien lui faire plaisir. Sa mère le lui interdit. Moi aussi, je voudrais l'empêcher de dépenser inutilement son argent. Pourtant, je dis : "C'est son argent de poche, ça lui appartient." L'intonation est ambiguë, comme s'il ne pouvait en disposer. Malgré moi, dans ma transaction cachée, je lui soustrais son pouvoir d'achat. Comme mon père à quinze ans. Il me donne le goût de la sexualité et il m'interdit de pratiquer. Il confisque mon sexe, et comme lui, j'ai envie d'accaparer une des bourses de Xavier qui ne m'appartient pas.

Des paradoxes difficiles à gérer, tant pour les enfants que pour nous, les parents. Ils viennent frustrer, contredire, interférer nos propres souhaits, lorsque nos enfants cherchent à satisfaire leurs besoins légitimes en dehors de notre contrôle. En leur substituant nos besoins appris, et comment les satisfaire "à notre manière", nous venons interdire et "castrer" l'expression naturelle de leurs désirs.

Dans mes rêves, cette castration vient plutôt de mon père. Me revient l'exemple où "Lui Seul - Sait", que nous n'avons nul besoin d'un poste de radio. De toujours mon père pense que ce média est au service de la propagande. En période électorale, pour assouvir notre désir légitime d'information, je nous revois avec ma mère, obligés de mentir, pour laisser croire que le poste acheté nous est prêté. Il ne dit mot ; il n'est pas dupe. Il est le premier à se mettre à l'écoute.

J'entends des tas d'exemples où mon père se met en scène, pour encourager le désir de Faire des Efforts : il se modélise, l'homme doit se surpasser, c'est louable. Mais dans son besoin de tout contrôler, de penser à ma place, il m'enferme dans son cadre de référence, qu'il m'interdit d'outrepasser. J'accepte - ce qui me conduit fatalement à l'échec sur le plan scolaire et universitaire. En fait, malgré lui, dans ses contradictions internes liées à son histoire, il me laisse entendre : "*Ne Réussis pas ou Ne Fais pas au-delà de ce qui me semble bon pour toi".* Pour enfin accepter de me voir réussir par moi-même à 33 ans ; là encore au prix de quelques

révoltes anti-culturelles, tel le rejet de sa presse d'opinion déjà évoqué. Un combat de longue haleine, sans fin (sans faim), quand, enfant au bord de la nausée, il me forçait à manger.

Dans notre système éducatif, je constate des besoins satisfaits à contretemps, et d'autres jugés à contresens. Mais où se situe la limite, de ceux que l'on juge "inutiles ou impossibles" ? Je qualifie "d'impossibles", ces envies de décrocher la lune : convoitises irréalistes, inadaptées, assimilées à des utopies. Je définis des besoins "inutiles mais possibles" : ceux qui sont jugés superflus par les autres, mais réalisables pour moi. J'ai envie, je peux les satisfaire. En conscience ils engagent ma responsabilité. Cependant l'entourage les juge, les critique : pourquoi ?

Dans notre famille ils sont reliés à un financement jugé oiseux. L'argent est difficile à gagner : il faut travailler, faire des efforts et il en coûte. Toute peine mérite salaire. On n'a pas le droit de gaspiller inutilement. Ainsi, nous avons appris à "casser" notre envie du besoin jugé "inutile mais possible". Lorsque à notre tour nous "cassons" l'argent de poche de Xavier, le poids de l'éducation reçue, agit. Nous lui avions laissé croire qu'il possédait en propre, mais nous le dépossédons illico presto. Pire, nous le culpabilisons : a-t-il réellement fait des efforts pour le gagner, sait-il vraiment ce qu'il en coûte ?

Aujourd'hui notre train de vie nous permet de satisfaire des tas de besoins, d'envie et de désirs. On ne s'en prive pas. Mais nous avons toujours une retenue, une veille à la dépense programmée, qui freine notre spontanéité : est-ce opportun, utile, raisonnable ?

[Samedi 30 mai, j'écrivais ceci : "Je prends conscience que je suis marqué par les sacrifices financiers de mes parents, Papa ouvrier maçon, Maman femme de ménage. Dans ma famille, l'argent est compté : priorité aux études. Je suis en dette envers eux …pour m'empêcher de jeter l'argent par les fenêtres…, en dépense inutile. Mais cette dette, me colle encore à la peau. J'en paie toujours le juste prix ! Alors que j'ai les moyens de le faire, je gagne *bien ma vie.* Je m'interdis comme aujourd'hui, "*d'Avoir dépensé",…*,"*d'Avoir des Pensées".* Et oui, je suis passé de la crainte *d'avoir dépensé*, jusqu'à *m'interdire de penser*."]

Quand Juliette casse sa tirelire dans des dépenses – inconsidérées, notre échelle de valeurs s'en trouve sérieusement ébranlée. En quelques mois elle claque l'équivalent de deux mille euros, dans ce que nous considérons – des besoins inutiles. Elle peut se le permettre, c'est son argent.

Avait-elle besoin d'en faire l'expérience, ou est-ce la conséquence de nos modèles qui la dérèglent dans son rapport à l'argent facile, que l'on dilapide en achats futiles ?

A bout de souffle

Samedi 29 août

Depuis mardi, avec Françoise, à bout de souffle, épuisés, lessivés, nous sommes en congé maladie (mal a dit).

Sérieusement obnubilé par la *"patate chaude"*, je mets à profit ce que le mal "nous" dit. Je pense à ma fille. Elle a du "mal" à se positionner par rapport à sa mère, qui en lui imposant son cadre de référence, la *"coince"* de façon systématique. Mise en échec, Juliette m'en parle lundi dernier. Elle ne veut plus de sa mère à la clinique de toute la semaine.

Mercredi, le Docteur A. nous reçoit dans son cabinet en centre ville. J'ose lui parler de "cette patate". Il en a vaguement entendu parler, sans plus. Françoise n'en dort pas la nuit qui suit, et moi non plus. Mes réflexions jonglent sur cette patate qui circule, que les proches se refilent.

Soulevant nos problématiques, je n'hésite plus à confronter les siennes dans le peu que je connais de son passé : Françoise n'en parle jamais. Elle n'a aucun souvenir d'enfance. Je lui rappelle, tout de même, le manque d'amour de sa propre mère. Mamie, depuis que je la connais, je ne l'ai jamais entendue témoigner de la tendresse ou des signes de reconnaissance positifs dans ce que sa fille est ou fait ! Puis au sujet de son demi-frère mort né, sa mère l'a apostrophée dans sa douzième année : elle aurait préféré avoir un garçon à sa place. Je sais que je lui fais mal. Mais j'ai trop mal pour Juliette. La clinique n'est pas sa place. Elle se débat contre des souffrances existentielles de sa mère. Elle l'exprime, haut et fort.

Mon besoin viscéral de confronter Françoise est là. Qu'elle intègre les patates autant de sa famille que de la mienne. Il y a tout juste un an, aux prises avec les difficultés psychologiques de notre fille, j'avais été cloué sur place par sa remarque cinglante restée en travers de la gorge : "Dans Ta famille Serrats il n'y a que des Malades !"

Françoise propose une thérapie à trois. Mon non-dit préjuge : une thérapie familiale permet de "se cacher" à l'abri des autres. Ma préférence va pour les thérapies individuelles. Et puis, j'en ai marre de toujours me remettre en question, et pas elle. Le lendemain j'en reparle. Je donne mon accord, si chacun se prend en charge et balaie devant sa porte.

Depuis quelques jours, Françoise se plaint de manquer de sommeil. Elle aime se coucher de bonne heure. Et il ne faut ni plaisanter autour, encore moins la déranger. Je revois son scénario de vie : "La belle au bois dormant". En vacances, pour me suivre, lors d'un stage d'analyse transactionnelle que j'anime, elle l'esquisse à partir d'un questionnaire que je lui ai remis. Nous en avions longuement parlé. Aujourd'hui il est temps que la Belle se réveille vite fait, bien fait.

Car, en parallèle, j'entends mon père. Chaque soir il a peur et il s'en plaint, de ne pas avoir son "compte de somme". Certes il est maçon, un métier pénible. Cependant, passé 22h, il lui est insupportable – ne pas nous savoir au lit, comme lui. Il faut que tout le monde se couche. Peu lui importe que nos devoirs scolaires soient finis ou pas. Irritable, son agacement monte en crescendo et sa tyrannie nous éclabousse. Nous devons tous contribuer à préserver son repos. Mais lui se réveille de bonne heure, toujours trop tôt. Dans cet appartement exigu, peu soucieux du bruit, il pète, tousse, gargarise, maugrée en lisant le Journal. Dans sa crainte de manquer de sommeil et de tomber malade, nous subissons le fait du prince.

Pendant des années, surtout après mes déprimes, j'étais obnubilé par la crainte de ne pas dormir ; elle était assimilée au risque de retomber malade. Il fallait impérativement que je dorme, et je m'excitais à la seule pensée de ne pouvoir trouver un sommeil réparateur. Pratiquant le yoga, j'avais appris des exercices de relaxation. Au pire je prenais un somnifère, mais cette démarche ne me rassurait guère. La moitié d'un cachet suffisait à m'alarmer sur des fragilités potentielles en tirant l'élastique "t'es un malade mental". Sans le savoir, je reproduisais la mécanique de mon père.

Brutalement, jeudi, j'ai lâché à Françoise : "Tu me fais penser à mon père !" En fait, je les place sur un même plan. Est-ce cette obstination à vouloir confirmer, coûte que coûte, mes hypothèses sur certains choix d'amour, les miens en tout cas, en y transposant le modèle du parent de même sexe, celui de mon père en l'occurrence ?

Hier vendredi, je lui ai soumis une compilation de mes recherches sur la structure hystérique. Dans les psycho somatisations elle y a retrouvé les comportements de Juliette. Cela m'a rassuré. Mes tentatives de faire évoluer son regard sur les fragilités de notre fille, aboutissent. Au-delà de sa fièvre maniaque, j'observe sa confrontation au triangle œdipien : ce conflit dans la rivalité avec la mère, pour la conquête du père. Lors de mes visites quotidiennes à la clinique, je l'entends se débattre par rapport à sa mère dans son désir de la dominer, de la critiquer, de la juger, de la "tuer". Mais aussi dans ses tentatives rendues vaines de lui quémander un manque d'amour, dont elle a grand besoin pour se reconstruire : "Je la déteste, je la hais" verbalise ce conflit qui les oppose. Dans cette confusion sentimentale, mélange de pulsion de mort, de haine, d'amour et de culpabilité, je crains qu'une sévère dépression ne s'empare d'elle. Ses crises somatiques expriment ces paradoxes psychologiques.

Perclus de douleurs psychiques et physiques pour avoir subi l'expérience du *"malade, ce fou que l'on isole"*, je sais ce qu'il en coûte. Je garde en mémoire cette souffrance au plexus solaire qui me tenait plié en deux (je mendiais une lobotomie), doublé d'une désespérance morbide : "Vas-tu pouvoir t'en sortir un jour ? Pourras-tu te défaire de cette étiquette – de malade qui te plombe par cette folie qu'on enferme ? Sans le savoir, je réclamais à corps et à cris l'amour inconditionnel de mon père. Espérant que je Le dépasse j'implorais sa force d'amour. Mais encore fallait-il qu'il accepte que je le *"tue"*, pour répondre à sa prescription que l'homme que je suis- se surpasse ?

Aujourd'hui, à travers ma fille, l'analyse des faits et des événements donne un sens nouveau et différent à ce regard sur le : "malade mental". Ces deux mots dénaturés dans leur essence "en folie" pour éloigner leur véritable résonance, il m'est impossible de les entendre. Quand Françoise parle de la Santé Mentale de notre fille, mon sang ne fait qu'un tour. De façon abrupte, je m'insurge : " Juliette n'est pas folle !….Elle a un accès, un accès de fièvre, et elle gère une patate…...la mienne, la tienne, la nôtre !"

Que n'ai-je subi : "T'es malade … *(sous entendu*)… mental", quand suit -tel un couperet : "Il faut te faire soigner !", lancé maintes fois avec férocité par Françoise lors de nos épopées verbales. Dans son regard de haine, j'étais fou à lier.

Et Juliette, sans dénier ses fragilités, se défend aussi d'être "*malade mentale"*. Elle parle – d'une Grosse Fatigue particulièrement Epuisante.

Je ne suis pas dans la dénégation. Nous sommes aux prises avec un mécanisme de répétition. Une malédiction qui, après moi, s'abat maintenant sur ma fille. Simplement - tenter de comprendre pour dénouer et déjouer ce qui se répète. Non ! Cela ne doit plus être considéré comme une fatalité, ni une Maladie assimilée à une Folie que l'on subit à travers le Regard des Autres à Vie. Ce serait trop facile et trop injuste.

Ce besoin de relation authentique

Mercredi 2 septembre

Deuxième jour de prolongation du congé maladie. En ce milieu de matinée, ce n'est pas du luxe : grosse fatigue, besoin de rester allongé, de laisser couler le corps, le cœur et l'esprit. Mon corps est de plomb.

Après le petit déjeuner, je m'allonge à nouveau sur le lit pour écrire. Je glisse dans la somnolence. J'ai vraiment besoin de relâcher, de récupérer, de casser mes rythmes organisés, compassés, ordonnancés.

Françoise a très mal dormi. Je culpabilise moins sur son sommeil, accusé pendant longtemps de l'en priver, de la réveiller en me couchant le soir, ou de mettre la télé trop fort. Au delà de ces détails - pour moi largement amplifiés, je réalise qu'il s'y rajoute ses propres fragilités, son excitabilité, ses nerfs à fleur de peau. Reflet de ses états d'âmes, son irritabilité difficile à calmer est déplacée. Contrôlant tout, organisant, imposant, évacuant ainsi son trop plein d'énergie négative, elle se ressource sur les autres, leurs travers, leurs défauts. Forte d'un sens du devoir pour prôner des valeurs éducatives et morales, elle impose.

Depuis quelques temps, la roue tourne. Françoise commence à se faire cadrer. Chacun lui renvoie ses propres excès, pour éviter d'assumer à sa place.

Dans mon besoin physique et psychique de souffler aujourd'hui, je reconsidère la relation avec Françoise. Elle prend une autre tournure. Il n'est plus question de continuer à creuser ce fossé, mettant un abîme entre nous. Non ! C'était avant, dans une guerre des retranchés. De part et d'autre, confortablement installé, chacun campait sur sa raison, son sentiment ou son comportement, narguant l'autre, fort de sa vérité, de son bon droit. Ce matin, animé par un fort besoin de relation authentique, je remblaie : une volonté nouvelle de rejoindre le campement de l'autre. S'affranchir des remparts, parler son langage, comprendre point par point son comportement, en voir le pourquoi et le comment.

Parcourant mon journal, je constate que ce désir d'authenticité, j'avais tenté de le mettre en œuvre, bien avant que Juliette n'exprime sa première souffrance dépressive au retour de sa colonie de vacances où elle était animatrice. Déjà, avant l'année du bac de Juliette, dès mon retour de mes deux semaines d'animation à Lacanau : "Mieux vivre ses relations avec les autres par l'analyse transactionnelle", j'avais pris la peine d'écrire à Françoise. Les mots étaient restés lettre morte, et pourtant...

"Françoise"

"Les partages intimistes de ces deux semaines me renvoient à moi-même. La qualité des échanges, quand il ressort beaucoup d'Amour entre les êtres, passe par une lame de fond aux fins fonds de soi, en reconsidérant au passage les fondements de notre propre existence.

- Quand les rencontres à la croisée des chemins font se toucher des âmes sœurs sur lesquelles chacun peut à un moment ou un autre se reconnaître ou se projeter.

- Quand ces échanges atteignent cette authenticité spirituelle qui en font cette beauté exceptionnelle que Jung nomme - le RELIGIEUX dans ce qui RELIE - la Vie, ma vie s'en trouve fortement reconsidérée.

- Quand il apparaît que la vie que je tisse autour de moi est truffée de mensonges pour préserver les engagements que chacun a pris, avec plus ou moins de discernement.

- Quand il apparaît à toutes ces âmes sœur, la prise de conscience que nous vivons dans un quotidien chaotique, tant sur le plan personnel que professionnel.

- Quand ces moments de partages authentiques nous signifient, tel un miroir dressé devant nous, que notre vie avec nos proches pourrait se recentrer ou se ressentir dans le positif des choses de la vie.

Et pourtant, une fois encore, je constate que l'authenticité a ses limites, tant que ceux qui nous entourent, nos proches, n'ont pas fait une démarche similaire. Limites, quand ce qui est permis de dire, de vivre, ou ressentir devient absurde dans la compréhension et le sens du partage.

Le bonheur ou le malheur des uns et des autres, s'inscrit toujours dans une histoire. Chaque histoire est unique. A la croisée des chemins lorsque des âmes sœurs se rencontrent, elles peuvent échanger, se confier et vivre un moment d'authenticité.

Chacun peut prendre conscience qu'il est très proche de l'autre. Que sa propre histoire ressemble phénoménalement à des pans d'histoire communs, ressentant fortement en écho les joies et les souffrances. Ce qui incite à dire qu'à chaque croisée des chemins, il n'y a pas de hasard. Que cette âme sœur que je viens de croiser représentée par tel homme ou telle femme, pourrait être représentée par un autre homme ou une autre femme ayant des caractéristiques semblables ou très proches, s'inscrivant chacune dans une histoire unique certes, mais reliée à la croisée des chemins par d'autres histoires uniques ayant des caractéristiques voisines.

Je pense que c'est cela qui relie l'humain, à condition d'en prendre conscience, de se donner les moyens d'être authentique, s'obligeant à une reconsidération en profondeur de ce que nous sommes dans nos forces et nos faiblesses.

Je souffre de mes non authenticités au quotidien. Séminaire après séminaire, c'est cette même interrogation qui réapparaît. Après les stages, cette énergie positive intensément partagée m'encourage à progresser, à persévérer dans cette voie de construction de ma personnalité, pour me sentir plus en accord avec moi-même et ceux qui m'entourent.

Mais les limites de mon authenticité sont autant d'aiguilles maléfiques quand elles atteignent des limites absurdes. Se retournant contre moi, elles me renvoient à moi-même, à mon parcours, à mon histoire personnelle, mes travers. J'aimerais au quotidien pouvoir parler vrai, mais je me sens vite limité par le respect que je dois à l'autre, par la souffrance que je peux lui engendrer, l'autre, en l'occurrence toi, Françoise. Cette limite je pourrais l'évaluer dans la quantité ou la qualité des frustrations que tu serais, à mon sens, capable de gérer pour continuer normalement ton propre cheminement.

Ma limite est là : projetant une frustration possible dans ce que je dis ou je fais pour toi, mon feeling ne me permet plus d'avoir envie de te parler vrai. Souvent mon choix est de me taire, mais je sais que c'est pour éviter de te frustrer en te blessant ou de nous heurter.

Cependant, il est trop facile de dire - ce n'est pas moi, c'est l'autre qui m'empêche d'être authentique. En effet chez moi : n'y a-t-il pas un risque ? N'aie-je pas peur des

conséquences de mon propre parler vrai, à mon encontre ? Ne me renverrait-il pas à mes propres ressentis de colères, tristesses, dans mes peurs d'avoir à gérer mes propres frustrations dans mes contradictions ?

Là, en plein dans mes paradoxes, je me resitue dans les propres fondements de ma structuration de personnalité : ne suis-je pas en train de prendre le risque de me confronter à mon ego narcissique tout-puissant ?

En offrant aux collègues un moment de sincérité avec eux-mêmes, une séquence de parler vrai, j'invite tout un chacun à reconsidérer ses propres structurations de personnalité, dans ses contradictions internes. J'en fais partie moi-même, par la force des choses, puisque je les anime - ses structurations et contradictions, dans la dynamique des échanges.

Comment se donner les moyens pour bien les reconnaître afin de mieux les gérer ?

Le piège serait de nous entraîner à rêver sur un "paradis" de chauds doudous utopistes éliminant toutes frustrations, indispensables pour nous aider à sortir de notre persona, ce masque derrière lequel je me protège pour mieux me projeter – sur l'autre.

A l'issue de ces deux semaines, je me sens vraiment au plus près de moi-même, dans mes questionnements existentiels, dans mes joies, mais aussi dans mes souffrances authentiques, cultivant ces chers paradoxes et mon individualisme, tout en me reliant à l'Amour des autres.

La semaine dernière, j'ai travaillé ce que j'ai appelé mes deux personnalités. Je crois qu'elles s'inscrivent dans ce dualisme, mon paradoxe à moi.

Voyageur sans frontières, à la croisée des chemins, je rencontre des êtres exceptionnels, tout simplement parce qu'ils me ressemblent, parce qu'ils me renvoient mes propres souffrances, leurs doutes, les miens, leurs recherches, les miennes aussi. Ce voyageur sans bagage que je suis, voyage chez l'autre, lui aussi à ce moment-là sans bagage. Relié par cette authenticité qui est la nôtre, nous devenons des âmes sœurs s'élevant dans la spiritualité d'une communion sincèrement partagée. Dans ce lien, chacun se sent grandir à sa mesure, soutenu, transcendé par le regard sincère, pur, voire naïf, car dénué de jugement, de perversité, dans une symbolique des anges, un symbolisme angélique. A cet instant précis, j'apprends et je ressens les fondements de la Foi qui me touche. J'en éprouve une vive émotion de joie.

Moi qui enseigne l'authenticité, la congruence, l'empathie, l'autonomie dans la conscience claire, moi qui suis capable de mettre en œuvre cette démarche dans ma relation avec les autres, le comble, c'est que je n'arrive pas à instaurer cette dynamique positive avec toi. Malgré ma meilleure volonté, ma disponibilité, dans toutes mes tentatives pour mettre en œuvre et renforcer nos liens par des câlins, des élans sincères, ça ne peut jamais durer longtemps. Dans cette démarche je ne réussis pas. Je suis très vite démoli par tes mécanismes qui tels des rouleaux compresseurs vont me saper le moral, en me semant le doute dans ma manière d'être, de fonctionner, de percevoir la vie. Très rapidement, en me faisant sentir l'échec : par des mots, des paroles désobligeantes, des sautes d'humeur, des jugements très logiques dont tu n'en mesures nullement l'impact dévalorisant sur ma personne."

Et pourtant, j'avais mis en pratique ce que j'enseignais dans les groupes. J'avais pris le risque de parler à cœur ouvert à Françoise, de mon besoin d'aller chercher ailleurs, dans des partages d'intimité, cette ressource d'énergie positive que je ne trouvais pas dans ma relation à elle.

Je l'avais secouée, mais je m'étais retrouvé en congruence totale avec mes souhaits profonds. Quelques jours plus tard, j'avais appris qu'elle en avait parlé à une amie sur son lieu de travail. Elles en avaient conclu que cela se voulait une preuve d'amour envers elle. C'était vrai. J'ai dès lors persévéré dans cette démarche de clarification de nos relations. Je n'hésitais plus à éventer ses jeux psychologiques négatifs, les miens, les nôtres. Je les mettais en

balance, pour que de part et d'autre nous prenions la mesure de la négativité de nos comportements, dans notre relation de couple. Enfin nous pouvions communiquer autrement, et tenter de comprendre comment nous fonctionnions pour déboucher sur le pourquoi de nos actions.

Puis, en septembre, Juliette est rentrée en terminale au lycée. C'était son année du bac. J'étais loin d'imaginer, alors, que Juliette ferait les frais de ma démarche authentique de clarification de mes relations avec sa mère, ma femme. J'étais loin d'imaginer que Juliette allait reproduire les mêmes souffrances dépressives que j'avais connues, dès mes fiançailles avec sa mère, dans mon premier épisode psy, et un an après notre mariage, il y a presque trente ans.

Tribunal

Samedi 12 septembre

Je ne sais que penser. J'ai cassé quelque chose en moi. Je l'ai dit à Françoise dimanche dernier, quand Marie est venue en urgence porter secours à sa grande amie, qu'elle sait aux abois dans notre relation de couple. En prenant sa défense, Marie vient régler ses problèmes à elle : ses difficultés de couple transférées sur nous. Elle met tout en œuvre pour me *coincer*. Françoise écoute son avocate sans rien dire. Je suis le procureur à charge, nous jouons à "*Tribunal"*.

Quand au bout d'une heure d'échanges passionnels mais stériles, je réalise dans quoi je me suis laissé embarquer, je me tais. Trop tard. J'ai pris le singe de Marie, sa "patate". En plus ! Pour couper au plus court, j'invite le couple à souper : je fulmine dans une colère noire. Pendant tout le repas, je me tais sinon j'explose.

Ils partent, je m'en ouvre à Françoise. Pour n'avoir pas su stopper Marie j'assume l'entière responsabilité de l'échange. Ma colère est toujours là, de m'être laissé manipuler par des conseils ou des leçons de morale par quelqu'un qui règle son histoire, et d'avoir alimenté le jeu pour me justifier. Il me reste l'image d'une voiture qui a cassé les pièces de son moteur. Oui, mon moi - la voiture, a besoin de changer des pièces en adoptant des comportements nouveaux.

Françoise me demande de confronter avec des professionnels ce que j'élucubre. Une façon de me dire : "Va faire vérifier si tout va bien". Et pourtant, en sa présence, j'avais mis à profit l'entretien d'hier après-midi avec le Dr A. de Juliette, pour reprendre et résumer tout ce que j'avais tenté d'expliquer à Marie. Je le lui rappelle. Par ailleurs, dans mes propos, je ne juge plus ; je résume notre histoire familiale d'un quart de siècle. Après ces longues années de doutes dans mon complexe sur - ma dépression/guérison, je lui pointe mes changements.

Mais, malheureusement, Juliette avait pris le relais.

Quel destin ?

Jeudi 17 septembre

L'autre nuit, à demi éveillé, je compose sur les familles. Françoise ne parle jamais de son père décédé quand elle a vingt ans : silence. Récemment, Juliette me faisait part de son étonnement. Malgré toutes ses tentatives, sa mère ne lui parle jamais de son Papi : "J'ai même senti que Maman n'était pas tout à fait d'accord à ce que je possède des photos de son père."

Miguel, je l'ai peu connu. Dans ce peu, je l'ai sincèrement aimé. L'année qui a précédé son départ, je me suis attaché à lui. Dans les allers et retours de la montagne à l'hôpital, je transportais la douleur de son cancer à la plèvre, conséquence de l'amiante. La maladie le faisait horriblement souffrir. Il n'en disait mot. Dans cette période, je crois avoir accepté de "*Sauver*" Françoise et sa mère de leur propre désarroi lié à ce départ prévisible. Je devenais celui qui gère l'angoisse de la mort.

En portant leur "patate", se renforce dans ma psyché tout ce télescopage évoqué, entre l'enfant mort-né de Mamie et la mort de Marinette, ma sœur aînée décédée à l'âge de 5 ans. Ces deux enfants morts réactivés par la maladie du père de Françoise, dont nous savions que le cancer l'emporterait. (*Son père dont nous venons d'apprendre tout récemment, qu'il avait eu – lui aussi, un bébé décédé en Espagne bien avant sa rencontre avec Mamie – un secret bien gardé !)*

Tous ces télescopages dans le "N'existe pas" chez Françoise :

1 - sa mère ayant souhaité un garçon au lieu d'une fille ;

2 - un "N'existe pas" dans son œdipe non résolu avec son père.

3 - Chez moi un "N'existe pas" lié à Marinette, dans le non désir de ma mère aussi, piégée par mon père, objet de ma naissance un certain 14 juillet.

Françoise a toujours su faire prévaloir son caractère. Pendant cette période où j'ai connu son père, elle gère une situation précaire d'étudiante boursière. Très sûre d'elle dans la maîtrise de ses pulsions et de ses désirs, elle pose avec fermeté sa limite sexuelle : ne pas tomber enceinte ; si oui, pas question de mariage entre nous. Son père et sa mère ont-ils été obligés de se "marier", pour sa venue à elle ?

J'ai accepté son caractère. Très attiré par sa beauté physique, son charme, son élégance, sa prestance, mon amour était constamment animé par le souci d'un terrain d'entente et d'harmonie.

Dégagé d'un poids qui clarifie la conscience, je viens de pousser un grand soupir de soulagement. A l'écoute de mes ressentis, je m'apaise dans tout ce que j'écris : quel destin ?

Ces images du passé dans ce curieux mélange d'émotions "maîtrisées" structurent des analyses pour le moins curieuses et innovantes.

Pourquoi maintenant ?

- Est-ce après avoir vécu puis déblayé ma colère de la semaine dernière, après le passage de Marie qui prend systématiquement la défense de Françoise, quand je démontre que certains de ces comportements manifestent des dysfonctionnements psychologiques inquiétants à l'égard de notre fille ?

- Est-ce après m'être positionné avec détermination, tant sur la problématique de Françoise et/ou de sa mère, que par rapport à la séparation de notre couple, si les jeux psychologiques négatifs remettent en difficulté Juliette ?

- Est-ce parce que je suis décidé à prendre mes responsabilités en m'installant dans un appartement pour que mes enfants puissent avoir un autre espace liberté ?

Aujourd'hui je suis prêt à me séparer de Françoise. J'éprouve un besoin viscéral de protéger les enfants. Ils sont en danger dans ces modèles éducatifs contradictoires que nous leur offrons : surtout Juliette, tiraillée, persécutée dans un environnement de négativité et de contradictions. Le mouton noir qui focalise et centralise toutes nos problématiques. Oui, j'envisage un autre lieu pour mes enfants afin de respirer autrement, et d'y voir plus clair en chacun de nous.

Françoise a peur. Elle me l'a dit. Si je formule le souhait de mettre de la distance entre nous, elle peut travailler loin, dans un autre service : Bordeaux, Paris ou ailleurs. Cet esprit de sacrifice me gêne. Je ne pense pas qu'un tel éloignement soit bénéfique pour les enfants. Ils ont autant besoin de leur mère que de leur père. Un appartement tout près de notre maison leur permettrait d'aller et venir à leur guise.

Mais la décision n'est pas simple. Je ne veux rien brusquer, ni bousculer. Le signal d'alarme est déclenché, l'alerte est donnée.

Un sens au plaisir

Lundi 21 septembre

Fatigué de composer avec les autres, j'aspire au grand plaisir du farniente, le rien pour faire le vide. Besoin de me laisser bercer par les événements dans la douce caresse de l'instant, apanage de la Sensation : sentir, voir, entendre, toucher, parler. Tout cela sans contrainte ni retenue aucune, dans un champ de liberté totale : "Je me fous des autres, du qu'en dira-t-on, de ce que l'on pense de moi, sur ce que je dis ou ce que je fais !" Le plaisir de me sentir enveloppé par une atmosphère où la fatigue s'évapore comme la vapeur d'eau aspirée par la chaleur de l'air et du soleil. Me laisser caresser le corps, l'esprit et l'âme par tout ce qui m'entoure, humains, événements, souvenirs. Autant de caresses pour me laisser emporter par une forme d'ivresse. Sentir la vie couler dans mes veines, savourer mon souffle rythmer les secondes du temps qui passe.

Me revivre avec Mémé, enfant à la villa, à l'ombre du tilleul, installés tous les deux dans le fauteuil en osier, vautré dans son giron, bercé par une douce chaleur d'été, dans le rien de l'instant où en moi, un tout se love, se meut, s'assouplit pour épouser l'ambiance, me fondre en elle, et se sentir exister dans l'infinitude universelle.

Mardi 22 septembre

Rêve.

"Je rêve de mon mariage avec Françoise, où nous sommes tous deux vêtus de blanc. Je retrouve cet être cher et de chair en ce jour plein de lumière. Ma femme, celle dont je rêve depuis longtemps. Celle qui correspond vraiment à mes attentes, mes désirs, mes souhaits : la douceur, l'écoute, la considération, l'Amour. Je retrouve ma jeunesse, telle la Belle au Bois Dormant qui s'éveille à la vie.

Tout redevient généreux, don de soi, beauté du partage, communion des êtres et des âmes. Transports de joie, mille plaisirs retrouvés par enchantement, offerts à l'image de cette belle robe longue et blanche, symbole de pureté, d'hyménée. Amour, jeunesse, énergie retrouvées.

Je suis surpris par tout ce bonheur qui m'envahit le cœur et l'esprit. Cela m'intimide un peu, je me sens rougir, comme si quelque part je me demandais si j'avais droit à tant de félicité. Surpris que cela arrive enfin, après tant d'années d'attente. J'espérais sans trop vraiment y croire comme du possible, dans l'imaginaire. Et maintenant, j'ai du mal à réaliser

ce dont j'ai toujours rêvé. Enfin un rêve qui devient réalité. Je me sens pris par un tourbillon de joie qui me rend pleinement heureux.

Je retrouve Françoise belle, simple, naturelle, pas du tout empruntée. Cette image, je l'avais totalement perdue au cours de toutes ces années passées ensemble. Je la vois sortie de sa coquille, s'éveillant à la vie.

Je vis pleinement ce mariage en blanc, blanc dans sa pureté, sa beauté dans la fragilité des êtres. Blanc dans l'élévation, l'ensoleillement des cœurs. Ce blanc de tous les possibles, ce blanc qui reflète toutes les lumières, où tout peut s'imprégner, tout peut se réaliser."

Au réveil, je me sens bouleversé. Ce mariage *"en blanc"* reflète tout ce que j'ai vraiment souhaité, et tout ce qui ne s'est jamais réalisé. Un deuil "*en noir"* à faire, comme si je me retrouvais à l'école primaire, à devoir apprendre l'école de la vie, celle qui me fait encore rêver.

Lundi 28 septembre

Pris à partie par les tergiversations de Françoise, et notre indifférence réciproque - carapace de protection attentiste pour voir venir jour après jour, nous composons avec les événements tels qu'ils se présentent. Situations intimement liées à la santé de Juliette, sa reconstruction. Nous sommes suspendus à ses réactions, sa réintégration familiale et sociale.

C'est dans cet état d'esprit qu'au mois de juin, lors d'une soirée de sardanes, je m'étais inscrit pour un week-end à Barcelone. En souvenir de Maman pour lui rendre hommage, je "veux" la retrouver quelque part là-bas. Puis il y a le départ de Papa, celui de Dahlie, Juliette en difficulté et cette lourde animosité au sein de notre couple. Nos interrogations, notre avenir, quoi construire ? Faut-il que je prenne un appartement ?

Dans ce contexte oh combien mouvant et incertain, l'idée de ce voyage dégage petit à petit une part de mystère, sur l'origine de mes sentiments, de mes pensées, de mes comportements. Y trouverai-je des énigmes porteuses de réponses ? Perplexe, je ne sais trop quoi attendre, en fait, de cette sortie.

Ce séjour se bâtit de bric et de broc. Françoise se décide à la dernière minute. Jérôme et Maribel mobilisés s'installent à la maison auprès des enfants. Un départ pluvieux avec un bus en panne sur une aire d'autoroute. Un samedi tout en rebondissements, de l'imprévu à l'imprévisible.

Ce jour, retour de week-end à Barcelone.

Sentiment de nostalgie, de manque, une envie pressante d'y revenir. Papa et Maman se sont connus là. Ils se sont aimés et mariés dans ces quartiers que je visite. N'étant plus de ce monde, je les amène. Ils me racontent, ils expliquent. Je suis bercé par leur enthousiasme, leur joie, leur désir de me faire tout voir, pour que je comprenne et que je sente la force de leur amour. Dans mon cœur à leur écoute, je suis émerveillé. J'entends ces belles histoires maintes fois racontées.

A Barcelone, je retrouve le lien familial parental qui fomente mes racines catalanes : un plaisir d'amour à la source.

Aujourd'hui, dans ces images souvenir, j'éprouve de la nostalgie dans le beau. Le temps est magnifique : soleil, ciel bleu, un vent léger. Enfin, le bonheur de danser des sardanes en bord de mer sur cette Plaza del Mar introuvable, l'arlésienne des services administratifs catalans. Le plaisir d'y rencontrer mes cousins Luis et Teresa, leurs deux filles Pilar et Tére, leur gendre et leurs petits enfants, Vidriat et Marina. Cette sardane de la

fraternité jouée par les trois coblas (orchestres) - dansée en une seule ronde, que Françoise décide d'intégrer pour communier ensemble : de l'alchimie dans l'air.

Je pense très fort à Maman. Elle, la muse inspiratrice du club de la gaîté, de la joie de vivre, avec son énergie positive. Cette force qu'Elle dégage quelque part en nous, au coeur de ce partage intimiste, où place est faîte à la vie, à la beauté des choses, à l'amour, au souvenir du lien.

- "Maman, je me demande si à Barcelone, je ne t'ai pas retrouvée telle que tu étais dans ta jeunesse, dans les fondements de ta personnalité. T'avoir identifiée dans ce culte qui est le tien de tout mettre en œuvre pour faire partager la joie dans la vie, le bonheur à vivre.

Oui, dans cette ambiance douce, agréable, belle et par le temps et par l'esprit qui nous anime, je suis sûr d'avoir capté un peu de cet élan qui t'animait toi, auquel par intuition tu lui donnais naturellement un sens, une force, une dynamique sans limite."

J'y trouve tous ces ingrédients à la source : les fontaines lumineuses le soir place d'Espagne, la Rambla truffée de monde, des orchestres un peu partout pour la fête de la Mercè, la rencontre avec la famille de Françoise.

Je partage tout cela aussi chez Carmi, la cousine germaine de ma femme. Dans le peu de mots qu'elle évoque sur son père récemment décédé, il y a les mêmes retrouvailles spirituelles qu'avec mes parents. J'y sens la même dynamique positive, le même héritage du cœur et de l'esprit, où au-delà des maux, toute une énergie de vie vient perfuser les Êtres. Plaisir réciproque de retrouver des partages familiaux dans des valeurs éprouvées, un sens donné à la vie qui se rapproche du Soi. Il nous invite à communier. Pour moi le religieux se trouve là : Barcelone me fait contacter la religion naturelle (le religieux jungien), dans le sens de faire se relier les êtres entre eux, mais également lien avec la terre, le ciel, la nature, la mer, le soleil. Et la sardane porteuse de cette énergie religieuse naturelle, en témoigne.

Quand dimanche après-midi nous traversons le quartier de Gracia, tout me semble familier. C'était un lieu géographique inconnu pour moi. Et pourtant, les noms de rue qui défilent me relient à Papa et Maman, car ils ont vécu là, au début de leur mariage, un an avant le déclenchement de la guerre civile.

"El parque Gueï", combien de fois ai-je entendu mon père le nommer ? Là je m'y trouve. Découvrant pour la première fois Gaudi, je le vois de mes propres yeux dans cet après-midi ensoleillé, la mer au fond, le ciel bleu. La forme de son architecture alimente le maternel en moi. Il me relie aux constructions orientales, asiatiques, bouddhistes, par les arrondis, les mandalas. C'est un bain de douceur, s'opposant aux formes rectilignes, carrées, rectangulaires, droites, tirées à quatre épingles de l'architecture grecque. Cette originalité et ces formes envoûtantes épousent les formes de la nature - palmiers, vagues - dans un ensemble s'élevant vers le ciel.

De ce voyage, j'en retire le sentiment d'une plus grande liberté pour vivre ma vie de couple. Avec ce double regard que j'ai désormais sur nous :

- très distancié, pour ne pas retomber sous la houlette d'une rigueur sclérosante dans des valeurs non partagées éducatives, philosophiques, moralisantes ou autres ;

- très proche, pour laisser libre cours à mon affectivité, mes sentiments dans mes modèles de pensée. Car je sais aussi qu'à force de défense et d'adaptabilité intellectuelle, je manque en contre partie de spontanéité. Veiller à cette limite où s'engage ma "propre thérapie de vie" quand s'épuisent jour après jour mes ressources.

Ce matin, dans le courrier, je reçois une revue espagnole. Il y a la nécrologie de Papa, Maman et Dahlie. C'est drôle que cela arrive juste ce matin, après le séjour à Barcelone. Mon corps en frissonne.

Réussir

Mercredi 21 octobre

Pas facile de digérer la fatigue suite au marathon "*Réussir"* avec Jordan, notre didacticien psychanalyste, dans nos deux jours de stage. Fatigue physique, mais surtout psychologique, après la mise à l'épreuve des différents Etats du Moi, dans notre scénario de vie. Ce poids sur l'estomac, difficile à digérer (gérer le dit), à lâcher, résulte de la prise de contact avec ce vide existentiel, que je comble depuis tant d'années en portant la charge des autres.

Le marathon psychologique invite à reprendre notre parcours existentiel. Le *Réussir*, c'est être capable d'exhumer les souffrances refoulées, de les mettre en scène pour les analyser, puis de se délester des poids portés sur nos épaules. L'objectif est de pouvoir décider, en conscience, des choix de vie nouveaux.

Plus je me vis au calme, plus je prends la mesure de ma *"folie douce"*. Celle que j'agite dans mes dispersions et mes sur-adaptations. Celle de me croire fort dans l'action par le regard des autres. Fausse modestie pour soi, dans le cirque permanent de la Piste aux Etoiles, où d'étranges pirouettes sont une quête d'approbation pour se croire exister, briller au firmament. Faire du théâtre, se croire l'acteur de sa propre destinée, mais à quel prix de sous estimation de soi pour se complaire et se soumettre aux bravos des autres.

"Le Rémi de Sans famille" (d'Hector Malot), décrit la réalité existentielle de mon scénario de vie. Dans ce roman, je suis attiré, enfant, par la tristesse de ce gamin. Soutiré à l'affection de sa mère adoptive, il est vendu à un montreur d'animaux Vitalis. Il lui sert de véritable père, celui qui enseigne les choses de la vie. Héros de mon enfance, Rémi, par son intelligence, sa débrouillardise, son intuition et sa volonté, va surmonter sa peine. Capable d'affronter la dureté de l'existence, toutes ses grandes rencontres sont affectives. Abandonné à son triste sort dès l'enfance, de son ami Mathias à Lise la muette, toutes les personnes qui l'accueillent apportent leur sens de l'Amour sur son parcours initiatique. Cela va l'aider à grandir, *"para superarse"* pour se surpasser.

J'ai adoré ce personnage. Il m'a servi de phare dans la construction de ma personnalité. Eloigné à l'âge de huit ans de ma mère Barberin (Mémé de ma petite enfance), j'ai été propulsé par un père sévère pour apprendre et me conformer à son modèle. Enfant, encouragé par lui à monter sur les planches, je chantais et dansais dans la troupe Terra d'Exil. Dans les déplacements du groupe, livré à moi-même, il m'incombait de gérer le stress, la solitude, l'ennui, la tristesse et la fatigue tard le dimanche soir. Et par-dessus, mon père se gargarisait de mes exploits scéniques. Savait-il ce que j'endurais ? Le regard en coin, je le maudissais.

- "Il ne sait pas quoi faire de sa peau", disait si justement Mme Galline, la personne chez qui ma mère faisait des ménages. Sorti de ma verte campagne pour vivre dans un grenier aménagé en pleine ville, je m'ennuyais comme un rat mort. J'errais dans le quartier comme une âme en peine, soit à la sortie de l'école, soit les jeudis en attendant que ma mère quitte son travail ; ou faisant des bêtises à la maison, fumant de temps à autre du papier journal roulé en forme de cigarette.

J'avais besoin de douceurs, de me relier à de l'affectif. Alors je piquais régulièrement dans le porte-monnaie de ma mère pour acheter de gros caramels : "Voilà, Monsieur Caramel", clamait l'épicier dès que je franchissais la porte de sa boutique rue de la République. La peur de l'interdit, je la diluais dans cette douceur sensuelle du caramel qui fondait dans ma bouche. Jusqu'au jour où, ma mère la déshonorée a fondu sur moi le voleur, mettant à mal nos cœurs en émois dans un interminable jeudi après-midi.

Rémi de "Sans Famille" était un enfant honnête ; moi pas tout à fait. J'étais plutôt astucieux, anticipant les situations, manipulateur, charmeur pour arriver à mes fins. Dès le berceau, je me suis senti attiré par l'expérience des choses de la vie, désireux de faire comme les grands en me surpassant. J'ai gardé en mémoire une image, validée exacte par ma mère, où je me vois dans le landau, face à la fenêtre de la chambre. Je me surprends bébé, accroché par son regard souriant qui s'y penche. Avec mes jambes et mes pieds, je gigote. Et je l'entends me dire avec son énergie habituelle : *"Dépêche-toi de grandir vite, si tu veux être un homme",* comme si quelque part il y avait un danger pour moi, à ne pas grandir vite et à ne pas me surpasser en référence à mon père.

Cette vision du danger m'est apparue dans le stage "Réussir", en préparant des scènes de mon histoire pour les confronter dans un psychodrame. Le péril vient de mon père, de son caractère, de ses ambitions "perdues". Désillusions d'avoir - et "perdu" la guerre d'Espagne et pire, "perdu" après l'exode sa fille morte à l'âge de cinq ans. Le piège est de porter sa souffrance, de combler son vide existentiel en reprenant à mon compte ses désirs, ses ambitions, ses idées. D'ailleurs, le prénom qu'il me choisit, symbolise quelque peu ce fardeau porté sur mes épaules :

- en lui apportant la lumière, mon père sort de l'ombre, de son deuil, de sa blessure narcissique ; de ses échecs cuisants pour son ego, sa santé mentale, morale et physique ;
- je le réchauffe par mon dynamisme, mes activités théâtrales. En montant en première ligne sous les feux de la rampe, je fais briller ses ambitions. Je mets en Lumière son Ombre, et je me place à l'ombre de sa lumière. Je choisis d'exister ainsi, dans ces jeux d'ombre et de lumière, comme dans une corrida. D'où probablement cet attrait mystérieux pour ce spectacle dans cette mise en scène, ne sachant plus, qui de l'Ombre ou de la Lumière, je suis porteur : soleil le jour, à l'ombre la nuit, ou en quête désespérée de lumière en pleine nuit ?

Prise de conscience de ce danger quand il est exprimé par Juliette à sa 3ème séance de psychanalyse, lorsqu'elle réalise *"avoir fait une dépression à la place de sa mère"*. J'actualise que j'ai choisi et accepté aussi, de déprimer à la place de mon père. Porte-flambeau d'un être au tombeau - tombé de haut, je protège mon père de sa déprime existentielle, et je déprime à sa place.

Broyant du noir aussi à la place de l'élue de mon cœur Françoise, aveuglé par sa lumière en tombant follement amoureux d'Elle. J'épouse à nouveau le modèle de mon père, tout en prenant en charge sa part d'ombre à Elle : la souffrance dans la mort latente, lente mais sûre de son propre père.

Au tout début de nos fiançailles, pour me défaire de la douleur atroce, lancinante, torturante au plexus solaire (au point de supplier une lobotomie auprès du médecin traitant), en désespoir de cause, j'envisage le suicide en me jetant dans le vide.

Depuis un an, mon cheminement prend un sens nouveau. Ma démarche n'est pas le fruit d'élucubrations déraisonnées. Elle s'inscrit dans une logique affective, objective en soi, prenant sa place dans un déroulement psychothérapeutique : individuel, familial, systémique, transgénérationnel. Mes errements en solitaire, mes questionnements trouvent enfin un écho dans les théories et les pratiques psychanalytiques.

Le comment et le pourquoi ont mis du temps à émerger. Cela paraissait tellement tiré par les cheveux. Etais-je en train de m'inscrire dans la fuite de mes responsabilités par rapport à la dépression de ma fille ? D'autant plus que pour Françoise, dès le tout premier épisode de Juliette après son retour de la colonie de vacances, "ma" fille reproduisait la même tare que "moi" le père, et celle de la famille SERRATS !

Or, lorsque Juliette revient épuisée de sa colo, elle dit en substance que la directrice lui rappelle sa mère. Elle s'investit à fond pour ne pas la décevoir, entend sa propre mère dicter, le - comment s'organiser. Du coup, Juliette se comporte dans la continuité du modèle. Elle répond à la directrice dans l'agir comme avec sa propre mère - introjectée en elle. Oui, encore aura-t-il fallu que ce soit ma fille qui m'ouvre les yeux avec sa souffrance, pour qu'à travers elle, je prenne vraiment conscience de ma réalité. Certes, les décès qui se sont enchaînés y ont fortement contribué.

Grâce au marathon psychologique, me voilà maintenant sous le choc d'une forme de mal être, pour recomposer à nouveau avec mon "Être". Je confirme que je transporte, tel Atlas, le lourd fardeau de mon père portant la terre entière, pour la mort de ma sœur Marina ; plus l'enfermement dans un *"Ne ressens pas"* de Françoise pour la mort inéluctable de son père. J'entérine que se rajoutaient d'autres souffrances : la mort de son demi-frère dans sa mission d'enfant réparatrice de la douleur de sa mère, mais de sexe opposé, difficile à gérer. Françoise également porteuse de la tyrannie ambiante qui a toujours régné chez elle, tant du côté de sa mère que de son père. Que de *"patates chaudes au mètre carré…"* de son côté à Elle !

Dans ma pulsion suicidaire, je valide aujourd'hui ce qui me retient quand je me penche sur le balcon de la maison de Françoise, suspendu au-dessus du vide (et de mon vide existentiel) : un lien fortement agrippé par ma mère. A la seconde près, elle m'empêche de basculer et de me libérer de cette souffrance morbide insoutenable au plexus solaire. Dans le stage Réussir, en rejouant la scène, je ressens à nouveau ce fil invisible au dessus de ma tête, symbole d'amour qui me relie à Elle. Je pleure de reconnaissance. Maman retient son enfant malade de douleur insupportable, pour qu'il ne commette pas l'irréparable. Ce jour-là, Elle me fait Réussir – à Vivre. Ma mère, dont je suis fier de lui avoir rendu hommage, le jour de son départ sans retour. En stage, reprenant devant mes pairs la scène des obsèques, j'éprouve à nouveau le besoin de la réhabiliter. Mon père la traitait d'analphabète, de "tonta" (idiote). Elle avait accepté l'interdit de penser, comme moi auprès de Françoise dans son : "J'ai raison, tu as tort".

En écrivant j'ai la tête qui tourne : "Maman tu n'as pas appris dans les livres, mais à toi seule tu étais une encyclopédie des choses de la vie."

"J’ai raison, t’as tort !"

Mercredi 28 octobre

En ce moment, le comportement de Juliette me rend perplexe. Elle donne l’impression de se laisser couler, de baisser les bras. Derrière une très grosse fatigue, elle démissionne.

En accord avec Françoise, je prends contact avec son médecin. Un rendez-vous urgent est fixé, je l’accompagne. Il me demande comment je sens Juliette. J’exprime mes doutes, puis je lui fais partager ma colère sur les comportements de ma fille. Présente, Juliette peut observer que je confronte, avec son médecin, les mêmes arguments que je lui oppose. Ma rage est de taille. Je reste persuadé qu’elle prend plaisir – consciemment ou inconsciemment - à prendre les problèmes des autres, de son père et/ou de sa mère, de sa grand-mère, de tout ce qui se présente. Joie fataliste, ou levier pour justifier ses plaintes afin d’être prise en charge ? Je spécifie bien que j’éprouve de la colère à son égard, mais en aucun cas de la tristesse. Encore moins de la peur devant ses positionnements de mise à l’épreuve des parents. Juliette nous provoque dans son choix de non vie. Séparément, elle nous teste. Heureusement, sans nous concerter, nous réagissons avec la même fermeté, dans une dureté qui ne laisse aucune place à la sensiblerie. Nous la responsabilisons en la ramenant en miroir face à elle-même : " Si tu veux faire des vers comme ta tante, fais-le ! C’est ton choix. Mais regarde autour de toi, la vie est belle : Maribel, Tonton, ton frère, nous tous ici présents ". Impitoyables, droits dans les yeux, nous lui signifions, en aucun cas être ses otages. Nous la confrontons à la Vie qui continue, quoi qu’il advienne.

Je relate tout cela en sa présence devant son médecin. Il lui modifie son traitement et prescrit un antidépresseur.

Les arguments semblent porter leurs fruits. En sortant, Juliette affiche de nouvelles dispositions pour envisager Sa Vie : se dégager de l'emprise des autres. Je reconnais que pour avoir travaillé en psychothérapie cette mise à distance, pour arrêter de les "*sauver",* ou éviter de se laisser *"persécuter",* c'est loin d'être facile.

Hier au soir, pour la troisième fois, j’ai hurlé *"STOP !!!"* à l’encontre de Françoise. J’ai appris à devoir le faire pendant le stage Réussir pour arrêter son processus classique du : "J’ai raison t’as tort". J’en mesure immédiatement l’impact. En vociférant *ce stop* - de l’ultime limite acceptable, au prix d’une forte dépense d’énergie, je touche de plein fouet une émotion refoulée. Françoise effrayée car prise à revers, je suis frappé par l’extrême pâleur de son visage, blanc de terreur. Qu'exprime-t-il de si profondément ancré ? Est-ce une grande angoisse existentielle qu’elle protège de toute la force de son zèle, dans le Sois Fort(e), le Sois Parfait (e), le Fais des Efforts, que sais-je ?

Du coup je m'interroge. Dois-je persévérer pour me faire respecter, en l'affrontant dans ses affects planqués derrière sa carapace, chaque fois qu'elle essaie de nous refiler sa "patate" ? Est-ce au prix d'une chasse à son stress existentiel, que je dois lui signifier ma limite pour la faire stopper enfin ?

Françoise semble prise dans du béton armé fait de rationalisation. Véritable blindage derrière lequel elle se défend, elle enferme l'autre, dans cette pensée militaire à l'ordre : "J'ai raison, t'as tort !"

Angoisse de morcellement ? Angoisse d'abandon ? Angoisse de mort ? Angoisse de castration que je préfère nommer - angoisse d'Amour ? Je l'avais avertie. Hier dans mon hurlement, elle a violemment ressenti, mais a-t-elle compris Ma Limite ?

Je reconnais que ce changement me surprend, et que cette épreuve est loin d'être une mince affaire. Même s'il m'en coûte, car je n'aime pas faire de mal à une mouche, j'en mesure l'efficacité immédiate. Un peu fébrile, j'éprouve une joie intérieure. Cette vraie colère vient de trouver sa juste voie/voix. Exprimée non ressassée, elle permet de contacter le calme d'une sensibilité apaisée.

Avec Juliette, beaucoup plus nuancé, je suis enclin au sauvetage, et elle en joue. Elle teste mes limites, et me fait sortir de mes gonds. Je la sens venir avec son "*Pauvre de moi"* ou dans son nouveau jeu - *"éreintée",* "je" favori de sa mère. Le reprend-elle maintenant à son compte ? Dans les souffrances exposées par ma fille, j'ai du mal à savoir si c'est du lard ou du cochon. Pour moi, "jeu ou pas je", elle souffre. Elle m'accroche dans ses doléances, pris au piège de mes propres jeux psychologiques de Sauveur, bien sûr. Par contre, lorsqu'elle se laisse tirer vers le bas, j'ai du mal à différencier *"son cinéma"* d'une réelle dégringolade dépressive. Est-ce une déprime hystérique avec ses manifestations somatiques, ou est-ce une dépression beaucoup plus grave ?

Ses attitudes et son discours relatent plutôt un contexte œdipien. J'essaie de me rassurer : si ce n'était que cela, tout devrait rentrer dans l'ordre. Mais que signifie son besoin symbiotique de fusionner avec sa mère ? Et que penser de l'ambivalence des besoins satisfaits à contre-temps de Françoise, qui pour justifier ses comportements, se retranche dans la pensée, plutôt que de laisser exprimer son cœur ?

Et Juliette semble avoir grandement besoin d'entendre battre le cœur de sa mère.

La peur de ne pas savoir, savoir-faire

Jeudi 12 novembre

Cette nuit j'ai rêvé de boulot : la correction des épreuves écrites d'une promotion interne. Je me sens stressé : la peur de ne pas savoir ou de ne pas savoir-faire. Je "travaille" cette dimension. De mon enfance remontent à la surface des souvenirs fertiles.

En maternelle à cinq ans, alors que je sais lire et écrire, une instit fait barrage pour que je ne sois pas admis en CP. Mon père, qui a préparé ma sœur, lui a fait gagner un an d'avance. J'arrive avec les mêmes acquis. Ce jour-là, on dénie mon savoir. Je l'intériorise, devant accepter de *"Ne pas savoir faire"* ou *"Ne sache pas"* par avance.

A la rentrée suivante, je me souviens de ma frustration, quand j'observe une autre instit jouer des coudes pour qu'un petit camarade saute une classe. Je trouve cela injuste. Cela réactive la blessure de l'année précédente, renforcée par cette année de maternelle, où je me suis royalement enquiquiné. J'ai soif d'apprendre, quelle perte de temps.

Me revient aussi en mémoire la peur de ne pas savoir-faire, au cours élémentaire chez Mr Raspe, ce maître particulièrement sévère. La crainte me paralyse, m'empêche de réfléchir, pour savoir ce qu'il faut que je fasse. Parfois, je suis terrorisé. Sournois, il se glisse à pas de loup derrière nous. S'il juge que cela n'avance pas comme lui l'a décidé, il nous gifle. Bon élève, je n'échappe pas pour autant à sa loi. En refusant de participer à son groupe de danses pour la fête des écoles, je m'oppose à lui. J'ai peur de ne pas savoir répondre à ses exigences, et de me faire enguirlander. Ses colères sont redoutables. Petite vengeance mesquine, je décide de ne pas contribuer à son faire valoir, dont chaque année il sort auréolé.

Je réalise que de tout petit je traîne cette anxiété lancinante de *"ne pas savoir, et ne pas savoir-faire."*

Combien de fois au tout début de notre mariage, n'ai-je fait des tentatives vaines, pour me former au bricolage ? Je dis *vaines*, car dès que je m'apprêtais à bricoler, le : "Tu ne sais pas, ou tu ne sais pas faire", était systématiquement clamé par Françoise. D'où mon désintérêt rapide ; je contactais mes peurs d'antan.

Aujourd'hui, remonte à la surface la crainte de mes deux handicaps périodiques, *pas savoir, pas savoir-faire*. C'est la raison pour laquelle, ce matin au réveil, je ne sais pas - si je suis capable de bien corriger les copies. Je me fais l'obligation de travailler à nouveau ce fichu savoir. Et il suffit que je reprenne le classeur pour que ce simple geste apaise ma peur. Bien sûr et bien vite, je réalise que je sais faire, ce que je sais déjà. Mais j'ai besoin d'en passer par-là : une réassurance ! Cela part d'une dévalorisation évidente de mes capacités, renforcée par deux instituteurs de la République coriaces dans ce domaine, mon père, Françoise, voire ma

sœur Dahlie. Par moi-même bien sûr, dans la mesure où j'accepte de me sous estimer, pour répondre à des injonctions ou aux prescriptions des autres, en souscrivant à leurs attentes.

Comme si le SAVOIR était entaché d'un grand mystère, d'un secret - qu'il vaut mieux parfois ne pas savoir. Je dois penser que je cours un risque à savoir ou à en savoir trop ! Je devais me dire enfant : "Ne sache pas trop pour que papa s'intéresse à toi, en te faisant partager ce qu'il sait, ça va lui faire plaisir et à moi aussi". Mais j'ai vite trouvé un compromis plutôt fragile. J'ai vite appris les limites du minimum qu'il fallait savoir, car : "Le savoir est le pouvoir de l'homme" disait mon père. Et comme j'avais intérêt à devenir grand rapidement, dixit ma mère penchée sur mon berceau, tout cela me posait question.

Au cours de mon travail psychanalytique, j'ai fini par comprendre que si dans ce foutu savoir, je réussissais au dessus du modèle familial et sociétal proposé par mon père, il pouvait (de façon inconsciente) prendre ombrage de ma démarche. Car ce savoir sort de son contrôle, et comment il voit mon devenir d'homme. Avait-il peur qu'en le dépassant dans ce savoir qui lui échappe, je renie sa condition sociale, je lui fasse de l'ombre, je l'abandonne, que sais-je ?

Cela me rappelle ces fascicules, les *"Que sais-je"*. Ils me fascinaient et m'alarmaient en même temps. Gestion rapide du *savoir* qu'il faut *avoir* absolument, mais insuffisante dans la connaissance élargie du sujet. D'où une certaine culpabilité quand, pressé par le temps, j'y trouvais refuge : trop facile.

Curieux paradoxe, étrange ambiguïté savamment orchestrée, et distillée mine de rien dans ma psyché, consentante à se prêter à ce jeu. Une compromission qui m'arrangeait quelque peu.

Le temps d'expliquer

Samedi 21 novembre

Depuis deux semaines j'ai commencé la lecture : "Aïe mes aïeux – d'Anne Ancelin Schützenberger"[1].

Une force me pousse à vouloir m'expliquer. Et ce matin, assis à côté de la tombe familiale, tout près de ces êtres chers disparus, je viens pour leur Dire et surtout Ecrire, le temps d'expliquer :

*"Aujourd'hui, "*Je sais que je sais". *J'ai toujours eu besoin de savoir, depuis tout petit. Probablement Papa, ce goût du savoir que je tiens de toi. Dahlie, cette saveur tu l'as toujours eu. Moi j'en ai pris conscience sur le tard.*

Maintenant, quand j'ai le besoin de savoir à fleur de peau, je sais tout naturellement où me diriger : les livres, les bibliothèques, la presse, les médias, Internet, etc.

*J'ai intégré petit, dès la maternelle un "*Ne sais pas*", confirmé et accepté dans ma douzième année quand j'ai goûté à l'interdit, au fruit défendu. J'ai joué dans la cour des grands lors de ma première expérience sexuelle : toujours pour savoir, voir, comprendre et ressentir ce que faisaient les aînés, en me surpassant. Savoir, (pour Voir – Ça), la réalité sexuelle ! Affreusement perturbé par la transgression et la peur de la punition d'avoir joué – joui – dans cette cour des grands, depuis je traîne et conforte un "*Je ne sais pas*" : parce qu'il vaut mieux que "*Je ne sache pas*". Cette incertitude à "*ne pas savoir*" m'a beaucoup stressé dans ma vie et continue encore ce jour quand je re-contacte mes souvenirs. C'est pour cela que je viens vous en parler, pour m'en libérer. L'incertitude me fait peur quand j'ai le sentiment de ne pas maîtriser les choses. Je stresse, et pour compenser cette peur hésitante, je la dilue dans un "*Fais des Efforts*". Faire dans l'Agir pour savoir et apprendre dans l'expérience.*

Cependant j'ai appris que si consciemment je ne savais pas, il suffisait tout simplement d'écouter l'intelligence du cœur pour savoir-faire, vivre, sentir, partager, aimer.

*Depuis vos départs, je prends conscience que "*je sais désormais autrement", *que j'ai toujours eu ce besoin, même à mon corps défendant.*

[1] Cf. Tables des matières – Aïe mes aïeux.

Dahlie, je n'ai eu de cesse, de m'interroger sur le pourquoi tu en es arrivée là, dans ce choix de non vie. Je ne l'ai pas uniquement trouvé dans les livres, mais au plus profond de moi-même. Maintenant, en écoutant mon cœur j'ai ma réponse.

Dans cette nouvelle optique, je rejoins Maman qui, avec sa philosophie, son goût de vivre avait compris qu'au-delà du savoir intellectuel - (si longuement recherché et qui me gratifie, Papa et Dahlie, sur les choses de la vie) - il y a un autre savoir que vous n'avez peut-être jamais souhaité croiser ou rencontrer celui-là, voire oser l'exprimer parce qu'il n'est pas scientifique. J'en ai l'intime conviction. Savoir tout simplement en écoutant votre cœur, votre âme, votre intuition, votre esprit, qu'il existe une religion naturelle qui nous relie à une conscience subtile dans un Tout qui nous dépasse, et qui pourtant est bien là, à qui sait la percevoir. Savoir, que le savoir a ses propres limites. Qu'au-delà de l'intellectualisation à vouloir tout expliquer et rationaliser, il existe une autre approche beaucoup plus subtile pour se connaître : celle d'apprendre à écouter ce qui est bon pour soi, au plus profond de soi.

Oser penser que nous avons une âme - l'avez-vous simplement envisagé ? Et que nous puissions réfléchir, ressentir en notre âme et conscience, pour y confronter nos certitudes intérieures, nos peurs, nos doutes ?

Penser à soi, Panser le soi dans une démarche qui va du Moi vers le Soi. Se donner la permission d'aller puiser au plus profond de l'essence de notre Être les fondements de la Vie après la Vie dans ce patrimoine universel, dans ce Tout qui nous dépasse et qui nous transcende à la fois.

Aujourd'hui, je sais que je sais. Je voulais le partager avec vous trois. Comme pour vous signifier par rapport à toutes les épreuves auxquelles nous nous sommes confrontés depuis que je suis né, que je continue à vous porter. A porter ce que vous avez été, que j'ai choisi d'intégrer en moi pour le meilleur des choses de la vie.

J'ai besoin de comprendre, d'expliquer, de descendre dans les profondeurs de mon être, surtout depuis que Juliette a été en difficulté. Je me suis confronté à mes souffrances et par analogie, compris et senti ses difficultés à Elle. Petit à petit, cela m'a relié à toi, Papa, et puis à Françoise, qui te ressemble beaucoup sur tes modèles de vie ! Et oui…

Puis Maman m'a fait découvrir, en partant, un autre chant de vie et d'amour. Cette foi religieuse en la vie que je n'avais jamais sentie jusque là. Une force spirituelle, une énergie de courage porteuse de bonheur en soi. Le plus beau cadeau Maman que tu ne m'aies jamais fait, après celui de m'avoir mis au monde afin de me faire goûter autrement aux joies des subtilités de vie.

L'autre jour en formation didactique psy, dans un travail spécifique, j'ai visualisé ma naissance. Quand avec des ciseaux, le cordon ombilical a été coupé, ma jambe a sursauté. A partir de là, j'ai revu mon Hymne à la Vie. Juliette sortie d'affaire, le couple reconstruit, les enfants grandis, mon cabinet thérapeutique monté. Je me suis vu à cent ans, plein de sagesse et de sérénité, comme toi, Maman. Ne disais-tu pas que tu aurais un jour cent ans ? Et bien oui Maman, je peux te dire : " Oui ! Avec moi, tu auras tes sans temps ! Tu seras sans temps car éternelle comme vous tous ici présents ".

Je me suis vu à travers notre généalogie, vous tous réunis. Vous tous reliés à nos ascendants, et à votre descendance, suspendus à la destinée infinie de la transmission de la Vie après la Vie.

Aujourd'hui, je sais que rien ne peut Être ou Fait que je ne sache pas. Je sais qu'en écoutant tout simplement mon cœur qui est en partie le vôtre, que nous continuons à partager tous ensemble ce Savoir qui pour moi s'appelle désormais Connaissance.

Je vous aime à Tout jamais dans l'infinie Connaissance des choses à savoir, de la Vie."

Une bonne nouvelle

Samedi 28 novembre

Hier au soir, au cours d'une méditation, je revois des images, où Dahlie, tombant en pamoison entre deux chaises, me joue son jeu favori – "je suis morte". J'ai quatre ans. Je me souviens de mes paniques, la secouant et soufflant sous sa jupe à travers sa culotte - *pour savoir (ou voir ça),* si elle était toujours là, vivante ! Dans mes frayeurs, je tentais désespérément de lui insuffler la vie par "en dessous". Puis telle une Belle au Bois Dormant, elle se *"réveillait"*. Tout tremblant, je me sentais soulagé. Que vérifiait-elle : qu'elle existait dans mon cœur en émoi - moi son petit frère ?

Rêve

"Cette nuit, je sanglote en pensant à mes parents, cela me réveille.

Puis je rêve que Juliette est de retour à la maison, guérie. Je la revois dans le salon près du piano, souriante.

Ensuite, je descends les escaliers vers le garage après le cellier. Il y a Françoise, à qui je demande ce qui m'est arrivé depuis quinze jours, où je ne me souviens de plus rien. Elle me répond :

- Tu as été malade.

- Et qu'est-ce que j'ai eu ?

- Il vaut mieux ne pas en parler.

J'apprends que c'est le docteur traitant Juliette qui m'a soigné, et qu'il vaut mieux ne pas chercher à se remémorer. En observant Françoise, cela m'apparaît quelque peu suspect, comme si elle me cachait quelque chose que je ne devais pas savoir. Alors par recoupement, je pense qu'elle m'a fait prendre en cachette des médicaments qui m'ont rendu malade ! Je trouve cela très bizarre et cela me laisse perplexe."

Au réveil en me levant, je me sens complètement désaxé. Lorsque je relate en partie mon rêve de la nuit à Françoise, je ressens une très grosse fatigue. Je l'éprouve à nouveau, en reprenant le rêve par écrit.

Hier, nous avons rencontré le médecin de Juliette. Une bonne nouvelle : faisant des efforts en gym pour s'accrocher, elle reprend goût à la vie. Il nous rappelle sa demande de fusion avec la mère et la peur de Juliette au sujet du traitement. Il est convaincu que sa

prescription fait une bonne alliance avec la psychothérapie et que ça marche. Nous échangeons sur les hypothèses "d'un coup de grisou" bienfaiteur dans le traitement de choc qui allait lui être administré. L'idée sous-jacente, est de pouvoir désamorcer des "*non-dits"* transgénérationnels, et des *"secrets".* Depuis que je lui explique ces problèmes au sein des familles[1], en particulier dans la nôtre, oui, son médecin commence à s'intéresser à ce sujet. Nous repartons avec du baume au cœur. Nous avons la certitude que Juliette donne un sérieux coup de pied au fond de la nasse où elle se trouvait confinée.

En sortant de la clinique, je propose à Françoise le choix d'un bijou, symbole d'amour des partages heureux en souvenir de mes parents. Je souhaite que cet épisode particulièrement douloureux soit marqué, pour acter une période importante de notre vie, de ma vie, quoiqu'il advienne de nous, par la suite. Ce n'est en aucun cas un dédommagement pour "*services rendus",* mais un acte symbolique, un geste d'affection.

J'en reviens aux images du rêve et je cherche à faire des associations. Mes *"sanglots"*, liés au passage chez le notaire et à la donation ?

"Juliette guérie" va dans le sens de l'entretien avec son docteur.

"La descente des escaliers" : une invitation à aller au fond de moi, où je croise l'image de Françoise.

"Tu as été malade" : cela réactive une grande lassitude. Je me remémore un passé très lointain, que l'on cherche à me faire réactiver dans le présent, malgré moi. Une attribution ; mieux une prescription indélébile marquée à vie comme si cela arrangeait l'entourage de re-pointer ma maladie ; comme si je pouvais redevenir le bouc émissaire idéal, et que cela devait en être ainsi.

"Il vaut mieux ne pas en parler" : comme si j'entendais, dans un non-dit chez Françoise, la résonance d'un rejet pour se dégager de toute responsabilité d'être partie prenante dans cette maladie, que ce soit la mienne, ou celle de Juliette. Alors que pour moi, plus j'avance, plus je suis convaincu que ce sont les mêmes mécanismes qui se sont répétés, initialisés de la même manière, avec les mêmes types de modèles reproduits de façon systématique à travers nos caractères.

Dans mon rêve, *"je sais que tu as été malade et tu n'as pas à en savoir davantage"*. Vaut-il mieux ne pas remuer tout cela, surtout si tu es malade à la place de …?

"C'est le docteur A. qui t'a soigné" : concernant le "soi nié", "soigné" enfin par le docteur A. qui après de nombreuses années, me guérit. Il m'éclaire, ou il m'aide à mieux éclairer tout ce qui se passe … chez Françoise en particulier. Quand le docteur A. nous signifie régulièrement que Juliette est en demande fusionnelle avec sa mère, il nous dit - qu'elle a besoin de sentir que sa mère l'aime. Pour combler quels manques ? Ceux projetés par Juliette sur sa mère ? Manques réels chez Françoise dans ce côté mécaniste de la relation …, dans le sens du devoir parfaitement accompli, manquant d'affectivité manifeste ?

J'en reviens à cette "*suspicion",* où rien n'est vraiment apparent dans l'observable. Tout reste dans l'intuition des choses non dites, non révélées, pourtant présentes, senties, ressenties.

Tous ces recoupements que je fais depuis plus d'un an, qui m'apparaissent de plus en plus parlants, et tellement évidents.

"Elle m'a fait prendre en cachette des médicaments qui m'ont rendu malade !" Tout ce qui est transmis dans le non-dit ou le non fait qui constituent autant de secrets, de posologies toutes prêtes à servir en douce dans les prescriptions et injonctions de nos scénarios de vie, et qui rendent malade ceux qui les acceptent.

[1] Encouragé par la lecture d'Aïe mes aïeux – Anne Ancelin Schützenberger, je lui apporte des exemples précis concernant notre famille.

Vendredi 4 décembre

Juliette me téléphone longuement. J'éprouve un grand plaisir à retrouver ma fille en très bonne voie de guérison pour prendre la mesure d'elle-même, et s'en sortir définitivement.

A partir de la lettre que je lui avais écrite le jour de son départ à la clinique - le 31 octobre, sa première question a été de me demander - après l'avoir posée à sa mère ces jours derniers : "Mais de qui, Papa, suis-je en train de prendre à mon compte les problèmes, puisque tu m'as écrit que tu pensais que je prenais la place de quelqu'un d'autre que moi ?"

Ce samedi 31 octobre, Juliette avait fait son choix : celui d'aller à la clinique se reposer, plutôt que de rentrer à la fac. Mais où se situait la réalité ? Etait-elle réellement fatiguée - pour que sa demande à elle de repos, soit vraiment justifiée ? Pour moi, dans l'option de se reposer en clinique, j'avais le sentiment qu'elle mettait à l'épreuve nos réactions, et nos affects. Je la sentais jouer avec nous. Aussi pour l'en dissuader, j'avais parlementé, et je lui avais passé ma colère. Je n'y comprenais rien. Juliette se moquait de ce que je pouvais bien lui dire, et elle en riait. La mort dans l'âme, j'avais été mis devant le fait accompli. Contraint et forcé à devoir composer avec sa décision, je lui avais fixé ma limite. Je n'irai pas la voir pendant son séjour, puisqu'elle voulait mettre de la distance entre nous. Ma femme était d'accord pour maintenir le lien : Juliette, la clinique, la maison.

J'avais l'estomac noué en lui voyant préparer sa valise. Je retenais avec peine mes larmes. J'avais eu du mal à supporter qu'elle choisisse, ce qui symbolisait pour moi l'enfermement. Au moment du départ, je lui avais glissé ce message dans la valise.

Samedi 31 octobre

Juliette ma fille

Aujourd'hui, je t'accompagne dans ton choix, qui est le tien
Je le respecte et ne le juge pas.
Mes colères souvent exprimées à ce sujet
Se voulaient témoigner d'une autre destinée
Pour toi, tes projets, ta vie, tes souhaits.

J'éprouve le désir de te dire, qu'au plus profond de mon être,
Où que tu sois, quoi que tu fasses ou quoi que tu deviennes,
Je t'aime ma fille et que je pense souvent à toi.

Si mes colères réitérées se croyaient protéger ce choix,
Qu'au fond de toi tu trouves bon pour toi,
C'est que je pensais que tu prenais la place, de quelqu'un d'autre que toi.

Aujourd'hui, j'apprends à respecter ton choix
Et comme promis, je t'accompagne dans celui-là.
Et si je suis triste au fond de moi, je garde intacte la confiance en toi.

Quand tu sortiras et feras d'autres choix,
Si tu le désires, Papa sera là,
Prêt à aider tes projets, tes envies, tes souhaits, respectant tes voies.

Où que tu sois, quoi que tu fasses ou quoi que tu deviennes,

Je t'aime ma fille, quoi qu'il advienne,
Et sache que je pense souvent à toi.

Parce que tu es toi, ma fille, depuis que tu es née,
Un grand bonheur dans mon cœur, de la part d'un père comblé,
Rien que pour toi, je t'offre un immense bouquet de joie. Papa

Au téléphone, à sa question "*mais de qui, Papa…. je prenais la place de quelqu'un d'autre que moi ?"* je lui réponds que le fait de le penser est mon intime conviction. Et comme Juliette insiste pour savoir de qui en particulier, je lui redis ce qu'elle sait déjà. Peut-être mes problématiques ou celle de Dahlie ou de Mamie ou de sa mère, ou de n'importe qui d'autre, mais qu'il n'y a qu'Elle, qui peut le savoir vraiment en se confrontant "*en"* elle-même.

Je la sens positive. Je crois que Juliette veut vérifier si je l'aime toujours.

Elle a besoin de savoir ce que je pense de sa mère. Et surtout de vérifier si cela coïncide avec son point de vue, suite aux échanges confrontés périodiquement à la clinique entre elles.

Quand Juliette se compare à ses amies en deuxième année de fac, je lui renvoie que deux ans pour vivre *"son expérience"*, que je préfère à *"sa souffrance"*, ce n'est rien dans toute une vie. Un jour elle en mesurera le chemin, dans la voie qu'elle aura tracée.

Aïe mes aïeux[1]

Dimanche 13 décembre

Depuis ces trois dernières semaines, je me sens de plus en plus libéré et serein dans la gestion de mes affects. Cela est dû en grande partie à la lecture du livre "Aïe mes aïeux" d'Anne Ancelin Schützenberger. L'auteur m'a enthousiasmé, et pour cause.

Après les obsèques de Dalhie, cet ouvrage m'avait été prêté par mon ami Prosper. Bouleversé par le départ volontaire de ma sœur, il m'avait rendu visite en août, au retour de nos drôles de vacances à la montagne, en Ariège. A cœur ouvert, je lui avais parlé de mes hypothèses concernant la transmission des problématiques dans les familles, et surtout ce qui avait émergé depuis le décès de mon père et de Dalhie. En particulier, la réactivation de nos souffrances existentielles en lien avec ma sœur aînée Marinette, à qui nous avions donné enfin une sépulture, en l'enterrant avec Papa. Je lui avais rapporté les propos de Dalhie quand nous avions déposé la photo de Marina avec sa mèche de cheveux sur le cœur de mon père[2].

- "Puis, de part et d'autre du cercueil, chacun tenant le cadre avec la mèche collée au dos, nous le déposons ensemble sur la poitrine de Papa. Tendrement, je prends Dalhie par les épaules. Je lui parle de l'impact psychologique que je vois dans cet acte. Et là, au pied du cercueil un "élastique"[3] lui revient en mémoire. Il émerge de très loin. Suspendu à ses lèvres, je retiens mon souffle. Dahlie entend à nouveau ma mère en colère, disant à Mémé la propriétaire de la villa chez qui nous habitions : "J'ai eu trois enfants. L'aînée était très mignonne, un ange. Le petit, vous le savez….Mais elle, elle me fait les bêtises pour les trois ! " Elle fait état d'un souvenir où elle a cinq ans. Elle joue dans le jardin, en sautant du haut de

[1] En référence au livre "Aïe mes aïeux" de Anne Ancelin Schützenberger

[2] Cf. Table des matières – Hommage à mon père

[3] L'élastique est une force de réminiscence affective et comportementale, un retour en arrière. Il fait qu'un ancien sentiment, familier pendant l'enfance est exprimé de façon inappropriée - ici et maintenant. En d'autres termes, une situation actuelle ressuscite une situation ancienne, et si cette dernière a été mal vécue dans le passé, elle perturbe le comportement d'aujourd'hui.

la comporte remplie d'eau sur le sol. Le 6 juin est la date anniversaire de la naissance de Marina, et également le jour où elle a été hospitalisée.

Tout en me racontant, Dahlie respire profondément. Exhalant un grand soupir de soulagement, tout son visage s'éclaire. Visiblement elle se libère d'un ancrage enraciné au fin fond d'elle-même. Quelque chose de profondément lourd, de tellement difficile à porter ! De toute évidence, il est clair que toute sa vie durant, ce poids l'a faite se cogner contre un mur morbide. En dépit de tous ses efforts pour survivre, elle était emmurée, emprisonnée. Saisi par la magie de l'instant, j'assiste à La Révélation subite d'une prise de conscience, du comment je compose, de toujours jusqu'à ce jour, avec ma propre existence. A ce moment précis, nous commençons à identifier l'un l'autre, un Esprit angélique oh combien envahissant et traumatisant. Depuis toujours, sans le savoir, une Ombre nous a mené la vie dure : le Fantôme de notre sœur aînée."

Après m'avoir longuement écouté, Prosper m'avait dit : "Figure-toi que tout ce que tu me racontes là, n'a rien de farfelu. Te rappelles-tu ma dépression, quand tu m'avais rendu visite à l'hôpital, pendant que tu faisais tes stages en psychiatrie ? Et bien après cet épisode, mon fils m'a offert un bouquin "Aïe mes aïeux". Il aborde ces questions, et il m'a beaucoup éclairé. Je le glisserai dans ta boite aux lettres. Le cas échéant, on en reparlera."

Quelle aubaine ! Prosper m'apportait une pièce à conviction accréditant mes "élucubrations" psychologiques. Mais j'ai attendu avant de le lire. Je voulais faire aboutir la construction de mes propres certitudes dans ce domaine, avant de les confronter à un ouvrage écrit par une psychanalyste - psychothérapeute. La lecture terminée, je m'étais senti libéré, car j'étais enfin relié à d'éminents chercheurs en psy dont les travaux devenaient ma référence objective ! Séduit par le fond et la forme de l'ouvrage - et surtout par la multitude d'exemples présentés -, j'avais eu l'agréable sensation de retrouver dans ce livre la preuve de mes hypothèses psychogénéalogiques, remises en cause par Françoise. Mieux, malgré ces départs sans retour, je nous y retrouvais tous "En famille", vivants et disparus - oh combien présents. De plus, cet ouvrage m'ouvrait des pistes nouvelles à explorer. Du pur bonheur !

Dans son chapitre *La canopée humaine*, Anne Ancelin Schützenberger[1] précise : "Nicolas Abraham et Maria Török se sont vus confrontés comme à des "fantômes" encryptés, qui sortiraient par moments de "cryptes" familiales secrètes, et qui hanteraient parfois le corps et l'esprit, comme dans les récits de maisons hantées[2]. Mais comment cela est-il possible ? S'agirait-il d'une sorte d'engrammation[3] plus psychologique que physiologique ? Disons pour simplifier qu'à sa naissance – et même déjà *in utero* – l'enfant, la personne, reçoit un certain nombre de messages : on lui transmet un nom de famille et un prénom, une attente quant aux rôles qu'il aura à tenir ou à éviter. Ceci peut être positif et/ou négatif. On projette sur lui par exemple "qu'il est tout le portrait de l'oncle Jules", et on pense donc qu'il sera explorateur, aventurier, "mauvais sujet" comme lui – et on en fera un bouc émissaire -, ou on va lui faire endosser l'habit d'un mort qu'il va remplacer. Comme les fées autour du berceau de la Belle au Bois Dormant, on va dire et donc prédire des choses, des injonctions, des scénarios, un avenir – dire les choses ou les taire – dans un non-dit secret et pesant : ce qui va les "programmer". Ensuite la famille, l'entourage va engrammer ce programme dans la psyché de l'enfant, dont la

[1] Dans la forêt tropicale humide la canopée constitue un écran foliaire […] en se plongeant dans les cimes de notre arbre généalogique nous pourrions dérouler le fil rouge et de notre vie familiale et personnelle et la comprendre. C'est une perspective de canopée humaine.

[2] Deux psychanalystes freudiens dans leur recueil L'Ecorce et le Noyau (1978) définissent le fantôme : "une formation de l'inconscient qui a pour particularité de n'avoir jamais été consciente […] et de résulter du passage de l'inconscient du parent à l'inconscient de l'enfant. Ce ne sont pas les trépassés qui viennent hanter, mais les lacunes laissées par les secrets des autres. Le passage se ferait par l'unité duelle mère-enfant."

[3] Engramme : trace laissée en mémoire par tous les événements, dans le fonctionnement bioélectrique du cerveau (Larousse).

vie et la mort, le mariage ou le célibat, la profession ou la vocation, l'avenir, seront aussi fonction de l'ensemble du contexte familial dit et non-dit."

Dans ma lancée, j'avais offert cet ouvrage à Jérôme, mon beau-frère. J'espérais pouvoir continuer à explorer à ses côtés "mes découvertes", et qu'il y trouverait lui aussi matière, pour mieux comprendre les raisons ayant poussé sa femme (ma sœur Dahlie) à ne plus vivre. Pour ma part, j'en avais conclu que le "fantôme" introjecté de notre sœur aînée avait probablement contribué à la pousser un peu plus dans sa chute. Ma marraine Mélodie, auprès de qui je m'en étais ouvert peu après les obsèques, me l'avait confirmé. Dahlie lui en avait parlé : "Marinette, de toujours, lui a empoisonné la vie." Dès lors, avait-elle choisi de *s'empoisonner*, pour arrêter une fois pour toutes le processus, commencé par cette sœur particulièrement accrochée dans le cœur de nos parents ?

A la lecture du livre, j'avais été bouleversé par une évidence s'imposant à mes yeux : la répétition du chiffre 5. Marinette est morte à l'âge de 5 ans. Dahlie allait avoir 55 ans. Elle allait devoir composer avec la répétition du nombre 5 pour ses 55 ans. Là devant moi : 5…..5 = 55 ! Comme si ma sœur aînée allait pouvoir *l'empoisonner* doublement, en lui juxtaposant un miroir de non vie, et la conduire à ne plus pouvoir Se Vivre, désormais. Je savais que cela ne reposait sur rien de bien "pensé", ni de rationnel, et pourtant j'avais été sérieusement ébranlé par cette hypothèse. Elle avait résonné (raisonné) avec force et vigueur au plus profond de mon Être.

Dalhie est née un 6 mars. Elle a été conçue - en théorie -, 9 mois avant : le 6 juin. Or le 6 juin est non seulement la date anniversaire de Marina, mais aussi le jour où elle a été hospitalisée. Ce jour là, elle "fêtait" ses 5 ans ! Et juste avant son départ, ma mère lui avait coupé une mèche de cheveux. Acte prémonitoire ? Clandestine et sans papier, elle n'avait pu accompagner sa fille. Marina morte le 19 juin à l'âge de 5 ans, est enterrée dans une fosse commune. Cela concordait avec les répétitions et les syndromes d'anniversaire décrits par Anne Ancelin Schützenberger.

Ce livre n'a pas reçu le même écho chez Jérôme. Bien que frustré par son approche critique, je reconnais qu'elle m'a fortement enrichie. Il l'a abordée sous l'angle de la science, et son analyse a discrédité toute la démarche explicitée. Pour lui, elle n'a rien de scientifique. Et dans ce jugement sans appel, j'y ai retrouvé les arguments classiques du rejet de la psychanalyse. En effet, cette discipline ne peut démontrer son efficacité dans un protocole scientifique. Jérôme s'en explique : "C'est au même titre qu'une religion, qui va démontrer après coup la validation d'une démarche, c'est-à-dire que je vais pouvoir trouver des éléments qui vont venir justifier ce que j'ai émis comme hypothèse au départ. Cela n'a aucune crédibilité, dans la mesure où cette analyse ne s'inscrit pas dans une logique objective scientifique. Il y aura toujours un fait qui va pouvoir entrer dans ce que j'ai imaginé au départ, mais en aucune manière je ne peux en tirer des conclusions. Elle (l'auteur) fait toujours semblant de démontrer, mais elle ne démontre jamais rien, ses hypothèses n'ont aucune rigueur, donc aucune valeur."

Sa critique m'avait conduit à repositionner les fonctions d'orientation de la psyché définies dans les "Types psychologiques" de Carl Jung. Jérôme s'en explique par la logique de la Pensée, moi par la logique du Sentiment. De fait, je retrouve la loi des polarités[1] : " L'approche de Jung est une vision dynamique car entièrement fondée sur la loi des polarités inhérentes à la nature humaine. Cette polarité est à l'origine de nos tensions, de nos déchirements ; mais elle est aussi la source de notre dynamisme, de notre volonté de progrès et de notre vie même. "La vie est dans le mouvement", ….et il n'y a pas de mouvement sans passage, sans changement d'état, sans qu'il y ait deux pôles d'opposés… Jung a mis en lumière l'existence de différents types de structures mentales, nommées attitudes et fonctions…"

[1] Cf. Table des matières - A l'épreuve des tests – la théorie jungienne sur les Types Psychologiques

Du coup, j'observe chez Jérôme que la "logique dans la valeur" du Sentiment l'effraye quelque peu, car elle échappe totalement à sa logique scientifique s'appuyant sur les grands nombres et la statistique. Il la rejette car elle ne rentre pas dans le schéma de Sa Pensée. Alors que la valeur Sentiment s'appuie sur l'individu dans son intime conviction : certitude devenue objective en soi. De fait, cette valeur résulte d'une expérience intérieure que Jung nomme le processus d'individuation, mais également sur les effets "d'universalité" des archétypes de l'inconscient collectif[2]. Ainsi, le cheminement de la fonction Sentiment trouve sa logique sur des faits observés pris isolément - mais qui regroupés -, finissent par donner un faisceau d'indices venant éclairer son opposé dans la loi des polarités : Ma Pensée.

Il est vrai que ces indices sont très réducteurs pour un scientifique, et qu'ils peuvent être considérés comme non significatifs pour faire force de loi. Sauf si les faits où les indices sont confrontés à l'épreuve des perceptions inhérentes à ma personne en tout premier lieu, puis confrontée aux ressentis des autres qui leur accordent une valeur identique quelle que soit leur origine, leur culture, leur vision du monde : ce sont les effets d'universalité.

La loi des polarités m'amène les réflexions suivantes.

Un esprit scientifique ne pourra accorder un quelconque crédit à la valeur Sentiment tant qu'il ne sera pas soumis à l'épreuve de son intériorité, et tant que celle-ci ne sera pas confrontée à une expérience collective. Par voie de conséquence, une Pensée livrée à elle-même, sans être *opposée* à une expérience individuelle psychologique, puis collective, manque d'objectivité. De la même manière, un Sentiment livré à lui-même et non *opposé* à l'épreuve des faits ou de la réalité, manque également d'objectivité. La loi des polarités conduit les fonctions d'appréciation (ou de jugement) de la psyché - Pensée et Sentiment -, à se retrouver au Centre, lieu de la conjonction des contraires : *les opposés*. A partir de deux points de vue différents et complémentaires, cette loi invite à élargir le champ de la conscience et sa propre vision des choses.

Mais je ne suis pas sûr que la démarche scientifique de Jérôme lui permette, en ce moment, d'apprécier la valeur Sentiment : sa Pensée rationnelle scientifique isole de fait les racines collectives dans leurs valeurs universelles. Alors que dans la profondeur de l'Être, le Sentiment, fruit d'une expérience individuelle, oriente l'humain dans son essence, consolide sa foi dans une certitude et l'enrichit d'une pensée collective (puisée dans les archétypes).

Au fil des jours, la vision jungienne sur la loi des polarités conforte mes propres recherches en psychanalyse et dans le transgénérationnel.

On est pour, contre ou indifférent à la psy : psychanalyse, psychothérapie, psycho-généalogie... Mais je constate que ses détracteurs sont ceux qui intellectualisent la démarche, sans s'y être réellement confronté dans la profondeur de leur Être.

Ce soir, je viens de regarder à la télé le film *"Le psychanalyste"* joué par Daniel Auteuil. J'ai découvert le programme en début de soirée. Après tout ce que j'ai écrit ce jour, coïncidence ou pas, le hasard fait bien les choses.

[2] Cf. Table des matières - Les dernières volontés de mon père

C’est reparti….
plus, plus !

Jeudi 17 décembre

Je suis avec intérêt l’émission "*Envoyé Spécial"* sur le New Age, l’ashram d’Alexandre Desjardins, le Bouddhisme et tout ce besoin de spiritualité qui se profile. A la fin de cette émission, je me sens en osmose dans cette quête de spiritualité. Au plus profond de mon être cela fait écho à mes propres expériences, conduisant à la compréhension de cette démarche, où le cœur, le corps, l’âme et l’esprit communient dans un besoin naturel de se relier à un Tout.

Mercredi 23 décembre

Je viens de boucler le livre "Secrets de famille Mode d’emploi" de Serge Tisseron. Quel bonheur, mes recherches, mes "élucubrations" convergent dans ce texte. Avec délectation, je retiens en particulier les passages suivants (pages 59, 60).

"Beaucoup d’événements deviennent des secrets parce que ceux qui les ont vécus pensent qu’il serait indigne d’en parler à leurs proches, en particulier à leurs enfants, et que s’ils le faisaient, ils risqueraient de perdre le respect de leurs enfants.

Ils ont peur que leurs confidences dégradent la bonne image qu’ils pensent nécessaire que leurs enfants aient d’eux : l’image de parents parfaits et ne commettant aucune erreur. Souvent l’existence du secret est ainsi motivée par l’idée que nous nous faisons de ce que doit être un père, une mère, une famille...c’est à dire un père, une mère ou une famille parfaits.

Or, de tels comportements ne sont pas seulement générateurs de secrets. Ils enferment également les enfants dans le carcan d’un idéal pesant auquel ceux-ci éprouveront plus tard la nécessité de se conformer en toutes circonstances.

Ainsi, vouloir cacher à ses enfants les erreurs qu’on a pu commettre contribue non seulement à les exclure d’une partie de notre vie, mais aussi les emprisonner dans la nécessité de se conformer à des idéaux excessifs. Cet emprisonnement provoque fatalement chez eux une tendance à cacher à leurs parents leurs erreurs et leurs questions. Ils veulent

ainsi correspondre à l'image d'eux qu'ils pensent souhaitée par leurs parents, image calquée sur le ***modèle*** *de celle que leurs parents leur ont imposée d'eux : des êtres parfaits...*

Le problème est que, dans ce souci de perfection, plus personne ne communique ses sentiments et ses pensées réelles. Et le désespoir de l'adolescence n'en est que plus grand. De telles familles sont souvent celles dans lesquelles des comportements délinquants d'un enfant rappelle à tous la réalité."

Il y a tout juste cinq minutes, Juliette m'appelle, pour me signifier qu'elle rentre à la maison. Xavier et Françoise iront la chercher. A côté du ouf de soulagement et de ma joie à la sentir tourner une page définitive, j'ai besoin de lui dire que tout l'attend chez elle. Le plus important est qu'elle soit à l'écoute de ses besoins et de ses désirs pour elle-même.

J'ai souvent pensé à l'épreuve de Juliette, à ses souffrances. Par analogie elles m'ont amené à revisiter mon passé, et ce qui pouvait se répéter dans les modèles proposés. A travers elle, je viens de réexaminer mon histoire à la lumière de ma vanité : la mienne et/ou celle de mon père, vanité dans le savoir, et le *"Ne sais pas"*. Pendant longtemps, cette ambivalence a conforté mon complexe intellectuel et mon champ de bataille, avec des réussites homériques, mais aussi dans des échecs cuisants. J'ai eu du mal à accepter que Juliette ne veuille pas s'engager dans des études universitaires. En l'incitant à reprendre ses études et à développer le savoir à la fac, aujourd'hui je prends conscience que je définissais, malgré moi, mon projet pour elle. Et ce, en conformité avec le modèle inscrit dans mon scénario.

Je n'ai pas accepté que la maladie de Juliette soit Sa Maladie. Et pourtant, même au prix d'une très grande souffrance, il fallait qu'elle en fasse l'expérience. Maintenant grâce à Juliette, j'apprends, je sais autrement.

En reconsidérant les modèles que nous avions proposés à nos enfants, nous en sortons grandi.

Jeudi 24 décembre

J'ai besoin de faire le vide par rapport à ce trop plein d'énergie qui m'habite. J'ai envie de m'activer, bouger, foncer, me dépenser. Noël approche, Noël est là qui frappe à la porte.

L'émotion est grande. Il est vrai que, lorsque je prépare le petit mot pour accompagner l'offrande de mes parents à l'intention des enfants, je suis mis à l'épreuve de leur départ sans retour et du manque de leur Présence.

Ce matin j'ai hâte d'aller chercher le solitaire pour Françoise, et mon pendentif. Ces bijoux que j'ai fait monter, en guise de cadeau de mes parents, à titre posthume, pour la fête de Noël. Ils seront sous le sapin.

Noël joyeux Noël

Vendredi 25 décembre

Pas évident ! Mes parents ne sont plus là pour fêter Noël chez nous : dès hier soir, une Grande Absente, Maman et son dynamisme marquant sa Présence. Toujours en mouvement sur le plan verbal et sur le plan physique, dans sa manière de faire, elle occupait en permanence l'espace.

Ce sont ses exclamations, ses fous rires communicatifs, son exubérance, sa bonne humeur qui me manquent le plus. Dans son élan, elle entraînait tout le monde, même si par moments elle était envahissante. Ses réparties saugrenues, dont souvent elle avait le chic pour forcer la dose, sorties par magie avec ses bons mots de derrière les fagots, avaient l'art du rire, le goût de la dérision. Mais c'était Elle, c'est Maman, c'est la Yaya, capable de réveiller les morts, de les ressusciter et de les animer. Ces jours de fête, elle y associait toujours le souvenir de ses parents, son père Salvador et sa mère Ursula.

C'est tout cela qui signifie l'Absence. En l'écrivant, c'est ma façon de refleurir ces souvenirs, et de la rendre Présente.

Il m'est plus difficile d'évoquer Papa. A l'opposé, plutôt effacé, centré sur son rythme à lui, il épousait la vie qui défilait dans nos cœurs réunis.

Que de Noëls à invoquer avec tous ces préparatifs de part et d'autre : le feu dans la cheminée qui rythme leur arrivée, le sapin tout enguirlandé, la décoration du salon, les tables et leurs jolies nappes, les couverts bien alignés, les bouquets de fleurs, le foie gras, les huîtres, les queues de langoustes, le chapon aux marrons, la poêlée de cèpes, les fromages, les fruits, les glaces, les gâteaux de St Cyprien, les meilleurs vins. C'était la fête, la fête des enfants, mais aussi la fête des parents et de nous tous rassemblés.

Cela me fait du bien de pleurer. Depuis hier soir je retenais mon chagrin. Il sort enfin maintenant, à la pointe du jour.

Ce matin, devant le sapin, je retiens mon souffle et mes larmes. Je ne veux pas attrister les enfants. Je prends beaucoup sur moi, car je ne m'attends pas à ce que Xavier lise, à haute voix, le texte préparé à leur intention, dans une enveloppe contenant des billets de banque pour chacun d'eux, au nom de leurs grands-parents.

A Juliette et Xavier
Noël, joyeux Noël

Aujourd'hui, dans vos cœurs avec vous,
Parce que vous êtes une partie de nous-mêmes,
Parce que la vie est belle, que c'est jour de fête,
Parce que la vie continue à travers vous...
Aujourd'hui, dans vos cœurs en fête,

Joyeux Noël à nos chers petits enfants.

YAYA et ABUELO

A titre posthume, bien planqués sous les branches, nous avions disposé dans le sapin les cadeaux de mes parents : une enveloppe pour chaque enfant, le solitaire pour Françoise et mon pendentif.

Noël ne sera jamais plus tout à fait comme avant. Mais cette année-là, ils sont toujours Présents. Même s'il n'y a plus les rires et les chansons de Maman, ramassant les serpentins de bolduc entourant les paquets cadeaux, depuis le caveau où elle repose en paix, elle a désormais le sien pour l'éternité, celui que Françoise lui a offert, juste avant son départ sans retour, entourant la rose dormant sur son cœur.

Aujourd'hui, c'est Mamie qui nous régale au restaurant, avec Jérôme et Maribel. Dahlie nous manque terriblement aussi.

Je sors enfin de ma torpeur. Je reprends goût à la fête, à toutes ces douceurs qui nous ont tous tellement comblés de bonheur.

Pour ces Êtres chers disparus sans retour - parce qu'ils sont une partie de nous-mêmes dans nos mémoires et dans nos cœurs, et parce qu'ils s'inscrivent désormais dans la continuité d'une Vie après la Vie, dans ce parchemin d'un tourbillon de pensées.

Épilogue

*T*reize années se sont écoulées. Nos enfants insérés dans la vie sociale et professionnelle ont chacun trouvé leur voie.

Juliette se passionne dans son métier d'éveil de la petite enfance. Une comptine qu'elle entonne en mimant nous fait mourir de rire.

Xavier, plus discret, travaille dans l'aéronautique. Doué pour le sport et la musique, il aime se retrouver avec ses amis dans divers groupes.

Nos enfants sont notre fierté. Ces épreuves les ont aidés à donner du sens à leur vie, qu'ils construisent chacun avec leur personnalité bien affirmée.

Nous perpétuons la tradition des retrouvailles en famille. Mamie, du haut de ses 91 printemps, caracole au hit parade des anecdotes pour animer les tablées. Jérôme et Maribel, plus les pièces rapportées, élargissent rires et chansons. Toutes les occasions de fêtes sont prétextes pour pratiquer les danses de salon.

La vie de couple reste toujours un objet d'étude sur lequel je n'arrête pas de plancher. Le nôtre cherche à s'épanouir dans les voyages, véritable engouement pour Françoise. Du pôle nord au pôle sud, sur les terres riches, arides ou hostiles, j'amène dans nos bagages l'Odyssée contemporaine d'une psyché toutes voiles déployées au rythme des jours, des lunes et des marées.

Emportant l'Être dans sa traversée, le parchemin d'un tourbillon de pensées pour expliquer : "Qui déprime à la place de Qui", égrène à l'infini les perles d'un chapelet d'Amour, véritable sens de la Vie après la Vie.

Bibliographie

*T*extes intégrés, extraits des ouvrages suivants
Albert Camus – L'Etranger – *Gallimard Collection Folio*

Encyclopédies d'aujourd'hui - Encyclopédie des symboles – La Pochothèque *Le Livre de Poche 1996*

Jean Chevalier Alain Gheerbrant : "Dictionnaire des symboles" - Robert Laffont / Jupiter

Carl Gustav Jung – Métamorphose de l'âme et de ses symboles - *Le Livre de Poche 1996*

Anne Ancelin Schützenberger - Aïe mes aïeux – Desclée De Brouwer/La Méridienne 1993

Serge Tisseron – Secrets de famille, Mode d'emploi – *Marabout 1998*

Remerciements

*C*et ouvrage a été écrit avec la précieuse collaboration d'Agnès M., collègue et amie
Et de Chantal M., conseiller littéraire

J'adresse, une profonde et sincère reconnaissance d'*A*mour, à *J*uliette, qui après la lecture du livre, m'a dit : " Papa, tout ce que tu racontes, est vrai".

Qui déprime à la place de Qui ?

Autobiographie d'un quotidien pervers narcissique

Elie SERRATS

Ce manuscrit à très forte part autobiographique est présenté comme le journal d'un analysant analysé, sur une période d'un peu plus d'un an et demi. Dans l'avant-propos, l'auteur décrit son projet et le cheminement vers l'idée de publier son journal intime. Il expose les difficultés qu'il a rencontrées au long de sa vie : la mort de trois proches, le dysfonctionnement de son couple et les difficultés psychologiques de sa fille. Dans le prologue, l'auteur raconte l'histoire familiale et les circonstances de sa naissance en 1945. Il nous offre ensuite une présentation de son ouvrage. Le journal est divisé en trois parties. La première partie, « Avant les départs », commence à la fin du mois de juin. L'auteur raconte les désaccords avec sa femme Françoise en ce qui concerne l'éducation de leurs deux enfants, Juliette et Xavier. Il décrit les conflits entre sa femme et sa fille, le passage de l'épreuve du baccalauréat de français de cette dernière, ses 18 ans, sa réussite au bac, les vacances en Bretagne, les pensées de l'auteur autour de la mort. Au mois de septembre, Juliette n'a plus le moral, elle est hospitalisée dans une clinique. Cet événement ramène l'auteur à ses deux épisodes dépressifs, 30 et 27 ans plus tôt. La deuxième partie, « L'année des grands départs », s'ouvre au mois d'avril et aborde la mort de la mère de l'auteur, sont travail de deuil, la mort de son père en juillet, le suicide de sa sœur dépressive en août, ses questionnements. La troisième partie, « Après les grands départs », raconte l'hospitalisation de Juliette, les conflits avec Françoise, la progressive guérison de Juliette. Dans l'épilogue, l'auteur dresse un bilan des treize années écoulées depuis ces événements.

Ce manuscrit, qui présente une recherche personnelle et intime très poussée, propose une forme de témoignage de première main sur les luttes et évolutions psychologiques d'un individu. Cet ouvrage, qui s'adresse à un lectorat curieux du domaine de la psychanalyse, reste très accessible. Il nous présente un parcours personnel de guérison et surtout de compréhension de problèmes psychologiques des conflits familiaux.